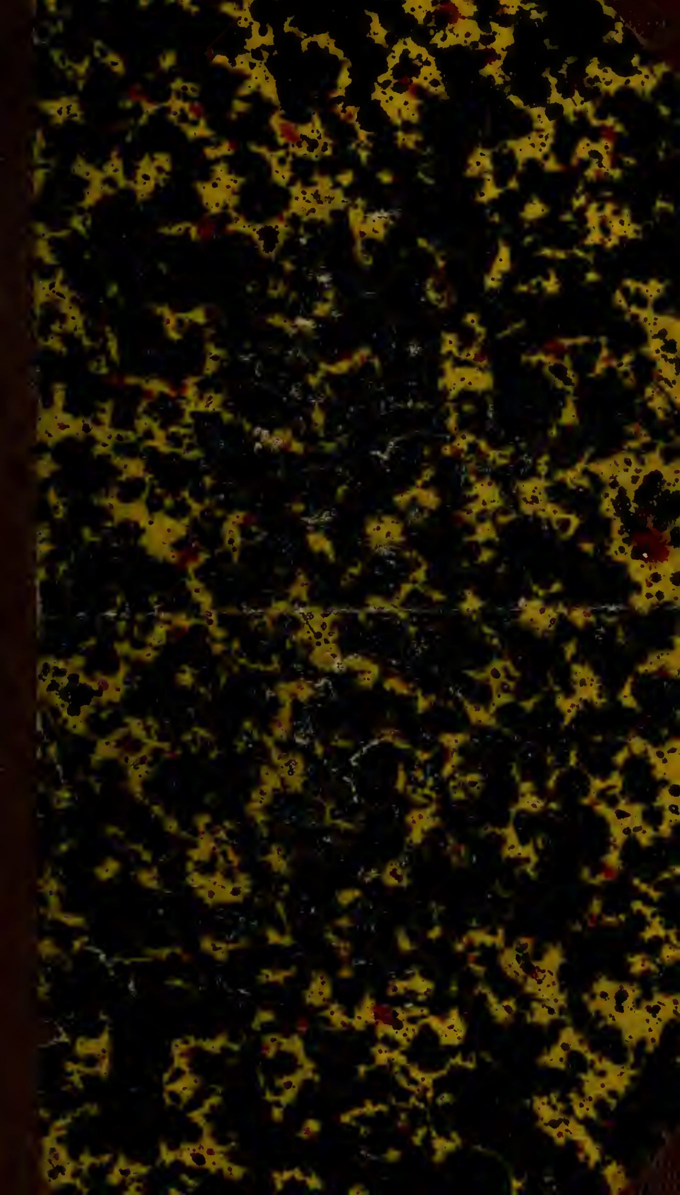
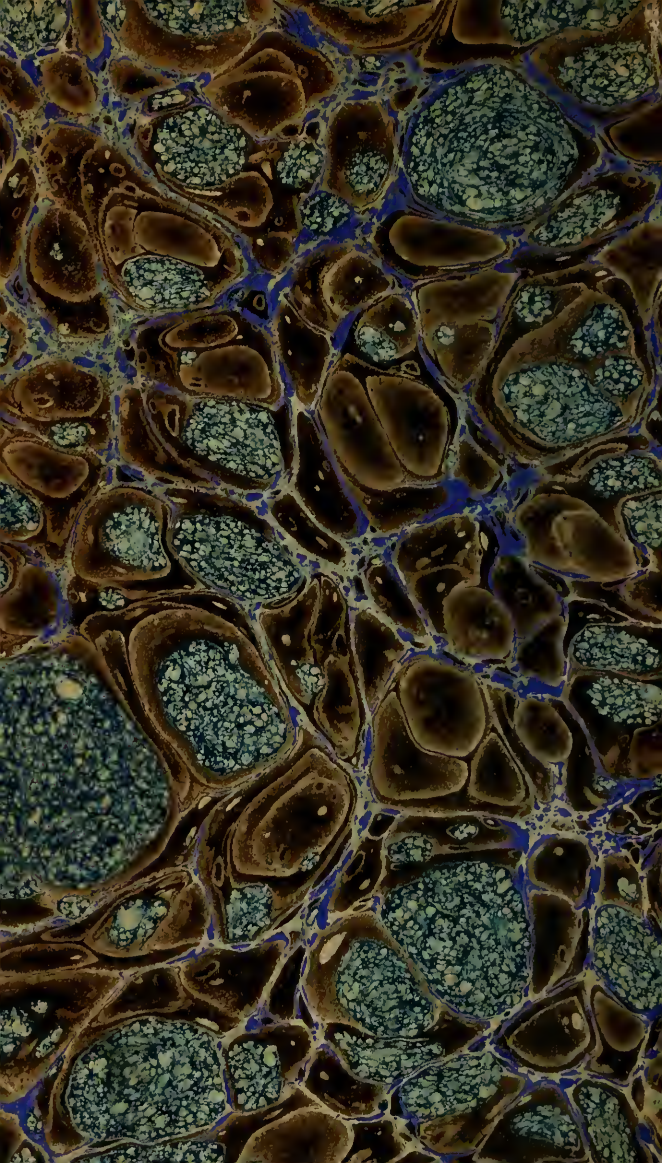
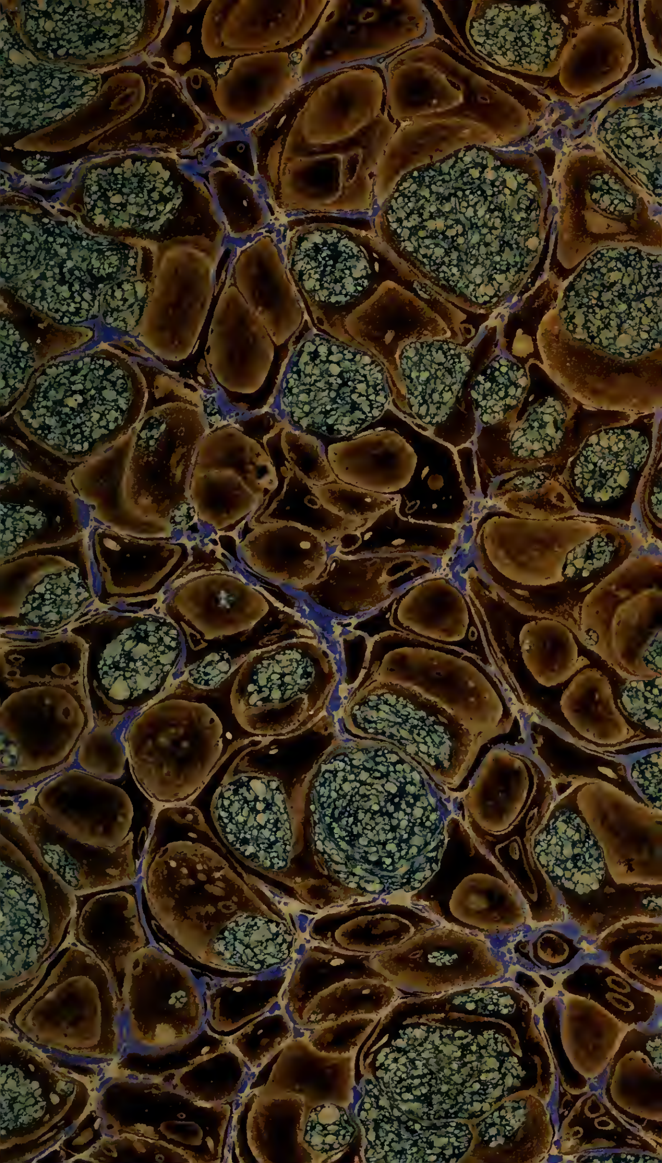






VIE

DE

SAINTE ANGÈLE

DE FOLIGNO,

PAR LE FRÈRE ARNAUD,

Religieux de l'Ordre de Saint-François, son confesseur :

TRADUITE DES BOLLANDISTES

Par l'abbé PRAU, vicaire-général d'Evreux.



TOURNAI

J. CASTERMAN ET FILS,

LIBRAIRES-ÉDITEURS.

1850

APPROBATIONS.

—

Nous avons fait examiner par un de nos grands-vicaires l'ouvrage intitulé VIE DE SAINTE ANGÈLE DE FOLIGNO, faisant partie du *Choix de Lectures ascétiques* publié par MM. THIBAUD-LANDRIOT et Cie. D'après le rapport qui nous a été fait, nous donnons très-volontiers notre approbation à cet ouvrage, et en recommandons la lecture d'une manière toute particulière.

A Clermont, le 20 août 1841.

† L. C., *Evêque de Clermont.*

Par Monseigneur :

BOUCARD, *Chan*, *Secrét.-gén.*

Imprimatur.

Tornaci, 14 Septembris 1857.

A.-B.-V. Descamps, Vic.-Gen.

PROLOGUE DE L'AUTEUR.

C'est au nom de la très-sainte Trinité, de notre divin Sauveur Jésus-Christ, et de son auguste Mère, que j'entreprends de manifester les dons célestes accordés à la bienheureuse Angèle de Foligno. « Si quelqu'un m'aime, a dit notre bon » Maître, il gardera ma parole, et mon Père l'ai- » mera, et nous viendrons en lui, et nous y éta- » blirons notre demeure. Si quelqu'un m'aime, » je me manifesterai moi-même à lui. » Beaucoup de Saints ont éprouvé la vérité de ces promesses ; mais il en est peu en qui elles se soient réalisées plus abondamment qu'en sainte Angèle de Foligno. Elle fut favorisée d'innombrables visions et révélations, dans lesquelles l'Esprit-Saint l'éclaira de ses plus vives lumières; de sorte que l'on peut dire à son sujet ce que disait le grand saint Jérôme à l'occasion de la prophétesse Olda, à laquelle tout le peuple recourait pour obtenir de sages conseils : « Le don de conseil a été donné aux femmes pour » l'opprobre des hommes qui en sont devenus » indignes par le mépris qu'ils ont fait de la loi. »

Moi, frère Arnaud, de l'Ordre des Mineurs, craignant qu'elle n'emportât tant de lumières dans la tombe, je m'efforçai de les lui dérober pour les conserver à la postérité ; mais ce dessein n'était pas d'une exécution facile. Quoique je lui fusse étroitement uni par les liens d'une sainte amitié, je ne pus par les meilleures raisons et les plus instantes prières obtenir ce que je désirais : son humilité la rendait inabordable sur cette matière. Toutes les fois que je touchais la corde des communica-

tions, elle me répondait par ce mot du Prophète : « Mon secret est à moi. » Cependant je ne pouvais goûter une modestie qui nous privait d'un si précieux trésor de doctrine spirituelle. Ses refus finirent par m'affliger profondément; elle s'en aperçut, et ce fut ce qui me donna gain de cause, autant que je puis le croire. La bonté de son cœur ne lui permit pas d'être insensible à mon affliction. Touchée de compassion, elle consulta le Seigneur pour savoir ce qu'elle avait à faire, et le Seigneur dans sa bonté lui enjoignit de faire ce que je désirais.

Je pris donc la plume, tout joyeux du service que j'allais rendre aux âmes religieuses; mais je n'étais pas au bout de mes difficultés. Tandis que j'écrivais sous sa dictée, elle m'interrompait sans cesse en me disant : « Cette tâche est au-dessus » de mes forces. Il me semble que ce que je dis ne » signifie rien. Il y a plus, je crois blasphémer en » rendant par des paroles si disproportionnées les » choses divines qui m'ont été dites. Le langage » humain peut bien exprimer ce qui est corporel » ou imaginaire, mais non ce que l'esprit de Dieu » opère dans l'âme dans l'état passif. Ce sont des » choses que l'esprit comprend, et que la bouche » ne peut dire. » Elle me disait en effet les choses les plus admirables, mais elle se servait pour cela d'expressions qui m'étaient inconnues. Souvent même elle cherchait en vain des mots capables de rendre sa pensée. Alors elle se troublait et s'affligeait de ne pouvoir m'expliquer ce que Dieu lui avait si bien fait connaître. Je comprenais pourtant certaines choses ; mais il en était d'autres qui dépassaient tellement mon intelligence, que tout en les écrivant je me comparais à un crible qui laisse passer la substance la plus subtile et ne retient que ce qu'il y a de grossier. Je ne me trom-

pais pas dans ce jugement défavorable à mon intelligence; car souvent, lorsqu'elle me faisait lire ce que j'avais écrit pour le corriger, elle me disait : C'est singulier, je ne comprends pas ces choses. D'autres fois elle trouvait mon style dépourvu de toute saveur, et en montrait son étonnement. Dans une occasion semblable elle me dit : Vos paroles me rappellent bien ce que j'ai dicté, mais elles sont terriblement obscures, et ne rendent nullement ce que Dieu m'a fait connaître à ce sujet. Elle me dit encore dans une autre circonstance : Vous avez écrit précisément ce qu'il y a de plus commun et ce qui n'est rien : mais ce que l'on m'a dit de plus précieux est encore à écrire.

Je dois avouer ici en toute sincérité que c'était quelquefois ma faute ; non que je me sois jamais permis de rien changer à ce qu'elle me dictait, mais parce qu'en vérité je ne pouvais comprendre ce qu'elle me disait à cause de mon insuffisance, ou bien parce qu'il m'était impossible d'écrire aussi vite qu'elle parlait ; ou bien parce qu'après avoir écouté sa relation avec le dessein de l'écrire tout de suite, je n'en avais pas le temps, ou je manquais d'un lieu commode pour cela, et plus tard ma mémoire se trouvait en défaut. Je confesserai même en toute humilité qu'étant quelquefois allé auprès d'elle avec une conscience inquiète, j'entendais mal tout ce qu'elle me disait, et je ne pouvais rien écrire d'exact; mais cela n'arriva pas souvent : je pris l'habitude d'aller à confesse avant de lui prêter ma plume, afin de me rendre plus digne de recevoir les lumières d'en haut. Je me rappelle encore que lorsqu'il y avait eu de ma faute, je m'en allais tout triste et mécontent de moi, parce que j'avais omis d'écrire des choses du

plus haut intérêt, qui me revenaient alors confusément à la mémoire.

Cependant je dois dire à la gloire de la servante de Dieu, que par ses mérites j'ai souvent éprouvé en écrivant une grâce spéciale, dont je n'avais jamais fait l'expérience en d'autres circonstances. En conséquence, je l'écoutais avec une sainte crainte et un profond respect, et j'écrivais sans rien changer à ce qu'elle dictait, ne me permettant pas de tronquer un seul mot, de peur d'altérer sa pensée en substituant une expression à une autre. Si je n'entendais pas bien quelque parole, je me la faisais répéter souvent, même plusieurs fois. Je puis dire enfin que j'écrivais ce qu'elle me dictait avec une exactitude religieusement servile. Elle m'a dit plusieurs fois après avoir entendu ce que je venais d'écrire : il me semble que c'est moi qui ai écrit tout cela, sans cette parole qui m'a été dite : Plus tu communiqueras ces lumières, plus il t'en restera. Elle me disait encore souvent qu'il lui avait été recommandé de faire écrire ces paroles à la fin des révélations qu'elle me dictait : Que ceux qui liront ceci ne manquent pas de rendre grâce à Dieu de toutes ces choses.

Lorsque j'eus écrit sous sa dictée ce qu'on lira dans cet ouvrage, je la priai de demander au Seigneur si ce livre ne contenait rien de faux ni de superflu, et dans le cas contraire de lui révéler mes erreurs, afin qu'elle pût les corriger, ne laissant subsister que la vérité pure. « C'est ce que j'ai » déjà fait, me répondit la servante de Dieu ; plusieurs fois j'ai supplié ce bon Maître de me faire » connaître vos erreurs et les miennes, et toujours » il m'a répondu que votre livre ne contient ni » mensonge, ni superfluité, que tout y est vrai, » quoique les choses y soient rendues d'une ma-

» nière fort imparfaite. » Plus tard encore, Dieu voulant de plus en plus la tranquilliser à ce sujet, lui parla de la sorte : « Tout ce qui est écrit dans » ce livre est conforme à ma volonté ; c'est vrai- » ment ma parole ; aussi j'y mettrai mon sceau. » Et parce qu'elle ne comprit pas cette dernière parole, il lui en substitua une autre, en disant : je le confirmerai, *Firmabo illud.*

Pour plus de sûreté je fis lire mon écrit à deux de mes frères, hommes de grande sagesse. Après l'avoir lu, ils voulurent en conférer avec la Sainte, et acquirent la certitude que je n'avais écrit que ce qu'elle m'avait dicté.

Plus tard ce petit ouvrage fut encore examiné avec grand soin par onze frères mineurs, dont les uns étaient professeurs en théologie, d'autres inquisiteurs, d'autres custodes et tous très-versés dans la science spirituelle. Non-seulement ils n'y trouvèrent rien d'inexact, mais ils le goûtèrent beaucoup et trouvèrent admirable la doctrine qu'il renferme.

Peut-être mes lecteurs seront étonnés des paroles tendres et amoureuses que Dieu adressait souvent à cette sainte âme ; mais je les prie de se rappeler que nous trouvons dans les livres saints de semblables expressions, notamment dans le Cantique des Cantiques. Ils savent aussi que beaucoup d'autres saintes ont joui de la même familiarité. Ils verront d'ailleurs que ces faveurs de Dieu, bien loin de lui donner de l'orgueil, servirent toujours à la rendre plus humble.

Il est aussi dans son langage quelques expressions qui pourront surprendre et qui ont besoin d'explication. Elle dit par exemple qu'elle était parfois élevée et transformée dans un état d'illumination et de jouissance qu'elle croyait ne pouvoir

jamais perdre. Or, voici comme j'entends cette manière de parler et toute autre sur le même sujet. Cette âme, bénie par l'effet de l'illustration divine, avait reçu une nouvelle forme dans la lumière de Dieu, et goûtait dans son union avec lui une joie dont elle n'avait pas fait jusque-là l'expérience. Elle appelle cette transformation un état, parce qu'elle n'est pas un acte passager, mais quelque chose de continuel comme une habitude; c'est pourquoi elle ajoute qu'elle ne croyait pas pouvoir le perdre. Comment donc a-t-elle pu dire qu'elle était ainsi transformée parfois? C'est que selon la conviction, cet état peut recevoir un accroissement de ferveur, de joie, de douceur et de goût, la lumière et le sentiment demeurant les mêmes quant à l'acte continu et unique. Or, quand la Sainte a dit qu'elle était transformée parfois, elle voulait parler de plusieurs accroissements pareils qui se firent dans sa transformation habituelle. Après ces explications, que j'ai crues à tort ou à raison de quelque utilité, je vais maintenant donner son propre ouvrage, en affirmant de nouveau que je ne me suis pas permis d'y rien changer.

VIE
DE SAINTE ANGÈLE
DE FOLIGNO.

CHAPITRE Ier.

Pas spirituels par lesquels Angèle parvint à la connaissance d'elle-même.

Lorsque j'entrai dans la voie de la pénitence, il me fallut faire dix-huit pas spirituels avant de connaître tout ce que mon ancienne vie avait eu de défectueux.

1er Pas. Je commençai par la recherche de mes péchés ; Dieu me fit la grâce de les découvrir et d'en reconnaître la malice, ce qui m'inspira une grande crainte de la damnation éternelle et me fit pleurer amèrement le mal que j'avais fait.

2e Pas. La vue des péchés dont je m'étais rendue coupable me faisait rougir seule. Ce fut bien pis quand il fallut en faire l'aveu au saint tribunal : alors la honte agit sur moi avec tant de force que je n'eus pas le courage de les confesser entièrement. Je les portai donc à la table sainte, et je reçus bien des fois sacrilégement le corps de Jésus-Christ. Cependant ma conscience

réclamait d'une manière terrible, et ne me laissait de repos ni jour ni nuit. Fort heureusement pour moi je connaissais le bienheureux François, le lieu de ma naissance n'étant éloigné que de trois lieues d'Assise. J'eus recours à lui dans mon malheur. Je le priai avec une grande ferveur de me procurer un confesseur habile qui connût mes péchés et m'inspirât la confiance de les lui déclarer avec sincérité. La nuit suivante, un vieillard m'apparut et me dit : Ma sœur, si vous m'eussiez appelé plus tôt, je serais venu plus tôt à votre secours. J'ai fait du moins ce que vous m'avez demandé. Le lendemain, étant entrée dans l'église de Saint-Félicien, j'assistai au sermon d'un religieux qui m'inspira une grande confiance. Lorsqu'il eut fini son discours, je l'appelai au saint tribunal, où je lui fis une confession très-sincère après laquelle il me donna l'absolution. Or, dans cette confession je ne sentis point l'impression de l'amour, mais une grande amertume de cœur et une confusion douloureuse.

3e Pas. J'acccomplis religieusement la pénitence que le confesseur m'avait imposée. En la faisant, je continuais à sentir une grande douleur de mes fautes, mais sans autre consolation que celle qui est attachée à la contrition.

4e Pas. Je m'appliquai ensuite à considérer et à reconnaître la divine miséricorde qui venait de me faire grâce et de me retirer de l'enfer. Ce fut alors que Dieu commença à m'éclairer de sa divine lumière. Ses effets en moi furent une

douleur plus vive, des larmes plus abondantes, la pratique de certaines œuvres de pénitence, que je ne crois pas à propos de déclarer ici.

5ᵉ Pas. Cette lumière qui éclairait mon intérieur ne m'y découvrant que des défauts, je me condamnai moi-même, voyant et reconnaissant avec certitude que j'avais mérité l'enfer, et cette vue eut pour résultat d'augmenter ma douleur et de raviver la source de mes larmes. Il n'est pas inutile de dire que ces pas, au lieu de suivre immédiatement comme ceux d'un voyageur, étaient séparés par un intervalle plus ou moins considérable. Cette remarque fera mieux comprendre combien est digne de compassion une pauvre âme qui, voulant retourner à Dieu, a tant de peine à se mouvoir, et se traîne plutôt qu'elle ne marche, affaiblie par ses anciennes blessures et accablée sous le poids de sa douleur. Quant à moi, je sais très-bien qu'à chaque pas que je faisais, je m'arrêtais suffoquée par mon affliction, et je répandais des ruisseaux de larmes sans que Dieu me fît sentir aucunement sa douceur. Je trouvais bien, il est vrai, quelque consolation à pouvoir pleurer à chaque pas que je faisais, mais ce n'était qu'une consolation amère.

6ᵉ Pas. Persévérant toujours dans ma pénitence, la lumière de la grâce devint plus vive et j'aperçus plus clairement l'énormité de mes péchés. Je voyais donc qu'en offensant mon Créateur, j'avais abusé de toutes les créatures faites à mon usage, m'en servant comme d'au-

tant d'armes pour faire la guerre à mon bienfaiteur. Tous ces péchés se retraçaient profondément dans ma mémoire, et dans la confession que j'en faisais à Dieu, je les pesais enfin avec équité, j'invoquais la Reine des Anges, je priais tous les Saints d'intercéder pour moi auprès du Dieu des miséricordes et de me le rendre propice. Je conjurais toutes les créatures que je savais avoir offensées en offensant leur Créateur de ne pas m'accuser à son tribunal, et il me semblait qu'elles avaient pitié de moi, et les Saints aussi : ce qui me donnait une ferveur et une persévérance non ordinaires dans la prière.

7e Pas. J'eus la pensée par une grâce spéciale de regarder la croix. J'y considérai non-seulement des yeux du corps, mais encore des yeux du cœur, la grande victime des péchés du monde. Cette vue augmenta ma douleur plutôt que mon amour ; du moins elle me parut encore assez insipide.

8e Pas. Dans cette contemplation du crucifix, je compris mieux que je n'avais fait, comment mes péchés furent la cause de la mort de Jésus-Christ. Je me rappelai de nouveau tous ceux dont je m'étais rendue coupable, et me regardant comme un des bourreaux de mon Sauveur, j'en éprouvai une profonde affliction ; mais je ne compris pas encore toute l'étendue de cette grâce à laquelle j'étais redevable de mon retour à Dieu et de ma pénitence, et cette pensée si touchante, qu'il était mort particulièrement pour moi, ne me fit pas alors l'impression qu'elle

m'a faite plus tard. Cependant la connaissance que je venais d'acquérir de ce mystère, quoique imparfaite, m'inspira tant d'amour et de contrition, que je me dépouillai de tout au pied de la croix, et que je m'offris tout entière à mon Rédempteur. Je lui promis même, quoique en tremblant, une chasteté perpétuelle et de ne plus employer à l'offenser, comme je l'avais malheureusement fait, aucun membre de mon corps. Je lui fis à ce sujet une nouvelle accusation de mes anciennes fautes, déclarant la part qu'y avait prise chacun de mes membres en particulier. Enfin je le conjurai d'être lui-même le protecteur de ma chasteté, en me faisant exercer sur tous mes sens une exacte vigilance ; car je craignais beaucoup d'être infidèle au vœu que sa grâce venait de m'arracher comme malgré moi.

9e Pas. Un vif désir se forma dans mon cœur de connaître la route du calvaire, voulant y établir ma demeure et y trouver mon refuge, comme tant d'autres pécheurs. Ce désir fut suivi d'une lumière intérieure qui m'éclaira parfaitement sur ce que je désirais savoir. Je connus donc par inspiration que si je voulais aller à la croix, il fallait me dépouiller, afin d'être plus libre et plus légère, et voici quel était le dépouillement que la grâce demandait de moi : 1° Il s'agissait de me défaire de mes parures trop brillantes ; 2° de tout ressentiment contre les personnes qui m'avaient offensée ; 3° de tout attachement aux choses de la terre ; 4° de

l'amour des créatures, hommes et femmes, de tous les parents et amis ; 5° de mes propriétés, par un sacrifice effectif ; 6° de tout moi-même. Il fallait ensuite donner mon cœur à Jésus-Christ et marcher par une route épineuse, c'est-à-dire par la voie des tribulations. A ces conditions je devais infailliblement obtenir la possession de la croix de mon bon Maître. Docile à l'inspiration, je me dépouillai sur-le-champ de mes plus riches ornements, sans épargner ceux de ma tête. Je m'abstins aussi désormais des mets les plus délicats. Or tout ceci m'attira des plaisanteries et des injures auxquelles je fus fort sensible, parce que l'amour divin se faisait encore assez peu sentir ; cependant, au lieu d'en avoir du ressentiment, je les supportai le plus patiemment qu'il me fut possible. Dans le même temps il plut à Dieu de m'enlever ma mère qui était un grand empêchement à ma perfection. Tous mes autres parents moururent aussi les uns après les autres, dans un assez court espace de temps. Du reste, j'avais demandé moi-même cette grâce au Seigneur ; c'est pourquoi ces pertes ne me furent que médiocrement sensibles. Après avoir répandu quelques larmes, je me sentis inondée de consolation, à la pensée que mon cœur serait désormais dans le cœur de Dieu et ma volonté dans la sienne.

10e Pas. Désirant savoir de Jésus ce que je pourrais faire pour lui plaire davantage, il daigna m'apparaître durant mon sommeil dans son état de crucifiement, me dit de regarder ses

plaies, et me raconta ses douleurs dans un langage ineffable. Ceci arriva plusieurs fois, et après m'avoir fait connaître tout ce qu'il avait souffert pour moi, il me disait : Vois, ma fille, si tu peux en faire assez pour reconnaître mon amour. Il m'apparut aussi souvent durant le jour, mais son aspect n'était pas tout à fait semblable ; son visage, quoique toujours décomposé par la souffrance, avait néanmoins quelque chose de plus gracieux. Il me montrait les blessures de sa tête, les endroits où les poils de sa barbe et de ses sourcils avaient été arrachés. Il me faisait l'énumération des coups qu'il avait reçus durant sa flagellation, et m'indiquait les diverses parties de son corps qui avaient été meurtries et déchirées par les fouets sacriléges, et me disait : C'est pour toi, ma fille, que j'ai souffert tout cela. Alors tous les péchés de ma vie se présentaient à ma mémoire. Ma conscience me disait qu'ayant tant de fois flagellé mon Sauveur, je devais en avoir une peine plus cuisante, et j'en concevais en effet une peine plus grande que jamais ; ces paroles de Jésus surtout me perçaient l'âme : Que veux-tu faire pour égaler mon amour ? Alors je fondais en pleurs, et mes larmes étaient si brûlantes, qu'il me fallait recourir à l'eau froide pour rafraîchir mes yeux et mes joues embrasées.

11[e] Pas. Pour venger Dieu, je me condamnai à une sévère pénitence qu'il n'est pas à propos de déclarer ici ; mais ayant bientôt reconnu que ma position dans le siècle la rendait

impraticable, je résolus de tout quitter et de chercher la croix, ainsi que Dieu me l'avait inspiré Cette résolution était encore un fruit de sa grâce, et dans ce moment elle agissait si puissamment sur mon cœur, que je désirais ardemment me faire pauvre, et que je ne craignais rien tant que de mourir avant de m'être réduite à la pauvreté. Le démon de son côté s'opposait à mon dessein de toutes ses forces. Il me suggérait par exemple que je n'aurais jamais le courage de mendier; que cela même ne serait pas prudent à raison de mon sexe et de ma jeunesse; que je pourrais me trouver réduite à mourir de faim ou de froid, enfin qu'une pareille résolution n'obtiendrait l'approbation d'aucune personne sage. J'en étais là, lorsque je reçus de la bonté de Dieu une vive lumière, et avec cette lumière une force que je ne crois pas pouvoir perdre jamais. Je me décidai donc à embrasser la pauvreté, dussé-je mourir de froid, de faim ou de honte; trop heureuse de perdre la vie en faisant quelque chose d'agréable à mon Dieu. A partir de ce moment ma résolution fut invariable.

12e Pas. Je priai la divine Marie et saint Jean l'Evangéliste, par la douleur qu'ils ressentirent sur le calvaire, de m'obtenir la grâce d'avoir continuellement à la mémoire la passion de Jésus-Christ.

13e Pas. Tandis que je persévérais dans ce désir et dans cette prière, je m'endormis. Or pendant mon sommeil, je vis le cœur de Jésus,

et il me fut dit : Dans ce cœur tout est vrai et sans ombre de mensonge. Je ne savais trop d'abord ce que cela voulait dire ; mais je me rappelai ensuite que je m'étais moquée d'un prédicateur qui disait quelque chose de pareil.

14e Pas. Un jour que j'étais en oraison, Jésus-Christ se montra plus clairement à moi et me donna de lui une connaissance plus parfaite. Il me dit d'approcher et de placer ma bouche sur la plaie de son sacré côté. Je le fis, et il me semblait que je buvais son sang ; et il me fut donné à entendre que ce sang précieux purifiait mon âme. Quoique la considération de ces plaies me rendît en ce moment fort triste, je goûtai cependant une douce consolation. J'aurais voulu répandre mon sang pour son amour, comme il avait répandu le sien pour moi. Je désirais mourir pour lui d'une mort plus cruelle et plus ignominieuse que la sienne. Faites-moi cette grâce, mon Sauveur, lui disais-je, que je puisse trouver un bourreau qui m'arrache la vie, pourvu que ce soit pour votre foi ou pour votre amour. Je ne demande pas, ajoutais-je, d'être attachée comme vous à une croix, mais à un rocher ou à quelqu'autre matière plus vile encore. Je ne demande pas même à mourir comme vos martyrs ; il me faut un supplice plus cruel et plus déshonorant. Et là-dessus je cherchais dans mon imagination, mais en vain, une mort plus infâme et dissemblable à la leur, dont je me croyais tout à fait indigne.

15e Pas. Depuis ce jour-là, la sainte Vierge

et saint Jean ne sortaient plus de ma mémoire. Je m'en occupais sans cesse, et je les priais, par la part qu'ils avaient eue à la passion de Jésus-Christ, de m'obtenir la grâce d'expérimenter ses souffrances, ou au moins celle qu'ils éprouvèrent en le voyant mourir. Ils se rendirent à mes désirs et me l'obtinrent. Saint Jean me l'annonça et la douleur encore mieux ; car je crois que de ma vie je n'en avais éprouvé de pareille. Je compris alors que la part de saint Jean à la passion du Fils et de la Mère le rendit plus que martyr. Mon désir de me dépouiller de tout augmenta beaucoup dans cette circonstance. En vain le démon fit les derniers efforts pour me détourner de ce dessein. Les religieux mineurs dont je suivais d'ordinaire volontiers les conseils, usèrent vainement de leur autorité pour me le défendre. Pour rien au monde je n'aurais pu m'abstenir de donner mon bien aux pauvres, ou de le laisser là, si on m'avait empêchée de le leur distribuer. Il me semblait même ne pouvoir en garder aucune partie sans offenser grièvement celui dont l'inspiration me portait à ce sacrifice. Cependant le souvenir de mes péchés continuait à me remplir d'amertume. J'ignorais si mes œuvres étaient agréables à Dieu, et du sein de mes ténèbres je lui criais : « Quoique vous m'ayez condamnée, Seigneur, » à la damnation, je n'en ferai pas moins pé- » nitence, je me dépouillerai de tout et je vous » servirai. » Il parut ne pas m'entendre ; car mon amertume demeura sans soulagement, jus-

qu'à ce qu'enfin il plut à sa bonté de me retirer de ce triste état de la manière que je vais dire.

16e Pas. J'allai un jour à l'église pour demander à Dieu une grâce que je désirais obtenir. Tandis qu'à cette intention je récitais l'Oraison Dominicale, il écrivit dans mon cœur sa douce qualité de père comme en traits de feu, et me donna une vue si claire de sa bonté divine et de mon indignité qu'on ne le saurait comprendre. Il continua à m'expliquer toutes les paroles de cette prière admirable avec la même clarté. Aussi la récitais-je lentement et avec un sentiment de componction indéfinissable. D'une part, je pleurais amèrement mes péchés qui me rendaient indigne des bienfaits de Dieu, ce que je voyais plus clairement que jamais; de l'autre, je jouissais d'une consolation inénarrable. Ce qui me faisait goûter cette douceur divine, c'était la vue de la bonté de Dieu, manifestée dans le *Pater* bien mieux que partout ailleurs. Aussi quand je veux de nouveau la contempler, c'est encore dans cette prière que je la cherche. Cependant, comme j'y avais mieux connu que jamais mes monstrueuses ingratitudes, je sortis de là si honteuse, que je n'osais plus ni regarder le crucifix, ni lever les yeux vers le ciel. O pécheurs, combien il en coûte à l'âme pour avancer dans la voie de la pénitence. Combien ses entraves sont pesantes, combien ses soutiens sont faibles, et quel empêchement elle rencontre de la part de la chair, du monde et du démon! Aussi demeurai-je longtemps sur chacun

des pas dont je viens de parler, avant de pouvoir passer à un autre. Cependant ces pauses n'étaient pas régulières : je me trouvais arrêtée tantôt plus, tantôt moins.

17e Pas. Je connus que la divine Marie à qui j'avais demandé une grâce de foi vive me l'avait obtenue. Je le connus, dis-je, par expérience, car celle que j'avais eue jusqu'alors me parut comme morte en comparaison de celle qui m'arrivait. Depuis ce moment je pleurais bien plus facilement que je ne le faisais autrefois. Ma compassion pour les douleurs de Jésus et celles de sa sainte Mère, devint plus tendre. Les pénitences les plus rudes ne me coûtaient plus rien. Au lieu de me rassasier, elles ne servaient qu'à enflammer mon désir d'en faire de plus grandes. Alors je renfermai mon cœur dans la passion de Jésus-Christ, et je conçus l'espérance d'y trouver ma délivrance. Je commençai alors à goûter des consolations. Pendant mon sommeil j'avais des songes agréables, et pendant le jour mon cœur et mes sens mêmes étaient inondés de continuelles douceurs; mais parce que je n'étais pas pleinement assurée de l'amour de mon Dieu, ces consolations étaient encore mêlées de je ne sais quelle amertume. Mon cœur n'était pas paisible, il lui manquait quelque chose pour être satisfait.

Il faut que je raconte ici un de ces songes agréables dont je parlais tout à l'heure. Je m'étais enfermée dans une espèce de prison pour y passer le saint temps du carême. Un jour, tandis

que je méditais une parole de l'Évangile, pleine d'amour et qui remuait fortement mon cœur, j'eus la pensée d'ouvrir un Missel qui était près de moi pour me donner le plaisir de la lire. Je n'en fis rien pourtant, parce qu'il me semble que ce désir si vif m'était insinué par l'amour-propre: mais j'avoue que j'eus bien de la peine à me retenir. Après cette victoire, je m'endormis, et aussitôt j'entendis une voix qui me disait que les vérités de l'Évangile sont on ne peut plus délectables, en sorte que qui les comprendrait bien n'aurait plus pour les choses du monde que du dégoût : « Voulez-vous en faire l'expérience, ajouta celui qui me parlait. » Sur ma réponse affirmative, il me conduisit je ne sais où; mais ce que je sais bien, c'est que l'intelligence que me donna cette épreuve, me fit incontinent oublier le monde. « Vous voyez, me dit mon guide, que l'Évangile est bien aimable. Je dis plus : il est si aimable et si délectable, que qui le comprendrait parfaitement oublierait non-seulement les choses de la terre, mais s'oublierait lui-même entièrement. » Pour me le prouver, il augmenta la lumière dans mon intelligence, et alors la vérité évangélique me parut si belle, et cette vue réjouit si délicieusement mon cœur, que je priai mon guide de me laisser sur ce Thabor. « Non, me dit-il, l'heure n'est pas encore venue. » Cela dit, il me sembla qu'il me ramenait dans ma chambre et m'y laissait seule. Je me réveillai le cœur encore plein de joie de ce que j'avais vu, et triste en même

temps d'avoir perdu cette belle lumière. Depuis, chaque fois que le souvenir de cette vision se reproduit dans mon âme, j'épreuve un plaisir bien doux. Il m'en est resté aussi une lumière de foi et une ardeur d'amour extraordinaire. Enfin, lorsque j'entends prêcher sur l'amour de Dieu, je ne puis m'empêcher de répéter ce que me disait mon guide : qu'on ne dit rien qui vaille sur cette matière, et que ceux qui en parlent ne se comprennent pas.

18e Pas. Je commençai à avoir de grands sentiments de Dieu. Je trouvais aussi tant de plaisir dans l'oraison, que j'oubliais la nourriture corporelle. Je désirais même être délivrée du besoin de manger pour ne pas interrompre mon oraison. Le démon ne manqua pas de s'immiscer dans cette affaire si délicate, me suggérant de ne plus prendre de nourriture ou du moins d'en prendre excessivement peu ; mais Dieu me fit la grâce de reconnaître l'illusion, et je n'en fus pas dupe. Du reste, l'amour me prêtait une telle force, que ni les génuflexions continuelles, ni d'autres pénitences plus pénibles ne me fatiguaient. Cependant la ferveur de mon amour pour Dieu s'accrut à un tel point, que je ne pouvais plus entendre parler de lui sans donner des signes de joie, qui allaient jusqu'à l'extravagance. Ceci commença le jour même où je vendis mon château et ma meilleure terre pour en donner le prix aux indigents. Ces extravagances m'échappaient devant toutes sortes de personnes, et lorsque quelqu'un me disait que j'avais l'air d'une

insensée ou d'une démoniaque : Oui, répondais-je, je suis insensée et démoniaque et je ne puis faire autrement. Je ne pouvais en effet retenir les explosions de cette joie excessive que le seul nom de Dieu faisait naître dans mon âme ; mais j'en avais une grande confusion.

Une vierge dévote qu'elle avait pour compagne, a donné sur ces extravagances des éclaircissements qu'il ne sera pas inutile de placer ici. « Un jour que nous marchions dans un chemin public, elle se mit à rire, et tout à coup son visage devint rouge, lumineux et pour ainsi dire angélique. Ses yeux surtout me paraissaient si gros et si resplendissants que j'avais peine à la reconnaître. Cela me chagrina beaucoup, parce que je craignais que quelqu'un vînt à passer et la vît dans cet état. Je couvris son visage et je lui dis : Pourquoi ne vous cachez-vous pas ? Vos yeux brillent comme des flambeaux ; ces changements se renouvelant sans cesse, je me lamentais lui disant : Eh ! mon Dieu, que ferons-nous, s'il vous en arrive toujours autant, nous ne pourrons plus quitter la maison ; autrement les hommes vous verront, et que diront-ils ? Si nous rencontrons des hommes, reprit-elle, Dieu nous aidera. Mais revenons au discours d'Angèle.

L'impression que me faisait la vue d'un crucifix était telle, que je ne pouvais plus me soutenir, la fièvre me prenait et je devenais réellement malade. C'est pourquoi ma compagne avait grand soin de me cacher cette image et toute

autre qui eût pu me rappeler la passion de mon Sauveur. Du reste, ce temps fut pour moi une époque de visions, de consolations extraordinaires, dont quelques-unes trouveront place dans la suite de cet écrit.

CHAPITRE III.

Angèle est éprouvée par diverses tentations.

La grandeur des révélations et la multitude des visions ne sont pas sans dangers pour une faible créature. Ces sortes de faveurs sont propres à lui inspirer une haute estime d'elle-même, ou bien le plaisir qu'elle y prend peut amollir et dilater trop son cœur ; mais Dieu est venu au secours de ma faiblesse pour me faire éviter ces deux écueils redoutables. Il m'a livrée à plusieurs anges de Satan qui ne cessent de m'affliger et de me tenter. Les tourments qu'ils font endurer à mon corps, sont innombrables et d'une atrocité que je ne saurais rendre ; pas un de mes membres n'est épargné, je ne suis pas un seul instant sans douleur. Aussi ma langueur est telle, que je puis rarement sortir de mon lit. Le sommeil fuit loin de mes yeux ; j'ai horreur de la nourriture ; le lit m'est insupportable, et debout, je ne puis me soutenir, tant mes forces sont épuisées.

Cependant tous ces maux ne sont rien en comparaison des peines de mon âme, ni pour la rigueur, ni pour le nombre, ni pour la con-

tinuité. Ce sont des tortures sans relâche dont il me serait difficile de donner une idée juste ; cependant voici une comparaison qui pourra peut-être en faire soupçonner la violence. Qu'on se figure un homme les mains liées derrière le dos, les yeux bandés, suspendu à une potence et laissé vivant en cet état, sans secours et sans consolation, voilà ma situation, ou plutôt elle est encore plus cruelle et plus désespérante, parce que les tourments de l'âme sont bien plus insupportables que ceux du corps. Je me vois comme suspendue entre le ciel et la terre, sans aucun appui, privée de lumière, liée dans mes facultés et dépouillée de toute vertu. Toutes les forces de mon âme disparaissent l'une après l'autre. Elle se les voit arracher sans pouvoir s'y opposer ; aussi ma peine est si amère, que quelquefois la douleur m'empêche de pleurer ; d'autres fois je verse des larmes intarissables. Dans certains moments la tentation de la colère est si violente, que j'ai toutes les peines du monde à m'abstenir de me déchirer. Il m'arrive encore en voyant ce dépouillement universel de mon âme, de pousser des cris et de dire au Seigneur, jusqu'à n'en pouvoir plus : Mon Dieu, mon Dieu, ne m'abandonnez pas.

Je souffre une autre peine plus insupportable encore, quand je sens tous mes anciens vices revivre dans mon cœur. Il est vrai que je n'y consens pas, mais leurs sollicitations me fatiguent au delà de tout ce que je puis dire. Il n'y a pas jusqu'aux vices que je n'eus jamais qui ne

cherchent à s'insinuer dans mon cœur, et qui ne produisent en moi une fermentation excessivement pénible ; heureusement leurs assauts ne sont que passagers et me laissent en finissant une grande consolation. Il me paraît que je suis livrée à plusieurs démons qui se font un jeu de réveiller en moi des passions qui me font horreur, et qui sont mortes, y ajoutant d'autres passions que je n'eus jamais. Mais lorsque je viens à me rappeler tout ce que mon Jésus a souffert, je voudrais voir redoubler les maux qui m'assiégent.

Quelquefois il se fait en moi une nuit obscure durant laquelle je perds toute espérance de faire le bien. C'est lorsque je suis plongée dans ces ténèbres qui sont vraiment horribles, que je sens revivre dans mes membres des passions qui ne sont plus dans mon cœur. Lorsque je me vois dans ces ténèbres et engagée dans ce combat que me livre ma propre chair, il me semble qu'un bûcher me ferait moins peur que ces honteuses révoltes ; alors je crie vers Dieu, je lui demande la mort, et il m'arrive parfois de lui dire : Seigneur, si l'enfer doit être mon partage, jetez-moi maintenant dans cet abîme affreux, et ne différez pas davantage, puisque vous m'avez abandonnée. Que vous reste-t-il à faire, sinon de mettre le comble à mon malheur, en me plongeant dans ce gouffre où je resterai submergée. Alors il se fait une lumière, et je comprends que ce qui se fait en moi est l'ouvrage du démon, que mon âme est innocente de

ce vice, auquel elle ne consent jamais, et que mon corps seul souffre violemment ; mais cela me cause une telle douleur, un tel dégoût, un tel ennui, que peu s'en faut que je ne perde la vie. Mon âme voit que le plaisir auquel le démon veut qu'elle consente déplaît à Dieu, aussi ne veut-elle pas y consentir ; mais elle sent que sa force lui est ôtée, qu'elle n'a pas la puissance de terrasser entièrement son ennemi, et voilà ce qui la tourmente.

Il est un autre vice auquel je fus toujours étrangère, dont Dieu permet que je sois tentée. Ce vice est plus affreux que tous les autres, si affreux que la honte m'empêche de le nommer. Or, il m'est manifesté que Dieu permet au démon de me tenter de ce vice, mais je sens en moi une force pour y résister qui me vient aussi manifestement de Dieu. Si je manquais de confiance en Dieu, cela seul suffirait pour me la rendre. Comment pourrai-je douter qu'il combat avec moi, puisque malgré la violence de la tentation jamais je ne succombe, et qu'à chaque assaut mon ennemi est terrassé. Je vois donc dans cette force qui me soutient la bonté de mon Dieu, et cette bonté m'inspire une telle confiance, qu'il me semble que ni les hommes, ni les démons, ni quelqu'autre créature que ce soit ne sauraient me faire consentir à commettre le moindre péché. L'inclination que donne ce vice est pourtant bien violente, et je sens que s'il m'attaquait quand cette vertu d'en haut disparaît et m'abandonne, rien ne saurait me retenir, et que ni la honte,

ni la crainte des châtiments ne m'empêcheraient de commettre le crime. Mais la tentation arrive-t-elle, je sens aussitôt cette force divine, qui me soutient de telle sorte, que ni pour promesse, ni pour menace je ne pourrais consentir au péché. Depuis plus de deux ans je vis au milieu de ces pénibles combats.

De plus il se fait en mon âme, entre un certain orgueil et une certaine humilité, une lutte qui me cause un fort grand ennui. C'est une humilité; car je me vois déchue de tout bien, dépouillée de toute vertu, privée de toute grâce, chargée de tant de péchés et de défauts, que je ne puis penser que Dieu veuille désormais avoir pitié de moi. Il me semble que je suis devenue la demeure des démons, leur fille, leur instrument et leur dupe. Je me vois hors de toute rectitude, de toute véracité et digne d'être ensevelie dans le plus profond cachot de l'enfer.

Mais cette humilité n'est pas celle que j'ai eue quelquefois, qui me donnait tant de confiance en la bonté de Dieu et me rendait si contente et si heureuse. Celle dont je parle au contraire ne me rapporte que des chagrins et des maux. Il me semble que je suis environnée de démons; qu'il n'y a que défauts dans mon âme et dans mon corps; que Dieu m'a fermé le trésor de ses grâces et s'est caché pour n'avoir plus de rapports avec moi, si bien que je ne puis plus m'occuper de lui et qu'il ne me revient pas même à la mémoire. Je me vois damnée et je ne suis pas sensible à ma damnation; une autre chose me préoc-

cupe et m'afflige davantage : c'est d'avoir outragé mon Créateur que je ne voudrais pas offenser pour tous les biens du monde ni pour échapper à tous les maux qu'on puisse imaginer. Quand je considère mes innombrables péchés, l'horreur que j'en ai, fait que je combats avec tous mes membres, avec tous les démons et contre tous les vices dont ils se servent pour m'attaquer ; mais, hélas ! leurs tentations sont pour moi comme un fleuve sans gué, comme un labyrinthe sans issue, comme une prison sans fenêtre, ou comme une fosse profonde sans échelle pour m'en retirer.

Cette humilité est pour moi comme une mer sans rives, dans laquelle je suis tombée. Elle me découvre tant de péchés, de dissimulations et de malices, que je ne sais que faire pour les accuser et les réparer. Je voudrais aller par les places publiques pour m'humilier et me confondre, et crier de toutes mes forces : Voici la plus vile des femmes, une femme dont la vie a été employée à propager les péchés et les vices, une femme coupable de la plus profonde hypocrisie ; je faisais mes bonnes actions pour être vue des hommes et j'avais soin qu'on les fît connaître à ceux qui ne les voyaient pas. Je ne mangeais ni chair ni poisson, et j'étais pleine de sensualité, de gourmandise et d'intempérance ; j'affichais extérieurement la pauvreté, et mon lit était formé de tapis entassés et de chaudes couvertures que j'enlevais le matin pour les dérober aux regards de ceux qui venaient me visiter ; je me donnais pour une âme d'oraison, et j'étais la

fille de la colère, de l'orgueil et du démon ; je donnais à croire que mon cœur était plein de Dieu et ma cellule de consolations célestes, tandis que l'un et l'autre étaient occupés par l'esprit de ténèbres ; je faisais semblant de chercher la sainteté, mais en vérité je n'en cherchais que la gloire. C'est ainsi que j'ai trompé bien des personnes au détriment de leur salut et du mien. Vous connaissez maintenant la profonde malice de mon cœur, et vous voyez que je ne suis qu'une hypocrite, une orgueilleuse, une trompeuse et un sujet d'abomination aux yeux de Dieu.

Dans ces mêmes moments je disais à mes frères, qu'on appelle mes fils spirituels : « Désormais ne me croyez plus; ne voyez-vous pas bien que je ne suis qu'une démoniaque? Puisque vous êtes mes enfants, ayez pitié de votre mère ; priez le Seigneur pour que les démons sortent de mon âme et me fassent connaître pour ce que je suis dans l'intérêt de la gloire de Dieu. Ne voyez-vous pas que toutes les choses que je vous ai dites sont fausses ? ne voyez-vous pas que si le monde était sans malice, il y en a assez en moi pour le remplir tout entier ? Retirez-moi donc cette confiance que vous aviez en moi ; cessez d'honorer cette idole, parce qu'en elle est caché le démon, et que toutes les paroles que je vous adressais sont autant de mensonges et de dissimulations diaboliques. Demandez à Dieu que cette idole tombe et soit brisée, afin qu'on voie à découvert ses méchantes œuvres,

ses hypocrisies et tout ce langage artificiel qui ne tendait qu'à lui attirer l'estime des créatures; obtenez que le démon sorte de mon âme, afin que le monde ne soit plus trompé par moi. Je voudrais mettre à mon cou un collier de fer et me faire traîner par les rues et les places publiques, accompagnée d'une troupe d'enfants qui diraient aux passants : Voilà cette femme qui a employé toute sa vie à donner le faux pour le vrai ; mais Dieu a enfin permis que son hypocrisie soit découverte. »

Mais ces désirs étaient insuffisants pour satisfaire mon âme ; il faut encore que vous sachiez que je suis tombée dans un désespoir qui jusqu'ici m'était inconnu. Je désespère entièrement de Dieu ; je ne compte plus sur tous ses biens, parce que je suis certaine qu'il n'est personne au monde aussi méchant que moi et qui mérite autant d'être damnée. Il est vrai que Dieu m'a fait de grandes grâces, mais il a permis que je ne les aie reçues que pour mon désespoir et ma damnation. Je vous conjure d'obtenir de la justice divine qu'elle me délivre au plus tôt du démon, et mette au grand jour toute ma malice. Ma tête se fend, mon corps tombe en défaillance, mes yeux s'éteignent à force de pleurer, et tous mes membres se disloquent, parce que je ne puis me faire connaître aussi méchante, aussi hypocrite que je le suis. J'ai pourtant un peu de joie en voyant qu'on écrit tout ce que je viens de dire. Mais, hélas ! qu'est-ce dans la vérité ? Vous qui tenez la plume, il faut que vous sachiez que tout

ce qui est écrit n'est rien, comparé à toutes les iniquités dont je suis couverte; car dès ma plus tendre enfance j'ai commencé à faire le mal.

Tels sont mes transports lorsque je suis abîmée dans l'humilité dont je parle. Lorsque cette tempête est apaisée, il en arrive une autre excitée par l'orgueil. Alors tout en moi est colère, enflure, tristesse, amertume; je cherche en vain la raison pour laquelle Dieu a permis tous mes péchés; je ne comprends pas ce vide de vertu que je remarque dans ma conduite. Il me semble que le Seigneur n'a pas tenu sa promesse, qu'il n'a pas été vrai à mon égard; ce n'est pas que j'aie oublié les biens qu'il m'a faits; mais les considérant avec un mauvais esprit, leur vue au lieu de me soulager ajoute à mon amertume. Ma peine est telle sous cette tentation, que tous les directeurs ni tous les saints du Paradis n'y sauraient apporter remède, quand même ils me tiendraient le langage le plus consolant, quand même ils me promettraient tous les biens imaginables.

Enfin les tourments que me causent ces tentations sont tels, que pour en être délivrée j'accepterais de grand cœur toutes les maladies, toutes les infirmités, tous les chagrins qui affligent la pauvre humanité, et je croirais avoir fait un heureux échange. J'ai même dit plusieurs fois qu'il n'est guère de martyre que je ne préférasse à celui-ci. Cependant cet état de tentations si pénibles, après avoir duré deux années entières, persévère encore, et quoique je n'en souffre

plus autant extérieurement, la guérison à l'intérieur est loin d'être complète; du moins ces souffrances n'ont pas été pour moi sans résultat heureux. Je sais maintenant combien servent ces tentations à purifier l'âme et à faire acquérir l'humilité véritable, sans laquelle personne ne peut être sauvé. Le salut en effet est une élévation. Or, pour mériter d'être élevé, il faut d'abord s'abaisser, et cet abaissement doit être d'autant plus profond que l'âme désire être élevée davantage. Plus l'âme est pure, plus elle est propre à s'approcher du Dieu de pureté; mais qu'est-ce qui la purifiera, sinon l'humilité. C'est son orgueil qui la souille, et le moyen de l'en purger, c'est de lui bien faire connaître sa malice et ses péchés; mieux elle les connaîtra, plus elle les déplorera, et c'est en les déplorant et les détestant qu'elle se purifie et se dispose à monter au degré d'élévation où Dieu l'appelle. C'en est assez, je pense, pour faire comprendre l'utilité des tentations dont j'ai si longuement parlé.

CHAPITRE IIII.

Dieu console Angèle, se fait sentir à elle comme son souverain bien, et lui découvre plusieurs de ses perfections.

Béni soit Dieu le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous console dans toutes nos tribulations. Ainsi parlait le grand Apôtre, et je puis

bien en dire autant : car quoique je ne sois qu'une pauvre pécheresse, il a daigné me consoler dans toutes mes afflictions. Après cette grande joie dont j'ai parlé dans le dix-huitième pas de ma conversion ; après cette lumière dont il m'éclaira pendant que je récitais l'Oraison Dominicale, je reçus une inspiration qui m'invita à considérer l'union bénie de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ. Or cette considération me fit un plaisir que je ne puis exprimer ; je n'avais jamais éprouvé de consolation si douce ; aussi je demeurai la plus grande partie du jour dans ma chambre, seule, debout et dans une sorte de stupéfaction. Cette délectation continuant à se faire sentir, mon cœur s'échauffa de telle sorte, que je ne pouvais plus me soutenir ; je me couchai et perdis incontinent la parole. Sur le soir, ma compagne m'ayant trouvée en cet état en fut tout interdite et crut que j'allais mourir. Elle me prodigua des soins qui m'ennuyaient beaucoup, parce qu'ils mettaient empêchement à l'opération de la grâce.

Dans le temps que je m'occupais de distribuer ma fortune aux pauvres, n'ayant pas encore tout donné, quoiqu'il me restât peu de chose, je me mis un soir en oraison. Or je me trouvais dans un état de sécheresse extraordinaire. Voyant donc que je n'avais aucun sentiment de Dieu, je lui en témoignai ma peine, et je lui dis : Seigneur, c'est pour vous trouver et uniquement pour vous trouver, que je me dépouille de ce que je possède ; je vous trouverai donc

quand j'aurai tout donné. Que veux-tu, ma fille? me répondit ce bon Maître. Seigneur, ce n'est ni or ni argent que je vous demande; vous m'offririez le monde entier que je n'en voudrais pas, je ne veux que vous seul. « Dépêche-toi, » reprit-il, de donner ce qui te reste. Quand tu » auras achevé cette œuvre de miséricorde, la » sainte Trinité viendra te visiter. » Il me fit encore beaucoup d'autres promesses qui dissipèrent mon chagrin et me remplirent d'une grande suavité. J'avais quelque doute sur la nature de cette vision, ce qui fit que j'en rendis compte à ma compagne. Cependant la douceur divine dont j'étais remplie m'inspira de la sécurité, et j'attendis en paix l'exécution des promesses qui m'avaient été faites.

Elle ne se fit pas longtemps attendre : car étant partie peu de temps après pour Assise, où me conduisait la dévotion à saint François, je commençai à recevoir en chemin les faveurs que j'attendais; cependant je n'avais pas encore achevé la *distribution* de mes biens; mais ce n'était pas ma faute. Un saint homme que j'avais chargé de la conduite de cette affaire, fut surpris par la mort avant qu'elle fût terminée. Cet homme que Dieu avait récemment converti par mon ministère, voulait m'imiter dans mon dépouillement. Or, tandis qu'il allait et venait pour se défaire de ses biens, et en donner le prix aux pauvres, il mourut en chemin. Dieu lui tint compte de sa volonté : car, depuis sa mort, il a fait plusieurs miracles, et son sépul-

cre est devenu un lieu de dévotion. Pour revenir à ce qui me concerne, tout en m'acheminant vers le tombeau de saint François, je priais ce grand Saint de m'obtenir de Dieu plusieurs grâces : 1° d'observer fidèlement le vœu que j'avais fait de garder constamment sa règle ; 2° de sentir quelque chose pour Jésus-Christ ; 3° de vivre et de mourir dans une parfaite pauvreté. J'avais déjà fait précédemment un voyage à Saint-Pierre de Rome, pour obtenir cette dernière grâce. Ma prière alors ne m'obtint aucune lumière là-dessus ; mais dans ce voyage d'Assise, je connus certainement que Dieu m'accordait ce don d'une véritable pauvreté en vue des mérites du B. Pierre et du B. François. Je continuai à m'adresser à ce dernier pour obtenir les autres grâces. Je le priais donc avec ferveur durant le chemin, lorsque passant devant une caverne à laquelle un petit sentier qui part d'Assise vient aboutir, j'entendis distinctement une voix qui me disait : « Tu as prié mon serviteur » François de se charger de tes affaires, et moi » j'ai voulu te donner un autre entremetteur. » C'est moi, Saint-Esprit, qui viens à toi pour » te faire goûter une consolation dont tu n'as » pas encore l'expérience ; je vais entrer dans » ton cœur et t'accompagner jusqu'au tombeau » du B. François ; je t'entretiendrai pendant la » route, parlant sans cesse ; et toi tu ne pourras » t'occuper d'autre chose que de moi, parce que » j'ai lié ton esprit pour l'empêcher de te dis- » traire. Nous reviendrons ensemble à Assise ;

» je te ramènerai une deuxième fois à saint » François, et alors je te quitterai quant à cette » consolation; car autrement si tu m'aimes, je » ne veux plus jamais me séparer de toi. » Ensuite pour me provoquer à l'aimer, il me parla de la sorte : « Ma fille douce à mes yeux, ma » fille, mon temple, mes délices, donne-moi » ton cœur ; je t'aime si tendrement, oh ! oui, » beaucoup plus que tu ne m'aimes. Ma fille et » mon épouse parmi toutes les âmes qui sont » dans la vallée de Spolette, c'est la tienne que » j'aime le plus. Puisque je suis venu prendre » ma demeure en toi, prends donc aussi la » tienne en moi et repose-toi sur moi. Je me » suis communiqué aux Apôtres; ils me voyaient » de leurs yeux corporels, mais ils ne sentaient » pas comme tu sens ma présence. Lorsque tu » seras de retour dans ta maison, tu sentiras » une autre douceur qui t'est inconnue. Alors je » ne te parlerai plus comme je le fais maintenant, mais tu me sentiras. Tu as prié mon » serviteur François, espérant obtenir par lui » les grâces que tu désires. J'ai en effet beaucoup fait pour lui, parce qu'il m'a beaucoup » aimé ; mais s'il y avait aujourd'hui au monde » quelqu'un qui m'aimât davantage, et moi » aussi je ferais bien plus pour lui.

Il ajoutait que dans ce siècle il y a peu de bonnes âmes, que la foi est réduite presque à rien, et il se plaignait de l'ingratitude des hommes en disant : « Les âmes qui ont pour moi de » l'amour me sont si chères, que si j'en trou-

» vais quelqu'une qui m'aimât plus tendrement
» que ces Saints dont on raconte tant de mer-
» veilles, je lui accorderais des faveurs encore
» plus signalées. Or il n'est aucun cœur dé-
» pourvu d'amour qui puisse se justifier par des
» excuses valables. Non, tout homme peut ai-
» mer Dieu, et Dieu ne cherche que des âmes
» qui l'aiment. Il les aime lui-même d'un amour
» sincère, et il est lui-même leur amour. Ces
» paroles sont profondes. Or que Dieu soit lui-
» même l'amour de l'âme, me disait-il, le Fils
» l'a prouvé par son incarnation et par sa mort.
» Voilà ce qu'a fait pour l'amour de l'homme
» celui qui est glorieux et immense. Là-dessus
» il m'expliquait la passion, et il ajoutait : Vois,
» ma fille, s'il y a eu en moi autre chose qu'a-
» mour ; et mon âme comprenait très-bien
» qu'il n'est qu'amour. Il se plaignait de nou-
» veau de trouver peu d'âmes disposées à rece-
» voir sa grâce et à lui donner leur cœur, et il
» ajoutait : Aime-moi donc, du moins toi, ma
» fille chérie, car je t'aime beaucoup plus que
» tu ne m'aimes ; aime-moi donc, ma bien-
» aimée ; l'amour que j'ai pour une âme qui
» m'aime franchement et sans détour est im-
» mense. »

Je compris que l'amour qu'il demande aux hommes, c'est celui-là même qu'il leur porte, et que si c'était là leur unique désir, certainement il l'accomplirait en leur communiquant cet amour selon leur capacité.

Ce divin Esprit me disait encore : Ma bien-

aimée, mon épouse, aime-moi ; pourvu que tu m'aimes, toutes tes actions, même les plus communes, comme de boire, de manger, de dormir, me plairont beaucoup ; ta vie tout entière me sera fort agréable. Il me dit ensuite : « Voilà que je vais faire en toi de grandes choses » à la face des nations. Je serai connu, illustré » et glorifié par toi, et tu seras cause que mon » nom sera loué parmi plusieurs peuples. » Il me dit encore beaucoup d'autres choses semblables, et moi en entendant ces paroles je considérais mes défauts, je me rappelais mes fautes, et je voyais fort clairement que j'étais très-indigne d'un amour si tendre. Cette considération me mit en doute, et je répondis à celui qui me parlait : « Si vous étiez l'esprit de Dieu, vous » ne me diriez pas des choses flatteuses, si peu » méritées, et connaissant ma fragilité, vous » ne m'exposeriez pas comme vous le faites aux » retours de la vaine gloire. — Eh bien ! me » dit-il, essaie d'en avoir ; vois si tu pourras » t'enorgueillir tant soit peu de toutes les choses » que je t'ai dites. Efforce-toi du moins de te » distraire de mes paroles pour t'occuper d'autres pensées. » Je fis en effet tous mes efforts pour concevoir de la vaine gloire, afin d'éprouver si c'était l'esprit de Dieu qui me parlait, mais je ne pus en venir à bout. J'essayai ensuite de me distraire de sa conversation en regardant les vignes qui bordaient la route ; mais ce fut en vain. Eh bien ! oui, me dit-il, vois ces feuilles, ces grappes de raisin, c'est moi qui ai

fait tout cela , et je sentais dans mon cœur une douceur ineffable. Cependant mes péchés ne cessaient de se reproduire dans ma mémoire. Je ne voyais en moi que des défauts , et j'éprouvais un sentiment d'humilité si profond que je n'en avais jamais eu de semblable.

Pour me prouver encore mieux combien j'étais aimée, il me dit que le Fils de Dieu et de la Vierge Marie allait venir aussi dans mon cœur et s'entretenir avec sa servante. En effet, je l'entendis qui me disait : « Si le monde entier se » présentait maintenant à toi , tu ne pourrais » parler à un autre qu'à moi. Ensuite , pour » m'empêcher de douter de sa présence , il me » dit : C'est moi qui éprouvai la faim et la soif » pour toi , c'est moi qui répandis tout mon » sang pour te prouver ma tendresse. » Là-dessus il me fit le récit de toutes ses souffrances, après quoi il me dit : « Demande-moi une grâce » pour toi , pour tes compagnes , pour d'au- » tres à qui tu t'intéresses , et prépare-toi à la » recevoir ; car je suis beaucoup plus prêt à » donner que toi à prendre ce que je donne. » Alors mes péchés me revenant à la mémoire , je répondis que je ne voulais rien demander, parce que je ne méritais rien. Ensuite , n'étant point assurée que ce fût lui , je lui dis : Si vous étiez vraiment Jésus et présent dans mon cœur, vous y répandriez une telle joie , que je ne pourrais la supporter sans mourir. « Je suis le maître , » me répondit-il , la joie et ses effets dépendent » de ma volonté. Je ne veux pas t'en donner

» d'autre que celle que tu goûtes ; cependant » telle qu'elle est, elle ne te paraît médiocre que » parce que j'augmente les forces de ton âme. » Sache, ma fille, qu'une joie inférieure à » suffi à une autre personne pour la faire tom- » ber en défaillance et lui ôter l'usage des sens. » Pour t'assurer que je suis Jésus-Christ, voici » le signe que je te donne : Efforce-toi de te » distraire de ma conversation en t'occupant de » quelque pensée bonne ou mauvaise ; tu verras » que c'est pour toi chose impossible. Or, ma » fille, il n'y a que moi qui puisse ainsi en- » chaîner l'esprit. Les grandes choses que je fais » pour toi t'étonnent, mais prends donc bien » garde que je ne t'aime pas parce que tu le » mérites, mais parce que je suis bon. » Pendant qu'il me parlait ainsi, tous mes péchés se retraçaient dans ma mémoire ; je voyais qu'ils m'avaient rendue digne de l'enfer ; je le voyais beaucoup plus clairement qu'à l'ordinaire.

L'Esprit-Saint qui ne m'avait pas quittée, me dit ensuite, que si je m'étais associée pour mon voyage des compagnes moins bonnes que les miennes, je n'aurais pas entendu les paroles que j'entendais, ni reçu les grâces que je recevais. Celles-ci s'apercevaient bien un peu de ma langueur causée par les douceurs que ces entretiens versaient dans mon âme. Mon cœur était si satisfait, que je craignais d'arriver à saint François. J'aurais plutôt voulu que ce voyage se prolongeât jusqu'à la fin du monde ; du moins ce divin Esprit vint avec moi jusqu'au

tombeau de saint François ; il ne me quitta pas lorsque je sortis de l'église pour prendre quelque nourriture. Il était encore en moi lorsque j'y retournai dans l'après-midi ; mais alors il avait acquitté sa promesse ; lors donc que je me fus mise à genoux devant un tableau où le Saint est représenté entre les bras de Jésus, il me dit : « Regarde cette image ; c'est de cette sorte que » je te tiens unie à moi, et d'une manière » beaucoup plus intime que cette image ne l'ex- » prime. Actuellement, ma douce fille, mon » temple, mes délices, je vais me séparer de » toi, mais seulement quant à la consolation » sensible ; car autrement je ne te quitterai ja- » mais tant que tu me seras unie par les liens de » l'amour. » Cette parole, tout amère qu'elle était, me procura une douceur inexprimable : je regardai en moi, et je le vis, non-seulement des yeux de l'esprit, mais encore des yeux corporels. Si l'on désire savoir ce que je vis, il ne m'est pas facile de le dire; je vis une chose très-vraie, pleine de majesté, immense, que je ne saurais définir ; mais il me parut que c'était mon souverain bien ; il me dit encore plusieurs paroles aimables, et puis il se retira, non tout à coup, mais paisiblement, et me laissa pénétrée d'une douceur incomparable. Telles furent ses dernières paroles : « Ma fille, beaucoup » plus chère à moi que je ne le suis à toi, mon » temple par prédilection, j'ai mis sur ton cœur » le cachet de mon amour ; ton union avec moi » sera désormais inséparable ; je te donne, ainsi

» qu'à ta compagne, la bénédiction du Père, et » du Fils et du Saint-Esprit. » A ces mots, mon âme s'écria : « Puisque vous ferez toujours en » moi votre demeure, je suis assurée de ne plus » commettre de faute mortelle. » Il me répondit : « Je ne te dis pas cela. » Pendant qu'il s'en allait, je lui demandai une grâce pour ma compagne. « Oui, me dit-il, je lui donnerai une » grâce, mais différente de celle que tu viens » de recevoir. »

Il se retira sans que j'éprouvasse aucune défaillance. J'étais alors debout ; mais lorsqu'il fut parti, je tombai sur un siége, et je commençai à faire éclater ma joie sans éprouver aucune honte, et je disais, ou plutôt je criais : O amour, je vous connais à peine ! Pourquoi me quittez-vous ainsi ? Je ne pus en dire davantage ; encore articulai-je si mal ces paroles, qu'elles ne furent pas comprises par ceux qui m'entendaient. Ceci m'arriva à l'entrée de l'église, où je m'assis toute languissante, riant et criant au milieu de la foule. Et mes compagnes de voyage se tenaient à l'écart toutes honteuses de ce qui m'arrivait, ignorant ce qui se passait en moi, et l'attribuant peut-être à une cause différente. Quant à moi, bien convaincue alors que c'était vraiment Dieu qui m'avait parlé, et ne conservant à ce sujet aucun doute, il me semblait que je ne pouvais plus vivre sans ces douceurs. Je criais donc que je voulais mourir, et j'éprouvais une telle peine de ne le pouvoir pas, que la douleur disloquait tous mes membres.

Cependant je n'étais pas privée de toute douceur ; celle que j'éprouvais était même fort grande. Aussi en revenant d'Assise parlais-je beaucoup de Dieu, et lorsque je me taisais ou que je parlais d'autre chose par condescendance pour les personnes qui m'accompagnaient, c'était pour moi un véritable supplice. Dans un de ces moments, où je gardais le silence par discrétion, Jésus-Christ me dit : « Ma fille, je » veux te donner un signe que c'est bien moi qui » t'ai parlé et qui te parle encore. Je te donne » donc ma croix et l'amour de Dieu. » Effectivement je sentis aussitôt au dedans de mon âme cette croix et cet amour ; et ce sentiment passa de mon cœur dans tous mes membres, c'est-à-dire, que je portais corporellement la croix, et que mon âme embrasée par ce sentiment, se fondait d'amour.

Lorsque je fus rentrée dans ma maison, je sentis une consolation paisible, tranquille et en même temps si douce, que je ne saurais en donner une juste idée. Alors je ne cessais de désirer la mort, parce que je craignais de perdre cette douceur, et que je désirais ardemment monter à sa source. La vie, au contraire, me semblait un tourment intolérable ; je ne pouvais plus supporter l'ennui de mon exil. Toutes les peines que je connaissais ou que j'imaginais, ne me semblaient rien auprès de celle-là. Je demeurai pendant huit jours couchée et languissante, criant sans cesse vers le ciel, et disant : Seigneur, ayez pitié de moi, et ne me laissez pas

plus longtemps languir sur cette terre. Dieu, pour me consoler, me fit sentir des parfums dont l'odeur m'était inconnue, et plus douce que je ne puis le dire. Il me serait plus impossible encore de faire comprendre la délectation intérieure qui en fut le résultat. Très-souvent encore j'entendais en moi cette voix qui m'avait parlé le long du chemin ; mais cette conversation n'était plus ni aussi prolongée, ni aussi délicieuse, ni aussi profonde.

Pendant que je languissais ainsi sur mon lit, ma compagne qui était très-simple et pure comme un ange, entendit une voix qui lui disait : » L'Esprit-Saint est ici dans cette chambre. » Aussitôt elle s'approcha de moi et me dit : Je voudrais savoir ce que vous avez, ma mère : car il m'a été dit de venir à vous. Je suis contente de ce qui vous a été dit, lui répondis-je, et là-dessus je lui fis confidence d'une partie des faveurs dont Dieu me comblait.

Un jour étant en oraison, je fus élevée au dessus de moi-même, et j'entendis mon Dieu qui me disait des paroles flatteuses et pleines d'amour. Je regardai, et il voulut bien permettre que je le visse. Si vous me demandez ce que je vis, je répondrai que je le vis lui-même ; je ne puis dire que cela, à moins que je n'ajoute que je voyais une plénitude, une clarté dont je me sentais entièrement remplie. Je ne vis rien de corporel, parce qu'il était comme dans le ciel ; cependant sa beauté était si ravissante, que je pourrais dire avoir vu la beauté souveraine qui renferme

tout bien. Les Saints contemplaient cette belle clarté, et lui offraient l'encens de leurs louanges. Cette vision qui fut assez longue, ne me parut pourtant avoir duré qu'un instant. Tandis que je regardais, saisie d'admiration, je l'entendis m'adresser ces paroles : « Ma douce et très- » aimée fille, tous les Saints du paradis ont pour » toi un amour particulier, ma Mère aussi le » partage, et moi je t'introduirai dans leur so- » ciété. » J'étais trop occupée de lui pour être bien sensible à ce langage, et l'impression que me faisait son incomparable beauté, me rendait si heureuse, que je ne pensais nullement à regarder les Anges ni les Saints ; je comprenais d'ailleurs que tout ce qu'ils ont d'aimable, ils l'empruntent de lui, et qu'il est la source d'où émane tout ce qu'il y a de bon et de beau dans les créatures. Il me disait encore : « Ma fille, j'ai pour toi un amour immense, mais je le cache » au lieu de te le manifester. — Seigneur, lui » dis-je, comment pouvez-vous tant aimer une » créature si ignoble, et dont toute la vie a été » employée à vous offenser ? — Mon amour » pour toi, reprit-il, est si grand, que quoique » je voie tous tes défauts, j'en ai comme perdu » la mémoire ; je ne considère en toi que le » riche trésor que j'y ai mis. » Pendant qu'il me parlait ainsi, je sentais si bien que c'était lui, qu'il ne me restait là-dessus aucun doute. Je sentais, en outre, que les yeux de mon âme et les siens se rencontraient. Aussi mon contentement était tel, que je défierais un Saint du para-

dis de le décrire. J'eus la confiance de lui demander pourquoi il me cachait son amour. Je « te cache, me dit-il, ce qui dans mon » amour est hors de proportion avec ta faiblesse. — Mais, lui dis-je, si vous êtes le » Dieu tout-puissant, ne pouvez-vous pas me » fortifier de telle sorte que je puisse le » porter? — Si je le faisais, dit-il, ma fille, » tu serais rassasiée, et alors tu n'aurais plus » faim de moi; c'est pourquoi je ne veux » pas que tu sentes toute ma tendresse; je » veux au contraire que pendant ta vie mortelle, tu ne puisses apaiser la faim qui te » presse, que tu me désires et que tu languisses » d'amour. »

Il me dit dans une autre occasion : « Moi qui » te parle, je suis le Tout-Puissant qui t'apporte » la grâce divine, et la grâce que je t'apporte » est telle, que je veux que tu sois utile à ceux » qui te verront, à ceux qui penseront à toi, et » même à ceux qui t'entendront nommer, en » sorte néanmoins que cette grâce leur profite » d'autant plus que je les aime davantage. » Ces paroles me remplirent de joie. Je lui dis cependant : « Seigneur, je ne veux point de cette » grâce, parce que je crains qu'elle ne m'inspire » quelque pensée d'orgueil. — Ce serait injuste, » me dit-il, car cette grâce n'est pas à toi, je » t'en fais seulement dépositaire; garde-la donc » bien, sois fidèle à en rapporter la gloire à » qui elle appartient. » Je compris que de cette manière ce dépôt ne me pouvait nuire. Cepen-

dant il ajouta : « Cette crainte que tu me mani-
» festes me plaît. »

Quelque temps après, comme je priais dans une église, Jésus m'honora d'un entretien fort doux, qui fournit à mon âme une ample réfection. « Ma douce fille (je me sers de ce nom pour
» ne pas employer le sien qui était bien autre-
» ment tendre), aucune créature ne peut te
» donner de consolation ; tu ne dois en attendre
» que de moi seul. Vois aujourd'hui ce que c'est
» que ma puissance. » Les yeux de mon âme furent ouverts, et je voyais une plénitude de Dieu, qui renfermait le monde entier, le débordant de toute part, en sorte qu'elle s'étendait au loin au delà des mers, des cieux et de toutes choses ; et dans tout cela je n'apercevais que la puissance de Dieu, mais d'une manière inénarrable. Transportée d'admiration, je m'écriai : Ah ! ce monde est plein de Dieu, mais qu'il me paraît peu de chose dans cette plénitude ! Le fruit de cette vision fut une intelligence qui depuis comprenait mieux toutes choses.

« Après avoir vu quelque chose de ma puis-
» sance, ajouta ce bon Maître, il faut que tu
» voies mon humilité. » Je regardai, et je le vis descendre si bas par amour pour les hommes, qu'il me semblait tombé au fond d'un abîme. Comparant ensuite à sa puissance que je venais de voir un si profond anéantissement, je demeurai tout interdite. Ensuite, voyant que je n'étais rien, et que j'étais cependant orgueilleuse, je commençai à me juger indigne de

recevoir un Dieu si humble, et je ne voulais plus communier. Après m'avoir ainsi montré sa puissance et son humilité, il me dit : « Ma fille,
» il n'est aucune créature qui puisse voir ces
» choses au point où tu les as vues, à moins que
» Dieu n'élève son intelligence par une grâce
» divine très-spéciale. » On disait alors une messe ; lorsque le prêtre en fut à l'élévation, Jésus me dit : « Ma puissance est actuellement
» sur cet autel ; mais elle est aussi dans ton
» âme. Quand tu me reçois à la sainte table,
» tu reçois celui que tu possèdes déjà. Com-
» munie donc, ma fille, au nom du Père, et du
» Fils et du Saint-Esprit ; moi qui suis digne,
» je te fais digne. » Sa conversation finit là ; mais elle me laissa une consolation que je conserverai, je crois, pendant ma vie entière.

Quelqu'un m'ayant un jour priée de lui obtenir de Dieu des lumières sur certaines choses qu'il désirait savoir, je balançais à le faire, parce qu'une telle demande me semblait aussi sotte que remplie d'orgueil. Tandis que cette pensée m'occupait, ne sachant quel parti prendre, mon esprit fut élevé tout à coup, et se trouva placé devant une table qui n'avait ni commencement ni fin. Or, il ne fut pas mis là pour voir cette table, mais bien ce qui était sur cette table, et j'y vis une plénitude inénarrable de Dieu. Tout ce que j'en puis dire, c'est que j'y vis une plénitude de sagesse. Je voyais qu'il n'est pas permis de rechercher, ni de vouloir connaître d'avance ce qu'il veut faire, parce que c'est la précéder et la

déshonorer. C'est pourquoi, quand je vois des personnes curieuses de ces sortes de choses, il me paraît, et je comprends même qu'elles donnent dans une illusion. Depuis que j'ai contemplé sur cette table la divine sagesse, je puis comprendre et juger, non plus comme je le faisais autrefois, au risque de me tromper et de pécher, mais par un jugement vrai, les personnes et les choses spirituelles. Voilà tout ce que je puis dire de cette vision.

Un jour, dans mon oraison, je me permis de faire à Dieu quelques questions, non pour éclaircir des doutes, car je n'en avais pas, mais pour m'instruire davantage. Je lui dis donc : Seigneur, pourquoi après avoir créé les hommes, avez-vous permis qu'ils devinssent pécheurs? Pourquoi avez-vous livré votre Fils aux tourments et à la mort, puisque vous pouviez par tant d'autres moyens nous justifier et nous rendre aussi vertueux que nous le sommes? Je savais que je disais vrai en parlant ainsi, et j'étais comme forcée de m'occuper de ces choses, et de faire là-dessus des questions au Seigneur. Il me fut répondu que cet ordre de choses avait été choisi comme plus propre que tout autre à manifester la bonté divine, et plus conforme à nos intérêts. Cette réponse ne me suffisait pas; car je comprenais très-bien et je savais certainement que Dieu aurait pu atteindre ce double but par une autre voie, si telle eût été sa volonté sainte. J'insistai donc pendant plusieurs jours pour obtenir des lumières plus satisfaisantes, et ce ne fut pas en

vain. Mon âme fut un jour ravie hors d'elle-même, et voici ce qui lui arriva pendant ce ravissement : Dieu lui fit voir d'abord que ce qu'elle désirait connaître n'a ni commencement ni fin. Puis elle se trouva plongée dans une nuit si obscure, qu'elle ne pouvait ni monter ni descendre. Ensuite Dieu l'éleva plus haut, et la fit jouir d'une lumière qui lui découvrit sa puissance, sa volonté, sa justice et sa bonté. Tant que les ténèbres durèrent, j'étais étendue sur le pavé de ma chambre. Lorsque cette brillante clarté vint dissiper les ombres, je me levai et me dressai moi-même sur la pointe des pieds, et j'éprouvai une agilité de corps qui m'était inconnue, et une sorte de renouvellement tout à fait extraordinaire. Or, en contemplant, à la faveur de cette lumière, les attributs divins dont je viens de parler, j'y découvris non-seulement ce que je désirais savoir, mais encore tout ce qui concerne les élus, les démons et leurs tristes victimes ; mais ces secrets étant entièrement au-dessus de la nature, il m'est bien impossible de les expliquer.

Depuis cette vision j'éprouve un tel contentement et une telle sécurité, que si je savais ma réprobation certaine, je ne pourrais ni m'en affliger, ni moins prier, ni moins travailler que j'ai coutume de le faire, tant j'ai bien compris sa justice et la rectitude de ses jugements. En conséquence, je jouis d'une paix délicieuse et continuelle, et je me sens plus affermie dans le bien que je ne l'ai jamais été ; mais je n'ai pas

achevé de raconter ce qui m'arriva dans cette extase. Après avoir vu la puissance de Dieu, sa bonté, sa volonté, sa justice, et dans ses divins attributs ce que je viens d'indiquer, je fus élevée à une région supérieure où il me fut donné de contempler un spectacle tout différent du premier. Au lieu de cette puissance, de cette bonté, de cette volonté, de cette justice que j'avais vues comme prises à part, je ne voyais plus qu'une seule chose stable, mais si indicible, que je n'en puis rien dire, sinon que c'était tout bien ; et mon cœur était inondé d'une joie inexprimable ; cependant je ne voyais pas l'amour divin, je voyais seulement cette unique chose dont je viens de parler. Je ne sais si dans ce ravissement supérieur je fus élevée en corps ou seulement en esprit ; mais je me trouvai dans un état qui m'était tout à fait inconnu et tout à fait inexplicable. Il m'est resté de tout cela une mortification des vices, et une assurance des vertus qui font que j'aime les biens et les maux, les bons et les mauvais services, sans que tout cela me fasse éprouver aucun déplaisir.

Cette vision m'a donc laissée dans un grand repos d'esprit. J'éprouve aussi depuis pour les jugements divins une vénération si profonde, qu'en disant soir et matin dans ma prière : Par votre jugement délivrez-moi, Seigneur; j'éprouve autant de confiance et de consolation que si je disais : Par votre avénement, délivrez-moi, Seigneur. Je ne vois pas mieux la bonté divine dans un bienheureux que dans un réprouvé,

dans la multitude des Saints que dans celle des damnés. Cette vérité si profonde ne m'a été manifestée qu'une seule fois, et je n'en perds pas plus le souvenir que celui de la joie qu'elle m'a causée. Je crois que si, par impossible, toutes les vérités de la foi venaient à défaillir, cette certitude que j'ai de la justice des jugements de Dieu me demeurerait encore. J'avoue que ces jugements sont un abîme incommensurable; mais je vois sortir de cet abîme la sanctification des élus; car je ne saurais dire quel fruit retirent de la connaissance de ces jugements les âmes qui s'en souviennent et qui les méditent.

CHAPITRE IV.

Autres consolations et visions d'Angèle.

Pendant un carême, me trouvant excessivement sèche et dépourvue de dévotion, je recourus à Dieu, et je le priai de laisser tomber sur mon cœur la rosée de sa grâce. Alors mes yeux furent ouverts, et je vis l'amour qui venait à moi. J'en voyais, dis-je, le commencement et une certaine étendue, mais je n'en voyais pas la fin. Quant à la couleur de ce que je voyais, je ne saurais en donner une idée, parce que je n'ai rien connu de semblable. Lorsque cet amour fut tout auprès de moi, je le voyais des yeux de l'âme plns clairement que tout ce que je vois des yeux du corps. Il se plaça devant moi sous

la figure d'une faux , ce qu'il ne faut pourtant pas entendre d'une ressemblance commensurable. Lorsque je le compare à une faux , je veux dire seulement qu'après avoir présenté sa pointe à mon cœur , il la retira de côté, ne pénétrant pas aussi avant qu'il semblait m'en donner l'espérance. Cependant , tout aussitôt je fus remplie d'amour et d'une satiété inestimable ; satiété qui tout en me rassasiant , me causait une faim dévorante , en sorte que j'étais toute languissante , et je désirais ardemment mourir. Je ne voulais plus ni voir , ni entendre , ni sentir aucune créature ; ma langue se taisait ; mais mon âme parlait intérieurement et disait à l'amour de ne pas me faire languir de la sorte, parce que la vie me semblait une mort. Elle invoquait aussi la bienheureuse Vierge et tous les Apôtres, les suppliant d'aller se jeter aux genoux du Très-Haut pour lui obtenir la cessation de ses suppliées et la grâce d'aller s'unir à celui qui lui faisait sentir si vivement son amour. Elle faisait aussi la même prière aux Evangélistes et à saint François.

Dans ce momeut où je me croyais toute changée en amour , tant il était ardent dans mon âme , je disais : Il y en a beaucoup qui croient demeurer dans l'amour et qui demeurent dans la haine ; tandis qu'au contraire il y en a beaucoup qui se croient haïs et qui sont aimés. Je priai le Seigneur de me faire connaître , avec certitude , ce qui en était , et en effet il me le fit voir d'une manière si sûre, que mon désir fut

pleinement satisfait. Je me sens encore tellement remplie de cet amour qui me fut communiqué dans cette circonstance, que je ne crois pas pouvoir le perdre jamais. Toute créature qui m'assurerait le contraire, n'obtiendrait de moi aucune créance, et si c'était un Ange qui me prophétisât la perte de mon amour, je lui répondrais : c'est toi sans doute qui es tombé du ciel, car ce que tu me dis là est un mensonge.

Il me semblait que mon âme était comme partagée en deux parties ; dans l'une, je voyais l'amour et tout bien ; cela venait de Dieu et non de moi ; dans l'autre je ne voyais que sécheresse et misère. Cela me fit comprendre que quoique je sentisse l'amour dans mon cœur, ce n'était pas moi qui aimais, mais bien Dieu qui s'aimait en moi. Après cela l'amour se rapprocha et pénétra plus avant dans mon âme ; alors je sentis un feu bien plus ardent, et il en fut de même du désir que j'avais de quitter la terre pour aller à l'amour. Cet amour était si fort que je ne pus savoir alors s'il est possible d'aimer davantage sans avoir celui qui donne la mort. C'est donc comme un intermédiaire entre le pur amour et celui qui ôte la vie, amour dont je ne puis rien dire, parce que sa profondeur est inexprimable aussi bien que la joie qu'il procure. Lorsque je suis sous l'action de cet amour, je voudrais même qu'on ne prononçât pas le nom de Dieu devant moi, parce que quand on le nomme je languis d'amour et ce m'est un tourment. Cependant tout ce qu'on me dit d'infé-

rieur à cela, me nuit au lieu de m'être utile. Que l'on me parle par exemple de l'Evangile, ou de quelque parole sortie de la bouche de Dieu, tout cela ne me semble absolument rien, parce que je vois en Dieu des choses beaucoup plus grandes et vraiment incomparables. Lorsque cet amour se retire, je demeure toute contente et en quelque sorte angélifiée, si l'on peut ainsi parler. Alors tout me plaît et rien ne me déplaît; tout me plaît jusqu'aux folies du monde, jusqu'aux démons. Rien de ce que je vois faire ne me déplaît, pas même les péchés des autres, parce que je suis persuadée que Dieu les permet justement. Pendant que je suis en cet état, si un chien me mordait, je n'en tiendrais pas compte, et il ne me semblerait pas que je souffre quelque douleur.

Or, cet état est plus élevé que celui d'une âme qui se tient au pied de la croix par un souvenir continuel, comme faisait saint François. Il est vrai que l'âme, en cet état, voit souvent ces deux degrés ensemble, et qu'alors elle désire contempler cette chair immolée pour nous, et s'en approcher. Mais l'amour qu'elle ressent, au lieu d'être douloureux, est accompagné d'une joie incomparable. Une seule fois le souvenir du sang précieux versé pour le salut du monde, vint se joindre à l'action de cet amour en moi, et j'admirai comment ces deux choses peuvent s'allier. Du reste, ce souvenir ne me cause aucune douleur. La passion est un livre où je vois ce que je dois faire.

Dans un autre ravissement il me fut donné de voir Dieu, mais de telle sorte que je ne l'avais jamais vu si clairement ni si complètement; cependant je ne vis point son amour; je perdis même celui que j'avais auparavant Je le vis ensuite dans une obscurité profonde, ce qui est convenable, parce que Dieu est un bien trop grand pour pouvoir être connu et compris, et que tout ce qui peut être conçu et compris ne peut en donner une idée même approximative. Dans ce moment je reçus une foi très-certaine, une espérance très-ferme, une assurance des dispositions de ce bon Maître à mon égard, pour le présent et pour l'avenir qui bannit toute crainte de mon cœur. Je me recueillis tout entière dans ce bien enveloppé de ténèbres, et j'acquis une telle assurance qu'il est en moi, que je ne puis avoir aucun doute à ce sujet. Aussi toute mon espérance repose-t-elle maintenant sur ce bien très-efficace; or, je vois Dieu très-souvent de cette manière, et dans ce bien qui ne peut être conçu ni exprimé, dans ce bien, dis-je, très-certain qui ne m'apparaît qu'enveloppé de ténèbres, est placée toute mon espérance. En le voyant, j'ai tout ce que je veux avoir, je sais tout ce que je veux savoir; je vois en lui tout bien. En le voyant, je ne puis penser que ce souverain bien s'éloigne jamais de moi, ou que je m'éloigne jamais de lui, de sorte que mon âme, exempte de crainte, se délecte en lui d'une manière ineffable. Cependant que voit-elle en lui? rien qui puisse se

raconter, rien qui puisse même se concevoir, et en ne voyant rien, elle voit néanmoins toutes choses. Ce bien est d'autant plus certain, qu'il est plus caché ; et son excellence au-dessus de tout, est d'autant plus évidente, qu'il apparaît dans une nuit plus profonde. Tout est ténèbres, excepté lui seul ; tout s'efface et disparaît en sa présence. C'est donc précisément l'obscurité dans laquelle il brille, qui me convainc mieux qu'il est au-dessus de tout, et que nul autre bien n'est devant lui.

Lorsque je le vois dans les ténèbres, cette vue ne répand ni joie sur mon visage, ni amour sensible dans mon cœur. Mon corps n'éprouve ni mouvement, ni altération, comme dans les autres visions dont j'ai parlé. Tandis que mon âme contemple, il ne voit rien, il se repose, il dort, et sa langue ne pouvant remuer, garde le silence. Dieu m'a donné des preuves d'amitié fréquentes et inénarrables ; il m'a dit les paroles les plus douces et les plus tendres; il m'a comblée de grâces et de bienfaits; mais toutes ces faveurs sont si peu de chose en comparaison du bien que je vois dans cette profonde obscurité, que je ne puis établir sur elles mon espérance. Fussent-elles toutes des illusions au lieu de réalités, mon espérance n'en serait pas le moins du monde diminuée, parce qu'elle repose sur ce tout bien que je vois enveloppé de ténèbres.

Mon âme a été élevée par trois fois à cette vision très-sublime et ineffable de mon Dieu. Je l'ai vu bien d'autres fois dans l'obscurité, mais

non d'une manière si haute, ni dans des ténèbres si épaisses. Du reste, ce bon Père ne manque pas de m'éprouver en me caressant. Tantôt ce sont les infirmités qui accablent mon corps; tantôt ce sont les épines et les amertumes du monde qui me fatiguent ; tantôt ce sont les démons qui me tourmentent et m'affligent spirituellement et corporellement, avec toute la puissance que Dieu leur a donnée sur moi ; car il m'a, pour ainsi dire, livrée entre leurs mains, et quelquefois il me semble les voir m'assaillir sous des formes sensibles. D'un autre côté, il ne cesse de m'attirer, se montrant à moi dans cette nuit dont j'ai parlé.

Je vois parfois la Trinité sainte dans des ténèbres profondes, et il me semble que je suis dans le sein de cette auguste Trinité. Ceci attire plus puissamment mon cœur que toutes les autres merveilles que j'ai vues, et toutes les autres grâces que j'ai reçues. Entre tout cela et la vision dont je parle, il n'y a même pas de comparaison à faire. Quelque chose que je dise de cette contemplation, il me semble que je ne dis rien, tant mon langage est au-dessous de ce souverain bien. Lorsqu'il m'arrive ainsi de voir la sainte Trinité et de me trouver au milieu d'elle, j'oublie totalement l'humanité de Jésus-Christ, ses paroles, ses actions et toutes les choses qui ont des formes.

En descendant de cette contemplation si haute, je recommence à voir l'Homme-Dieu, et il attire mon âme avec une telle douceur, qu'il

lui arrive de dire : « Vous êtes moi, et je suis vous. » Je le vois donner à ses yeux et à son visage une expression de bonté, pour attirer mon âme, et l'embrasser avec une immense étreinte. Or, ce qui résulte de ces yeux et de cette face est précisément ce bien que j'ai dit avoir vu dans les ténèbres ; bien qui émane de son intérieur, et qui me procure une jouissance que je ne puis exprimer. Mon âme trouve la vie dans son union avec l'Homme-Dieu, et cette union est beaucoup plus durable que celle qui se fait avec lui, quand il se montre sans forme dans les ténèbres ; mais de cette sorte il attire l'âme beaucoup plus puissamment que lorsqu'il se montre dans son humanité. On ne peut même établir entre ces deux attraits aucune comparaison. Je demeure continuellement unie avec l'Homme-Dieu, depuis qu'il a daigné me donner l'assurance qu'il n'y a aucun milieu entre lui et moi, et je puis dire qu'il n'est ni jour ni nuit où son humanité ne me rende toute joyeuse. Cette joie m'inspire le désir de chanter ses louanges, et je lui dis dans mes chants : « Je vous loue, ô mon Bien-Aimé, » qui m'avez donné votre croix pour lit de re- » pos où ma tête est appuyée sur la pauvreté, » et mon corps étendu sur les mépris et les » souffrances. C'est sur ce lit que vous êtes né, » que vous avez vécu et rendu le dernier soupir. » Il vous fut donné par votre Père, dans son » amour pour l'humilité, la pauvreté et la » douleur ; et vous, par conformité, vous

» l'aimâtes d'un amour constant, et vous ne » voulûtes point le quitter pendant tout le temps » de votre séjour sur la terre. Et moi aussi, » divin Jésus, je l'aime à votre exemple, je » veux y reposer toujours; j'espère y mourir, » et par sa vertu obtenir le salut. » Ce ne sont pas seulement les yeux et le visage de l'Homme-Dieu, qui me rendent joyeuse ; ses pieds et ses mains, son cœur et tout son corps sont pour moi des sources de joie inexprimable. Quand il se montre à moi, je voudrais ne le jamais quitter, mais au contraire, m'en approcher toujours davantage. C'est pourquoi ma vie est la mort lorsqu'il se dérobe à mes regards. Le monde et tout ce que je vois, me font regretter ce que je viens de perdre, et la longueur produite par l'attente est pour moi un cruel tourment. Du reste, dans ces ravissements et ces visions, mon âme est souvent réjouie et consolée par le Dieu très-doux, à qui soient honneur et gloire dans les siècles des siècles. *Amen*.

Peu de temps après ce que je viens de dire, je fus élevée en esprit, et je me vis toute en Dieu, mais d'une manière nouvelle. Il me semblait être au sein de la Trinité, d'une manière plus haute, plus parfaite que jamais; ce qui me le fit croire, c'est que je recevais de plus grands biens que de coutume, qu'ils étaient accompagnés de joies, de délices, de plaisirs supérieurs à tout ce que j'avais éprouvé jusqu'alors. Il se faisait dans mon intérieur des opérations tellement ineffables, qu'il n'est ni Saint ni Ange

capable de les expliquer, encore moins de les comprendre. Cette vision a changé tout à fait mon état. J'ai perdu tout ce qui auparavant faisait mes délices, je veux dire la vue de la sainte humanité, la considération de ses anéantissements, de sa pauvreté, de ses douleurs, société admirable que le Père a aimée de toute éternité, qu'il a donnée à son Fils dans le temps, et que je trouvais sur la croix, devenue le lit de mon repos. Maintenant je ne vois plus tout cela; Dieu a cessé aussi de m'apparaître dans les ténèbres. A toutes ces jouissances a succédé un sommeil plein d'onction qui ne m'a pas permis de voir comment elles m'étaient soustraites, mais qui me permet en ce moment de me souvenir que je ne les ai plus.

Pour dire quelque chose de ce que Dieu fait maintenant dans mon âme, d'abord il se rend présent en elle; ensuite il y fait des opérations ineffables; enfin il se manifeste en se découvrant à ses regards avec une plus grande certitude et une clarté ineffable, et en la comblant de dons supérieurs aux précédents. Quant à l'action de se rendre présent à mon âme, elle se fait en deux manières. La première est ce que j'appellerai une présence intime qui me fait comprendre comment il est présent en toute la nature, c'est-à-dire dans tout ce qui a l'être, comme le démon, le bon ange, l'enfer, le paradis, les actes criminels et les actes vertueux; en tout ce qui se fait enfin de bon et de mauvais, de beau et de honteux. Or, Dieu se présente fort habituelle-

ment à mon âme de cette façon ; et cette présentation est une illumination accompagnée de la divine grâce et d'une grande vérité dont voici les effets. Lorsque je suis ainsi illuminée, je ne puis commettre aucune faute, et cette illumination apporte à mon âme de très-grands biens: car, sentant ainsi Dieu présent en elle, elle s'humilie profondément, elle rougit de ses péchés, prend un maintien grave par sagesse, reçoit enfin une grande consolation et une vive joie.

La seconde manière dont Dieu se rend présent à mon âme est plus spéciale et fort différente de la première. Elle communique une tout autre joie ; elle recueille en Dieu l'âme tout entière, elle y fait plusieurs opérations divines, accompagnées de grâces supérieures, et lui ouvre un abîme inénarrable de lumières et de saintes délectations. Cette manière de se présenter à l'âme sans autre don est le bien que possèdent les Saints dans la vie éternelle. Quant aux dons qu'elle leur apporte, quelques Saints en reçoivent plus, d'autres moins. Que dirai-je de ces dons inénarrables ? Je dirai que ce sont ces dons qui opèrent les dilatations de l'âme par lesquelles elle devient plus ou moins capable de jouir de Dieu ; je dirai encore qu'aussitôt que Dieu se présente à l'âme de cette manière, il se manifeste en se découvrant, il la dilate, et lui communique des dons et des douceurs qu'elle ne connaissait pas avec une profondeur bien plus grande que dans la première présence.

Elle sort alors de toutes ténèbres et acquiert une connaissance de Dieu qui dépasse ce que je croyais possible. Or, cela se fait avec une telle clarté, une telle douceur, une si grande certitude, un si profond abîme, qu'il n'est pas de cœur qui puisse y atteindre. Aussi lorsque Dieu me retire cette présence, si mon âme continue de regarder, elle ne voit plus rien, elle ne comprend plus rien à ce qui s'est passé, elle ne peut pas même s'en faire la moindre idée. C'est pourquoi il est impossible de parler de cette merveille : car que dire sans pensée, sans paroles, sans intelligence? Or rien de ce qui se dit et se comprend ne peut donner idée de Dieu vu ainsi.

L'Ecriture sainte est si sublime, qu'il n'est pas d'homme si sage au monde, eût-il toute la sagesse possible ici-bas, qui n'y trouve des choses au-dessus de ses conceptions. Cependant il en balbutie du moins quelque peu. Mais quand il s'agit de ces opérations ineffables qui se font dans l'âme par la manifestation de Dieu dont je parle, l'homme, quelque sage qu'il soit, ne trouve rien à dire ni à balbutier. Parce que mon âme est souvent élevée à la hauteur des secrets divins, je comprends quelque chose des saintes Ecritures. Je comprends par exemple pourquoi cette divine parole est facile et difficile, pourquoi il est des personnes qui n'en retirent aucune utilité, comment ceux qui ne l'observent pas seront condamnés par elle, tandis que ceux qui la pratiquent sont sauvés par elle. Lorsque je reviens des secrets divins rapportant ces

secrets avec moi, je puis en dire qnelques paroles avec assurance. Il n'en est pas de même des opérations divines dont j'ai parlé. Supposons que l'on m'offrît toutes les consolations, toutes les joies, toutes les délices spirituelles que Dieu a jamais accordées ici-bas à ses amis ; supposons que tous les Saints qui ont jamais paru sur la terre eussent employé leur vie à expliquer dans des livres ce qu'ils savaient de Dieu, et que l'on me proposât de mettre tous ces livres à ma disposition ; supposons enfin que l'on pût changer toutes les délices du monde en délices spirituelles, et m'en faire jouir jusqu'à la mort sans interruption, s'il fallait pour me procurer tout cela sacrifier un clin d'œil de la manifestation de Dieu qu'il daigne me faire parfois selon la seconde manière, assurément je n'y consentirais pas. Pourquoi ? parce que le bien inénarrable que je possède en ces heureux moments, surpasse infiniment toutes ces jouissances. Or, cette seconde présence ne dure pas seulement un clin d'œil. J'en jouis quelquefois pendant un temps assez long, et elle opère fort efficacement. Quant à la première présence, je la possède presque continuellement, mais elle n'opère pas d'une manière aussi efficace.

Quoique les tristesses et les joies qui viennent du dehors puissent m'affecter parfois tant soit peu, cependant il est dans mon âme un cabinet secret dans lequel ni joie, ni tristesse, ni délectation de quelque vertu ou de quelque autre chose que ce puisse être ne saurait péné-

trer. Il n'y entre que le tout bien. Ce tout bien renferme toute vérité, et dans sa manifestation qui est Jésus-Christ, je comprends toute vérité qui est au ciel, sur la terre et dans l'enfer et dans toute créature, avec une telle clarté et une si grande certitude, que si le monde entier me disait le contraire, au lieu de me persuader il me ferait pitié. Je vois ce que c'est que l'être de Dieu, et comme il m'a rendue capable de mieux comprendre tout ce que je viens de dire que je ne le comprenais dans ces ténèbres où j'ai longtemps goûté de si douces consolations. Je me vois seule avec Dieu, toute pure, toute vraie, toute sanctifiée, toute droite, tout assurée, toute céleste, ne me ressouvenant plus d'aucune chose créée. Quelquefois, pendant que j'étais dans cet état, le Fils de Dieu me disait : « Fille de la divine sagesse, fille du Bien-Aimé » et ses délices, temple de la paix, en toi re- » pose toute la Trinité et toute vérité, et c'est » ainsi que tu me tiens et que je te tiens moi- » même. » Une des opérations que Dieu fait dans mon âme consiste à me faire comprendre avec une grande capacité et une vive satisfaction comment il vient dans le Sacrement de l'autel avec sa grande et noble société. Lorsque je suis descendue de cet état, je me vois toute péché, vicieuse, oblique, immonde, toute fausse et erronée. Cependant je demeure tranquille, le cœur continuellement rempli d'onction divine beaucoup plus douce que celle d'autrefois.

Or, je n'entre pas dans cet état de moi-même;

c'est Dieu qui m'y élève sans que je puisse le vouloir, ni le désirer, ni le demander. Cet état est maintenant pour moi comme une demeure habituelle; Dieu m'y élève très-souvent sans me demander mon consentement, car cela m'arrive non-seulement sans que je le désire, mais même sans que j'y pense. Dieu opère subitement cette opération, et alors il ne me semble plus que je sois sur la terre; je crois être dans le ciel et dans le sein de Dieu. Cet état très-excellent dans lequel je suis maintenant est d'une telle plénitude, clarté, certitude, noblesse, dilatation, que je ne connais aucun autre état qui en approche. Dieu s'est manifesté à moi de cette manière plus de mille fois, mais à chaque fois d'une manière nouvelle et toute différente des autres.

Dans une de ces manifestations inénarrables dont Dieu daigna me favoriser un jour de fête de la Chandeleur, il fut donné à mon âme de se contempler elle-même. Or, elle se vit si grande et si noble, que sans cette révélation elle n'aurait jamais pu se faire une telle idée, je ne dis pas d'une âme voyagère, mais des âmes même qui sont au ciel. Ce fut au point qu'elle ne put alors se comprendre elle-même. Or, si une âme créée, finie et circonscrite ne peut se comprendre elle-même, comment pourrait-elle comprendre son Créateur qui est immense, infini et incirconscrit. Dans cette elévation, mon âme se présente devant Dieu non-seulement sans crainte, mais avec la plus grande sécurité, avec

un plaisir qu'elle n'avait encore jamais éprouvé, avec une joie nouvelle et très-excellente, avec une vue d'elle-même dont jusque-là elle n'avait pas la moindre idée. Je passe sous silence les paroles sublimes qui me furent dites dans cette occasion, parce que je ne veux pas qu'elles soient écrites. Lorsque mon âme fut revenue à elle-même, voici ce qui lui resta de cette faveur : une disposition à souffrir de bon cœur pour Dieu toutes les injures et les peines, et un attachement si fort que, pour chose au monde, elle n'eût voulu s'en séparer. « O mon doux » Seigneur, lui disait-elle, qu'est-ce donc qui » désormais pourrait me séparer de vous ? — » Rien, lui répondit-il, moyennant ma grâce, » ne pourra te séparer de moi. » Mais il dit cela d'un ton si admirable, qu'il ne m'est pas possible de le faire comprendre. Il me dit encore que la manifestation que je venais de recevoir, est le bien que les Saints possèdent dans la vie éternelle. C'est le même bien, ajouta-t-il, mais l'expérience qu'on en fait dans le ciel est tout à fait différente, si différente que le dernier des Saints du ciel en a plus que n'en peut recevoir l'âme la plus favorisée sur la terre. Voilà ce que Dieu me fit connaître dans cette manifestation.

CHAPITRE V.

Angèle est rassurée contre la crainte qu'elle avait d'être dans l'illusion.

Un jour de fête de la sainte Vierge, je la suppliai de m'obtenir de son Fils l'assurance que je n'étais point trompée par les paroles qui m'étaient dites. Aussitôt j'entendis une voix, qui me disait que ma prière était exaucée, et elle ajouta : « Dieu s'est montré à toi, il a dai- » gné te parler ; il t'a donné le sentiment qu'il a » de lui-même. Abstiens-toi donc de dire, de » voir et d'entendre les choses autrement que » par son esprit. » Ces paroles me remplirent de joie et me firent espérer que Dieu me ferait la grâce de ne plus rien faire que par sa conduite. En conséquence, m'étant mise en devoir d'exécuter les trois recommandations que je viens de dire, mon cœur fut élevé au-dessus des choses terrestres et placé en Dieu. Dès lors mes actions extérieures ne me détournaient plus de sa présence. Quelque part que je fusse, à table, en conversation, je ne pouvais plus voir et sentir que Dieu. Si j'étais en oraison, et que je sentisse le besoin de prendre quelque nourriture, je lui en demandais la permission qu'il me donnait sur-le-champ, en disant : « Va, ma fille, et mange avec la bénédiction du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Quelquefois aussi il me faisait attendre un peu cette permission.

Cette extase dura 72 heures. Après quoi me trouvant à la messe , je fus ravie en esprit et je vis Dieu dans la sainte hostie. Cette vision me causa une joie inénarrable , et une si grande douceur , que j'en conserverai quelque chose toute ma vie. De plus je reçus dans cette vision l'assurance que dans tout ce qui m'avait été dit jusqu'alors , il n'y avait aucune tromperie.

Une autre fois étant en oraison , j'entendis ces aimables paroles : « Ma fille , à qui je donne beaucoup plus d'amour que je n'en reçois , mon temple et ma demeure chérie , le cœur du Tout-Puissant repose sur le tien. » Tandis que ces paroles m'étaient dites , j'éprouvais un sentiment très-délicieux que je n'avais pas encore expérimenté. Tous les membres de mon corps en furent tellement affectés , que je tombai par terre. La voix continuant à me parler, me dit : « Le Tout-Puissant t'a donné plus d'amour qu'à » aucune femme de cette ville. Il trouve en toi » et en ta compagne une douce satisfaction. » Vivez donc l'une et l'autre de manière à servir » de modèles : votre conduite sera la lumière de » ceux qui voudront y prendre garde et la » matière d'un terrible jugement pour ceux qui » n'en profiteront pas. » Je compris , sans que cela me fût dit , que ce jugement serait plus sévère pour les ecclésiastiques que pour les laïques , parce qu'étant éclairés par les saintes Ecritures , le mépris qu'ils font des bons exemples est beaucoup plus criminel. Il me fut dit encore : « L'amour du Tout-Puissant pour vous

est si grand qu'il demeure continuellement avec vous, quoique vous n'ayez pas toujours le même sentiment de sa présence ; maintenant encore ses regards sont fixés sur vous. » Il me semblait en effet que je voyais les yeux divins des yeux de mon âme ; et ce doux regard me faisait un plaisir que je ne puisse exprimer. Cependant, au milieu de cette joie, mes anciens péchés me revenaient à la mémoire. Je ne découvrais rien de bien en moi, et il me semblait n'avoir jamais rien fait de propre à plaire à mon Dieu. Ceci même me mit en doute sur les grandes choses qui m'étaient dites. C'est pourquoi je lui dis : Si vous qui me parlez, vous étiez vraiment le Fils du Dieu tout-puissant, je sentirais, sans doute, une joie supérieure à celle que j'éprouve. Il me dit : — « La joie que tu éprouves est celle qu'il me plaît de te donner. Je t'en prépare pourtant une plus grande ; en attendant sache que je remplis le monde entier, » et, en effet, je vis qu'il remplissait toutes les créatures. « Je puis faire tout ce qu'il me plaît, ajouta-t-il. Quand je voudrai, tu me verras comme mes apôtres pendant que je vivais au milieu d'eux, sans que cette présence éveille en toi le sentiment. » Or, il ne disait cela qu'à mon cœur, mais je l'entendais aussi bien que s'il eût parlé à mes oreilles.

« S'il est vrai, lui dis-je, que vous êtes le » Dieu tout-puissant, et si les grandes choses » que j'entends sont véritables, donnez-moi un

» signe qui termine mon doute et qui me mette
» en assurance. »

Je lui demandais un signe sensible que je pusse voir « par exemple, lui dis-je, mettez-
» moi en main une chandelle allumée, ou bien,
» donnez-moi une bague, une pierre précieuse,
» ou tel autre objet qu'il vous plaira ; je vous
» promets de ne le montrer à personne sans
» votre permission. — Le signe que tu de-
» mandes, ma fille, pourrait te procurer quel-
» que consolation tandis que tu le tiendrais et
» que tu le verrais. Mais pouvant être lui-même
» une tromperie, il ne te donnerait pas l'assu-
» rance que tu désires. Laisse-moi le choix. Je
» t'en donnerai un qui vaudra mieux ; car je le
» mettrai dans ton âme, où il demeurera sans
» cesse, et tu le sentiras toujours. Or, voici
» quel sera ce signe : une lumière plus vive
» pour me connaître et un amour plus fervent.
» Ce signe te donnera une pleine assurance que
» c'est moi qui te parle ; car il n'y a que moi
» qui puisse opérer dans l'âme de semblables
» effets. Je te donne donc pour moi un amour
» si grand, si fervent, si brûlant, qu'il te fera
» supporter, pour me plaire, toutes les tribu-
» lations qui se rencontreront. Si donc quel-
» qu'un dit du mal de toi et te rend quelque
» mauvais service, tu en seras reconnaissante,
» et te confesseras indigne d'une telle faveur.
» Tel fut mon amour pour vous autres hommes;
» amour si grand qu'il me fit supporter tous les
» maux imaginables avec autant de patience

» que d'humilité. Tu connaîtras donc que je » suis en toi, lorsque, non contente de souffrir » avec patience les maux qui t'arriveront, tu » les aimeras comme autant de bienfaits. De » tous les signes de la grâce de Dieu, celui-là » est le plus indubitable. En ce moment, je te » fais une onction avec un onguent, dont j'oi- » gnis autrefois saint Cyr et plusieurs autres. »

Je sentis aussitôt la douceur de cette onction, et elle était telle, que je désirais mourir, non dans mon lit, mais au milieu des tourments, non de ceux des martyrs qui me semblaient peu de chose, mais de beaucoup plus terribles, et ces désirs m'étaient dictés par l'amour que cette onction m'inspirait pour Jésus-Christ. Je désirais encore être méprisée et injuriée par les hommes, et je sentais que c'eût été pour moi un véritable plaisir de leur pardonner et de prier pour eux. Alors, la conduite des Saints qui prièrent pour leurs ennemis et pour leurs bourreaux ne me paraissait plus très-admirable. Il me semblait même que, non contents de prier pour eux, ils avaient dû insister auprès de Dieu pour leur obtenir quelque grâce spéciale. En conséquence, je me sentais toute disposée à prier pour ceux qui me feraient du mal, à compatir à leur infortune, et à les aimer de tout mon cœur. La consolation que j'éprouvais dans cette circonstance, était bien différente de celles que j'avais reçues jusqu'alors, non-seulement quant à la force et à la douceur, mais encore quant au genre; car dans les autres

consolations, j'aurais voulu mourir sur-le-champ, tandis que dans celles-ci je désirais une mort lente, opérée par toute sorte de tourments, et que ces tourments fussent infligés à chacun de mes membres; encore tout cela paraissait bien peu de chose au zèle brûlant de mon amour. Mon âme comprenait en outre que tous les tourments imaginables ne sauraient entrer en comparaison avec les biens éternels promis à l'espérance. Je voyais de plus que la voie dont je parle est la plus sûre; en sorte que si j'affirmais que tous ceux qui la suivent sont sauvés, je ne croirais pas mentir. Tel fut le signe que Dieu me donna de la vérité de ses paroles, signe qui me paraît aussi clair que la lumière que je sens dans mon cœur, et qui m'assure que je marche dans la voie droite qui n'est autre chose qu'aimer et désirer de souffrir pour l'amour de Dieu. En finissant cette conversation, le Seigneur me dit: « Lorsque tu auras fait mettre par écrit tout ce qui vient de se passer entre nous, je désire que tu fasses ajouter les paroles suivantes: Que celui qui désire conserver la grâce ne détourne jamais ses yeux de dessus la croix, dans la joie comme dans l'affliction. »

CHAPITRE VI.

Angèle reçoit sept révélations sur la Passion de Jésus-Christ.

Première Révélation. UN jour qu'en méditant la passion du Sauveur, je considérais attentivement sa pauvreté, il me la fit voir dans tout ce qu'elle eut de plus pénible. Il me rappela si vivement que c'était pour moi qu'il s'était condamné à tant de pénibles privations, que je sentis mon cœur tout prêt à défaillir à force de repentir et de douleur. Ensuite à cette lumière il en ajouta d'autres, et je le vis séparé de sa Mère, abandonné de ses meilleurs amis, et réduit à un tel état d'impuissance, qu'il ne pouvait, selon son humanité, se secourir lui-même : je dis selon son humanité ; car c'est à tort que l'on prétend qu'il cachait par humilité sa puissance divine. Il a daigné m'apprendre qu'elle n'était réellement pas cachée. Je compris que c'était mon orgueil qui l'avait réduit à un si triste état, et j'en conçus une douleur si profonde, que depuis ce moment la joie n'a pu encore rentrer dans mon cœur. Voici encore d'autres détails qu'il lui plut de me manifester. Il voyait la multitude effroyable de ses ennemis, il voyait leur haine envenimée et l'acharnement qu'ils mettaient à le poursuivre ; tous les mouvements qu'ils se donnaient pour le perdre de réputation, et lui ôter la vie. Il avait, comme

sous les yeux, leurs machinations et leurs ruses perfides. Il assistait à leurs conseils, entendait les calomnies dont ils le chargeaient, et était témoin de l'incroyable fureur dont ils étaient animés contre sa personne. Il lisait dans leur âme les moyens qu'ils méditaient de rendre son supplice plus atroce. Il voyait toutes les tortures qu'on lui préparait, toutes les insultes et tous les affronts qu'on allait lui faire. Il voyait enfin... mais c'en est assez. Mon âme vit dans cette occasion plus de choses lamentables que je n'en puis dire. Je ne puis achever.

Cependant, le besoin que j'éprouvais de connaître cette triste histoire était loin d'être rassasié. Voyant donc que mon Jésus ne me disait plus rien, je m'adressai à sa sainte Mère, et je lui dis : « O Mère affligée, il n'est personne qui
» en sache autant que vous sur la cruelle passion
» de votre Fils bien-aimé ; car vous ne le voyez
» pas seulement des yeux du corps, mais le
» tendre amour que vous lui portiez, vous ren-
» dit attentive à le considérer des yeux de l'âme.
» O ma Mère, apprenez-moi ce que vous seule
» en savez. Il est aussi un saint qui pourrait bien
» m'en apprendre quelque chose. Mais je com-
» prends que ni la Mère de douleur ni le saint
» dont je parle ne sauraient rendre la passion
» intelligible ; et si quelqu'un me l'expliquait
» comme je la vois, car j'en vois beaucoup plus
» que je n'en puis dire, je lui dirais : C'est vous
» qui l'avez endurée ! » Depuis cette vision, je suis en proie à une douleur si profonde, que je

ne sais comment je puis la supporter ; et son souvenir toujours présent à mon esprit, ne laisse plus pénétrer aucune joie dans mon âme.

Seconde Révélation. Dans une autre occasion il me fut donné de voir dans l'âme de Jésus ses peines intérieures , peines si effroyables , qu'il est aussi impossible de les comprendre que de les exprimer. Mon affliction , que je croyais arrivée à son dernier période , fut encore augmentée par ce triste spectacle , et je demeurai en quelque sorte dolorifiée. Or , si l'on veut savoir pourquoi les douleurs de cette sainte âme furent si affreuses , voici les causes telles qu'elles me furent manifestées : 1°. cette sainte âme étant exempte de tout péché , n'avait mérité de souffrir aucune peine. 2°. Il souffrait pour d'indignes créatures, pour ses ennemis, pour des ingrats qui insultaient à ses douleurs et se moquaient de son amour. 3°. Cette sainte âme haïssant le péché avec discernement , dut être d'autant plus affligée de celui de ses bourreaux , qu'il était plus horrible. 4°. Plus les coupables étaient nombreux , plus sa douleur dut être profonde. Or, il y avait là tout un peuple ameuté contre lui, que dis-je? outre les habitants de Jérusalem, il y avait des Juifs de toutes les nations qui applaudissaient à sa mort, et les Romains furent les exécuteurs de cet horrible déicide. 5°. Les raffinements de barbarie dont ces misérables usaient envers lui , agravant singulièrement leur péché, durent aussi agraver en proportion ses douleurs. 6°. La compassion

qu'il éprouvait pour ses disciples persécutés et perdant la foi, dut déchirer sensiblement son cœur, car la compassion a sa mesure dans l'amour. Or on sait combien il aimait ses disciples. 7°. Il aimait encore plus sa sainte Mère ; il eut donc une extrême pitié des douleurs de son cœur maternel. 8°. Il se voyait réduit à un abandon universel au milieu de la plus grande infortune. Sa mère seule lui restait avec saint Jean, mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient rien pour le secourir ni le consoler. 9°. Enfin, outre les douleurs intérieures qui étaient propres à cette sainte âme, toutes celles de son corps virginal retombaient sur elle de tout leur poids, en sorte qu'elle était comme écrasée sous une masse de douleurs et d'opprobres. Toute hors de moi à la vue d'un si triste spectacle, je fus transformée en la douleur de mon Jésus crucifié. Or, ma compassion m'obtint deux grâces de la divine miséricorde : 1°. une grâce de conformité qui fait que je ne puis vouloir que ce que Dieu veut ; 2°. une grâce de paix intérieure par laquelle je me sens pleine de Dieu et contente de toutes choses.

Troisième Révélation. Considérant, un autre jour, combien il dut souffrir sur la croix, où il demeura pendant trois heures suspendu à des clous, et porté par des plaies, je compatis si douloureusement à cette horrible peine, que ne pouvant plus me soutenir sur mes pieds, je me laissai tomber à terre. Alors je le vis renverser sa tête en arrière, sans doute pour me faire mieux

apercevoir la beauté de son cou. Il était si beau en effet, qu'il n'en fallut pas davantage pour changer en joie ma profonde tristesse, et elle fut si vive, qu'elle absorba toutes mes pensées et tous mes sentiments. Je connus que l'éclat merveilleux de cette partie de son corps qui m'empêchait de voir le reste, comme le soleil empêche de voir les étoiles, était un reflet de sa divinité. Je voudrais pouvoir donner une idée de cette beauté ravissante et vraiment ineffable ; mais c'est impossible : elle ne ressemblait à aucune beauté terrestre, à aucune couleur connue ; je ne puis le comparer qu'à la splendeur dont je le vois quelquefois couvert tout entier à l'élévation de la sainte hostie, c'est-à-dire que je ne puis comparer sa beauté qu'à elle-même.

Quatrième Révélation. Un mercredi saint, je méditais la mort de ce bon Maître avec une profonde douleur, et pour être plus recueillie dans mon sujet, je m'efforçais de bannir toute pensée étrangère. Tandis que j'étais tout occupée de ce dessein, j'entendis ces paroles au fond de mon âme : « Je ne t'ai pas aimée d'un amour trompeur. » Ce fut comme un glaive qui transperça mon âme, et voici pourquoi je voyais en effet dans toutes ses actions et dans toutes ses souffrances autant de preuves que son amour pour moi n'était pas seulement apparent, mais très-vrai, très-tendre ; très-parfait ; de l'autre côté, je voyais tout le contraire en moi, je veux dire un amour apparent et sans vérité. La vue de ce contraste m'affligea donc beau-

coup ; mais de nouvelles paroles qui me furent dites rendirent ce tourment si intolérable, que je crus en mourir. « Mon amour pour toi, me dit Jésus, n'a pas été une feinte, je ne t'ai pas servi par grimace; tu ne m'as jamais inspiré d'éloignement. — O mon bon Maître, lui répondis-je le cœur navré de douleur, tout ce que vous me dites n'être pas en vous, malheureusement je le trouve en moi. Mon amour pour vous n'a été que vaine apparence, que mensonge et dissimulation. Je ne me suis jamais approchée de vous dans la vérité, de peur d'avoir part à vos travaux et à vos souffrances. Mes services n'ont été ni dévoués, ni sincères, mais hélas! accompagnés de négligence et de duplicité. »

Voyant donc en lui un amour si vrai, si tendre, si dévoué, et en moi tout le contraire, j'éprouvai un surcroît de douleur si extraordinaire, qu'il me sembla que mes côtés se disloquaient et que mon cœur se déchirait ; cependant je ne me lassais pas de méditer les paroles que je venais d'entendre ; celles-ci surtout : Je ne me suis point éloigné de toi, me causaient une peine indéfinissable. Or, tandis que je les considérais avec une extrême attention, il ajouta ce mot qui me perça comme un trait de feu : « Je suis plus intime à ton âme qu'elle ne l'est à elle-même. » Pouvais-je être insensible à un tel reproche qui dissipait toute illusion? car plus je le voyais près de moi, plus je sentais que je m'étais éloignée de lui. Il me dit encore

d'autres paroles qui achevèrent de me montrer la grandeur de son amour. « Si quelqu'un vou-
» lait me sentir dans son âme, je me prêterais
» à ce désir, au lieu de m'y soustraire. Si quel-
» qu'un voulait me voir, je me découvrirais à
» lui avec grand plaisir. Si quelqu'un vou-
» lait s'entretenir avec moi, je lui parlerais
» avec une affabilité toute joyeuse. » Ces paroles m'inspirèrent le désir de ne plus rien faire, ni dire, ni voir, ni sentir qui pût le moins du monde offenser Dieu. Or, voici précisément ce que Dieu demande à ceux qui sont ses enfants et ses élus, étant appelés par l'élection divine à le voir, à le sentir et le servir enfin, sa volonté est qu'ils s'abstiennent de toute chose contraire. C'est ce qui me fut dit et montré dans cette occasion. J'entendis encore les paroles suivantes : « Ceux qui aiment à contempler, à partager mes humiliations, ma pauvreté et mes souffrances, qui appliquent leur esprit à la considération de ma passion et de ma mort, source de vie et de salut, sont mes enfants légitimes : les autres ne sont pas mes enfants. »

Cinquième Révélation. Un jour que j'assistais à la Messe dans l'église de Saint-François, au moment où l'orgue entonnait le Sanctus, cette hymne angélique, mon âme fut élevée, attirée, et comme absorbée dans la lumière incréée. Après cette absorption, tandis que l'attraction et l'influence duraient encore, j'aperçus une image de mon Jésus crucifié qui le représentait comme récemment descendu de la croix. Il me

semblait que ses plaies étaient toutes fraîches, et que j'en voyais sortir un sang vermeil et fluide; ses membres paraissaient disloqués à toutes les jointures par l'horrible tiraillement qu'ils avaient souffert pendant le crucifiement, mais la peau s'était tellement prêtée à cette cruelle tension, que je n'y voyais aucune rupture. A ce spectacle, mes entrailles furent tellement déchirées de compassion, qu'on m'eût crue spirituellement et corporellement transformée en mon époux crucifié.

Pendant cette transformation j'entendis ce divin agneau qui prononçait d'une voix gémissante sur les âmes dévotes à sa passion qui compatissent à ses douleurs, et aiment à y prendre part, ces bénédictions tout aimables : « Soyez bénis de mon Père, vous qui compatissant à mes peines, partageant mes tribulations et marchant dans ma voie, avez mérité de laver vos robes dans mon sang précieux. Soyez bénis, vous qui compatissant à mes immenses douleurs et à la mort que j'ai endurée pour vous soustraire aux tortures éternelles, satisfaire à votre place et pour vous racheter, avez été trouvés dignes de partager ma pauvreté, mes humiliations et mes souffrances. Soyez bénis, vous qui gardez un souvenir fidèle de ma passion, le plus grand miracle de tous les siècles, le salut et la vie de ceux qui étaient perdus, l'unique refuge des pécheurs, parce que vous entrerez en partage de ma résurrection, du royaume et de la gloire qui sont le prix de mes

souffrances, et que vous serez mes héritiers éternels. Soyez bénis du Père et du Saint-Esprit, soyez bénis de cette bénédiction que je donnerai moi-même au jour de mes justices, parce qu'au lieu de me rebuter lorsque je suis venu dans mon domaine, comme l'ont fait mes persécuteurs, sensibles à ma désolation, vous m'avez donné asile dans votre cœur, parce qu'en me voyant tourmenté de la faim et de la soif, percé de clous, agonisant et mourant sur la croix, vous avez voulu être mes consolateurs et mes associés, accomplissant ainsi les œuvres de la vraie miséricorde. C'est pourquoi vous entendrez dans ce jour terrible ces paroles joyeuses pour vous : Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création. Vos titres sont indubitables ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger le pain de la compassion, etc. Il m'est impossible d'exprimer l'amour qui brillait dans ses regards. Puis il ajouta : « Oh ! que vous êtes heureux et richement bénis ! Si avant de rendre mon dernier soupir, me souvenant de mes ennemis et de mes bourreaux, je priais pour eux avec abondance de larmes, si je les excusai en disant : Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font, que ne dirai-je pas pour vous, ô mes compagnons et mes amis, en ce jour où je serai non plus sur la croix, mais sur le trône de ma gloire pour juger le monde ? » Cette vision me laissa plus consolée que je ne puis le dire et plus dévote que jamais à la passion de mon Sauveur.

Sixième Révélation. Une autre fois, faisant oraison sur le même sujet, je considérai la croix de mon Sauveur comme une balance qui pouvait me faire connaître le poids de mes crimes, puisque son sang et sa mort en avaient été la satisfaction. Je la considérai ensuite comme une balance qui me donnerait le poids de la damnation, de la misère infinie, des tourments innombrables destinés à punir les fautes mortelles, puisque le terrible mystère consommé sur elle eut pour objet de préserver les hommes de cet effroyable malheur. Je la considérai enfin comme la balance dans laquelle je devais peser mon ingratitude en la comparant à la grandeur du bienfait. Tandis que ces pensées me remplissaient d'étonnement en voyant d'un côté mon incroyable folie, et de l'autre la grandeur infinie des miséricordes divines, il me fut manifesté comment par la passion de Jésus-Christ nous avons été délivrés de tous les péchés ainsi que des tourments qu'ils méritaient ; cela, dis-je, me fut montré si clairement, que j'eus peine à empêcher de le publier à haute voix. Il me fut dit aussi qu'aucune excuse n'est recevable de la part des pécheurs qui ne se convertissent pas, parce qu'un homme qui veut se sauver n'a rien de plus à faire qu'un malade qui veut guérir. Celui-ci montre son mal au médecin et se dispose à faire ce qu'il ordonne. Que celui qui veut se sauver fasse de même, découvrant ses péchés au confesseur avec la disposition d'exécuter ce qu'il prescrit tant pour les choses à faire que

pour les choses à éviter. Le médecin fera le reste.

Or, je compris que la médecine c'est le sang de Jésus-Christ, médecine qu'on peut appeler gratuite, puisqu'il n'en coûte au malade que la peine de se disposer à le recevoir; médecine bien autrement puissante que celle des corps : car il n'est point d'infirmité qu'elle ne guérisse, point de malade qu'elle ne sauve. Ensuite tous les péchés ayant été en quelque sorte étalés devant moi, je vis qu'il n'y a pas un membre dans le corps humain, pas une faculté dans l'âme qui n'ait son infirmité spéciale. Là-dessus je m'efforçais de montrer à Jésus-Christ, tous les péchés que j'avais commis par les divers membres de mon corps et par les facultés de mon âme, et je lui dis : O céleste médecin qui procurez le salut éternel, ô Seigneur, ô maître, ô mon Dieu qui avez promis de me guérir de toutes mes maladies et infirmités sur le seul aveu repentant que je dois vous en faire, je confesse que j'ai péché par tous les membres de mon corps, par toutes les puissances et toutes les forces de mon âme; que je suis très-infirme; que tout en moi est infect et corrompu, et que ma grande misère appelle votre miséricorde. Entrant ensuite dans le détail de mes péchés je lui dis : Seigneur et miséricordieux médecin, voyez comme j'ai nourri mon orgueil par les ornements de ma tête et le soin de mes cheveux; voyez les regards envieux et immodestes que j'ai permis à ces misérables yeux. Je continuai ainsi à accuser tous mes membres.

Jésus, après avoir écouté cette longue accusation avec une grande patience, me dit d'un air joyeux : Sois sans crainte ma fille, et pleine d'espérance : car fusses-tu affligée de mille maladies et morte de mille morts, la médecine que je te donnerai te guérira, pourvu que tu l'appliques dévotement sur ton âme et sur ton corps. Sans doute tu as beaucoup déplu à Dieu, comme tu le comprends et le déplores aujourd'hui, en lavant, parfumant, colorant ta tête, donnant toutes sortes de formes artificielles à tes cheveux, et te redressant avec orgueil et cherchant à plaire aux hommes pour obtenir une vaine gloire, et dérober leur affection au créateur. Ces péchés t'avaient mérité l'enfer et une confusion éternelle, mais j'ai satisfait pour ces péchés. Vois comme on traita ma tête pour expier les coupables abus que tu fis de la tienne « Elle fut dépouillée de ses cheveux et percée » d'épines, frappée à coups de roseau, toute » rougie de son sang, chargée d'une vile cou- » ronne, livrée enfin à toute sorte d'insultes et » de dérisions.

» Tu as fait de ton visage le même abus que » de ta tête en le parfumant, le fardant par or- » gueil, pour plaire à des yeux mortels. Ce- » pendant console-toi, ma fille ; j'ai préparé à » cette infirmité un remède salutaire. Si dans le » prétoire ma face fut couverte de crachats, » meurtrie de soufflets, défigurée, couverte d'un » voile d'ignominie, ce fut pour expier ces » sortes de péchés. Si tes yeux se sont souillés

» par beaucoup de regards superbes et immo-
» destes, souviens-toi que les miens après avoir
» souvent été baignés de mes larmes, ont fini
» par s'éteindre dans les flots de mon sang. Si
» tes oreilles ont tant de fois offensé mon Père,
» en écoutant de vains et coupables discours,
» rassure-toi, ma fille, j'en ai fait une terrible
» pénitence ; car c'est pour cela que j'ai entendu
» tant de choses qui affligeaient cruellement mon
» cœur : les calomnies de mes ennemis, leurs
» insultes, leurs dérisions, leurs blasphèmes,
» leurs malédictions, l'injuste sentence de celui
» qui se fit mon juge, les gémissements de ma
» tendre Mère qui compatissait si douloureuse-
» ment à mon sort. Tu as permis à ta bouche
» bien des gourmandises et des délectations
» sensuelles ; mais c'est pour cela que la mienne
» a été desséchée de faim et brûlée de soif,
» arrosée de myrrhe, de fiel, de vinaigre. Ta
» langue fut souvent employée à des détrac-
» tions, à des moqueries, à des péchés plus
» grands encore, mais la mienne en a subi le
» châtiment en se fermant à ma justification,
» quand on me chargeait de crimes imaginaires,
» et ensuite en s'ouvrant pour demander à mon
» Père le pardon de mes bourreaux. Tu as sou-
» vent flatté ton odorat par les parfums et les
» fleurs, et le mien a été mortifié par l'odeur
» infecte des crachats dont les soldats couvri-
» rent mon visage.

» Si ton cou a péché en se dressant avec or-
» gueil, ou par les mouvements de la concu-

» piscence ou de la colère, le mien a été pour » cela rudement frappé et cruellement meurtri. » Pour les péchés de tes épaules, la croix a » écrasé les miennes. Mes mains ont été percées » et déchirées, parce que les tiennes ont fait » beaucoup de péchés. Que n'ai-je pas souffert, » surtout pour les péchés de ton cœur ? Il se » permit contre la loi de Dieu la colère, l'envie, » la tristesse, la joie mondaine, une foule d'af- » fections criminelles et mille concupiscences » coupables. Eh bien ! c'est pour cela que j'ai » livré le mien à la lance qui l'a percé. Oui, c'est » de ce cœur qu'est sortie cette médecine puis- » sante qui guérit tous les maux du cœur de » l'homme. L'eau a coulé par cette ouverture » pour éteindre les flammes de la concupiscence, » et le sang pour apaiser la tristesse et les em- » portements. Tes pieds ont péché par des dan- » ses vaines et par des démarches criminelles ou » imprudentes, et c'est pour cela que les miens » ont été attachés à la croix, non avec de douces » bandelettes arrangées avec art, mais avec » des clous enfoncés à coups de marteau, non » couverts de chaussures à jour et façonnées » avec élégance, mais teints de leur sang et de » celui de tout mon corps. »

» La masse de ton corps eut bien aussi sa part » dans les péchés que te reproche ta conscience, » en le nourrissant délicieusement, en lui accor- » dant trop de sommeil, en lui épargnant avec » soin jusqu'à la moindre gêne, en le laissant » dans la mollesse et le repos. O ma fille ! que

» le mien a payé chèrement toutes ces délica-
» tesses : car c'est pour cela qu'il fut flagellé
» avec tant de barbarie, tiraillé avec tant de
» violence, et appliqué pendant trois heures au
» bois très-dur de la croix. Ma nudité a été
» l'expiation de ta vanité dans les parures. Il te
» fallait un grand nombre de robes, et moi je
» n'en avais qu'une, et les soldats m'en dépouil-
» lèrent et la tirèrent au sort. Il te fallait des
» ornements aussi recherchés qu'inutiles, et
» l'on ne laissa pas à mon corps le dernier vête-
» ment pour le garantir des impressions de l'air.
» Pourquoi étais-tu si avide de ces vaines pa-
» rures? Ton intention était d'attirer les regards
» des hommes. Voilà pourquoi je fus exposé dans
» un état de dépouillement honteux aux regards
» des hommes, aux yeux insolents des soldats.

» Tes richesses ont été pour toi une source
» abondante de péchés, soit dans leur acqui-
» sition, soit dans leur conservation, soit dans
» l'emploi qu'il te plut d'en faire. Vois, ma
» fille, combien ces abus m'ont coûté cher.
» C'est pour en faire pénitence que je naquis
» dans une vile étable, que je passai ma vie sans
» avoir de maison, et qu'à ma mort je n'avais
» pas de tombeau, en sorte que mon corps fût
» devenu la proie des chiens et des vautours, si
» le pieux Joseph d'Arimathie, touché de com-
» passion, ne m'eût cédé son sépulcre. Tu en-
» tassais richesse sur richesse, et moi j'ai
» répandu mon sang pour les pécheurs, je leur
» ai donné une vie, enfin, j'ai tout sacrifié sans

» rien retenir , et je puis dire qu'à mon trépas
» j'étais l'homme le plus pauvre de la terre. Mais
» c'est ton âme surtout qui a été la vraie cou-
» pable. Si tes membres ont tous offensé le Sei-
» gneur , ils ne furent , après tout , que les
» instruments de ta mauvaise volonté. Eh bien !
» vois , ma fille , ce qu'il m'en a coûté pour
» expier les satisfactions de ton cœur criminel.
» Le mien a été saturé de dégoût et d'ennui ,
» accablé d'une tristesse mortelle, déchiré par
» le sentiment des maux de mon corps , navré
» de douleur à la vue des souffrances de ma
» tendre Mère, écrasé enfin sous le poids des
» ingratitudes dont je prévoyais que les hommes
» paieraient constamment mon amour.

» Que dirai-je enfin ? Trouve , en toi , ma
» fille, un seul péché que je n'ai pas cruelle-
» ment expié , une seule maladie spirituelle
» que j'aie laissée sans remède. Mes souffran-
» ces ont payé toutes tes dettes et compensé
» tous les tourments éternels que tu devais
» subir dans l'enfer. Ne t'afflige donc pas da-
» vantage. Ce que tu as à faire désormais ,
» c'est de compatir à mes peines , de t'associer
» à ma pauvreté , à mes ignominies le reste
» de tes jours. Marie-Magdeleine aussi fut in-
» firme , mais parce qu'elle fit ce que je viens
» de dire et désirait sa guérison , elle fut dé-
» livrée de son infirmité. Or , je te le dis ,
» quiconque l'imitera , recevra comme elle
» une santé parfaite. Mes enfants , ajouta-t-il ,
» qui par le péché renoncent à mon royaume et

» se font enfants du démon, sont bien reçus » de leur père, quand ils reviennent à lui ; il » leur montre une joie incomparable, et dans » le transport de cette joie que lui cause leur » retour, il donne à ses pécheresses des grâces » qu'il n'accorde pas à ses vierges chéries. Il » traite mieux les enfants prodigues qu'il ne » traita jamais ceux qui lui furent constamment » attachés. Pourquoi cela ? D'abord à cause de » l'amour immense qu'il leur porte ; ensuite » parce que leur profonde misère l'a rendu » miséricordieux à leur égard ; enfin à cause de » la douleur qu'ils ressentent d'avoir offensé une » majesté si haute et une bonté si clémente dont » ils se jugent indignes, reconnaissant qu'ils ont » mérité l'enfer. Pour toutes ces raisons celui » qui a plus péché peut obtenir une plus grande » grâce et éprouver une plus grande miséricor- » de. Il finit par me dire : Quiconque veut » trouver la grâce ne doit jamais détourner les » yeux de la croix en quelque état qu'il se » trouve, dans la tristesse comme dans la joie. »

Septième Révélation. Un jour que je contemplais un crucifix, je fus tout à coup pénétrée d'un si ardent amour, que je le sentais dans tous mes membres. Or, ce qui produisit en moi ce sentiment délicieux, c'est que je le vis embrasser mon âme avec ses deux bras détachés de la croix. La joie que j'éprouvai en ce moment heureux dure encore, et elle est accompagnée d'une lumière à la faveur de laquelle je connais et comprends comment notre chair est

associée à Dieu; cela me procure un plaisir continuel et vraiment inénarrable. Je demeure aussi si assurée qu'il n'entre dans mon état ni dans mes paroles aucune illusion, qu'il ne me reste là-dessus nul doute. J'ai même peine à comprendre comment j'ai pu avoir des inquiétudes là-dessus. Je suis si sûre, par exemple, d'avoir vu les bras de mon Sauveur embrasser mon âme, que si le monde entier venait me dire le contraire, je ne le croirais pas. Je voyais en effet ses mains percées de clous, comme tous les hommes les verront, lorsqu'il les montrera au jour des justices, en disant : Voilà les blessures qui m'ont été faites pour vous. Maintenant encore, quand je jouis de cette vision et de cet embrasement divin, mon âme en reçoit une si grande joie, que la passion même ne saurait le rendre triste, quoiqu'elle ait sous les yeux le corps même du Sauveur tout couvert de plaies. Je ne connais plus d'autre joie maintenant que celle que je trouve dans cet Homme-Dieu. Il me semble quelquefois dans ses étreintes amoureuses que mon âme entre dans son cœur. Alors ma joie est aussi inexprimable que la lumière que j'y trouve. Cette joie est parfois si excessive, qu'il m'arrive de tomber par terre ne pouvant plus me soutenir, et je perds l'usage de la parole. J'assistai une fois à une représentation de la passion sur la place de Sainte-Marie. Ce spectacle qui faisait pleurer tout le monde aurait dû me faire pleurer aussi. Eh bien! pas du tout : ayant éprouvé alors ce sentiment

inénarrable dont je parlais tout à l'heure, je me retirai bien vite à l'écart et la force de la joie qui m'était miraculeusement accordée, me fit tomber et perdre l'usage de la parole. Il me parut encore en cette occasion que mon âme entrait dans le cœur de Jésus-Christ.

CHAPITRE VIII.

Sept consolations procurées à Angèle par la sainte Eucharistie.

Première Consolation. Tandis que j'assistais un jour à la messe, et que j'étais tout occupée à considérer l'humilité du Fils de Dieu, et cette bonté extrême qu'il nous montre dans l'Eucharistie en se donnant à des créatures si petites et si misérables, il lui plut de me donner une nouvelle et plus claire intelligence de ce qui se passe dans cet auguste Sacrement ; en conséquence, je fus ravie en esprit, et dans ces ravissements plusieurs particularités de ce mystère me furent découvertes.

1° Il me fut dit que le sacré corps de Jésus-Christ peut-être rendu présent sur tous les autels de la terre par un effet de cette toute-puissance de Dieu que l'esprit humain ne saurait comprendre en cette vie. Il est vrai, ajoute la voix qui me parlait, que les livres saints parlent fort au long de cette toute-puissance, mais ceux qui les lisent les comprennent fort peu.

Les hommes vraiment spirituels y trouvent plus de lumière que les autres, ils pénètrent plus avant ; cependant leur esprit rencontre bien vite des ténèbres impénétrables, mais le temps viendra où ces ténèbres se dissiperont et laisseront voir la vérité tout entière.

2° A la faveur d'une illumination qui me fut accordée je connus mieux que jamais comment Dieu se rend présent dans ce sacrement adorable. Je le vis venir accompagné d'une très-aimable société dont la vue me causait un plaisir indicible. J'étais d'abord étonnée que cette société pût me réjouir, étant accoutumée à ne trouver de joie que dans mon divin Maître ; mais je remarquai bientôt que le plaisir de voir Jésus-Christ était d'une toute autre nature que celui qui me venait de la vue de sa brillante société.

3° Admirant donc la beauté de ceux qui faisaient son cortége, et désirant savoir qui ils étaient, il me fut dit : que cette société se composait de ces esprits qu'on appelle dans le ciel les trônes. Or, ils étaient étincelants de lumière et formaient une armée si nombreuse, que si je n'eusse pas su, comme je le sais et le comprends, que Dieu fait tout avec mesure, j'aurais cru qu'ils étaient sans nombre et sans mesure ; cependant cette multitude n'avait point de mesure en longueur, en largeur, elle était ineffable.

Seconde Consolation. Un jour de septembre, où l'Eglise célèbre la fête des saints Anges, me

trouvant dans l'église de Fulginio, et désirant communier, je m'adressai pour cela à ces Esprits célestes, et je priai surtout saint Michel et les Séraphins. « Anges administrateurs, leur » disais-je, qui avez reçu la puissance et l'office » de le faire passer en nous, en nous commu- » niquant sa connaissance et son amour, je » vous supplie de me le présenter tel que le » Père des miséricordes l'a donné aux hommes » et qu'il veut lui-même être reçu et adoré par » nous, c'est-à-dire unique, pauvre, affligé, » blessé, méprisé, ensanglanté, mort sur la » croix. Les Anges me répondirent avec une » affabilité charmante : O bien-aimée de ce » Dieu sauveur ! ce que vous demandez est » déjà fait, le voici présent devant vous, et » de plus il vous est donné de pouvoir le pré- » senter à d'autres. »

Je l'eus présent en effet, et je le voyais clairement des yeux de mon âme dans son sacrement. Je le voyais, dis-je, tel que je l'avais demandé; sanglant, affligé, crucifié et mort sur la croix. J'éprouvais dans ce moment une douleur si déchirante, que je crus que mon cœur allait se fendre à la vue d'un spectacle si affligeant; mais, chose étonnante, je trouvais en même temps une joie délicieuse en la présence des saints Anges, et je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu, que ces Esprits célestes fussent si affables et pussent procurer à l'âme une telle joie. Pendant ce temps-là une messe se disait à un des autels de l'église. Lorsque le célébrant

en fut à la communion, lorsqu'il rompait l'hostie pour la prendre, j'entendis une voix lamentable qui disait : « Hélas ! il en est beaucoup » qui me rompent et font couler le sang de mes » reins. » Je pensais que ce prêtre n'était peut-être pas dans la disposition où il devait être, et je disais : « Seigneur, que ce frère ne soit pas » tel que je le pense ! La voix me répondit : Il » ne le sera pas toujours ! »

Troisième Consolation. Une autre fois, assistant à la messe dans la même église, au moment où le peuple se mettait à genoux pour la consécration, je fus ravie en esprit et je vis la bienheureuse Vierge qui me dit ces paroles : Ma fille, bien chère à Jésus et à moi, voici que mon Fils est venu à toi, et déjà tu as reçu sa bénédiction. Elle voulait me faire entendre que la consécration avait rendu Jésus-Christ présent sur l'autel, et qu'il m'apportait une joie nouvelle, et elle ajouta : A la bénédiction du Fils je veux ajouter celle de la Mère. Elle me bénit en effet en disant : Sois bénie par Jésus et par moi, et applique-toi désormais à aimer Jésus autant que possible, car tu en es bien tendrement aimée. Ces paroles me causèrent une joie indicible ; mais elle s'accrut encore quand mes yeux se reportèrent vers la présence de Jésus-Christ. Je ne vis pourtant pas son divin corps, comme je le voyais habituellement. Je connus en ce moment combien sa présence rend son feu ardent et son amour délicieux. Ce n'était pas un feu comme celui dont je ressens ordinairement la

chaleur ; c'était le feu d'un amour suave. Or, toutes les fois que je sens ce feu, je connais que Jésus est réellement présent dans mon cœur. Ce feu ne peut provenir d'une autre cause. Alors, je sens tous mes membres se déjoindre, et j'entends le bruit de leur déboitement. C'est ce que j'éprouve surtout au moment de l'élévation. Alors mes mains se déjoignent et s'ouvrent.

Quatrième Consolation. Une autre fois, comme je m'acheminais vers la table sainte, j'entendis une voix qui me disait : Amie, tout bien est en toi, et tu vas encore recevoir tout bien. Là-dessus je me dis : Si tout bien est en toi, pourquoi vas-tu encore recevoir tout bien ? Il me fut répondu : « L'un n'exclut pas l'autre. » Lorsque je fus arrivée à la sainte table, la voix me dit : « Maintenant le Fils de Dieu est sur » l'autel selon son humanité et selon sa divinité » entouré d'une multitude d'Anges. » Ceci ayant excité en moi un vif désir de le voir avec ses Anges, il daigna se découvrir à mes regards. Je ne le voyais pourtant pas sous une forme quelconque ; mais je voyais une plénitude, une beauté, ou pour mieux dire, tout bien, et il me fut dit : « Amie, tu demeureras » ainsi en lui dans la vie éternelle. » Je ne parle point du plaisir que me donna cette vision, parce qu'il est inexplicable.

Depuis assez peu de temps, quand je communie, l'hostie s'étend dans ma bouche, et je lui trouve un goût qui n'est point celui du pain, ni d'aucune viande que nous mangions, mais

un goût de chair inconnu, un goût très-savoureux que je ne sais comparer à rien au monde. L'hostie n'est point dure comme autrefois, je ne l'avale point par morceau, selon mon ancienne habitude ; elle descend tout entière avec une telle suavité, que s'il ne fallait pas, pour obéir aux théologiens, l'avaler avec promptitude, je la conserverais volontiers dans ma bouche le plus longtemps que je pourrais. Lorsqu'elle descend en moi, elle me procure un sentiment de plaisir inexplicable, qui se répand dans tout mon corps et l'agite fortement.

Maintenant lorsqu'en faisant le signe de la croix je porte la main à mon front, disant : Au nom du Père, je n'éprouve rien d'extraordinaire ; mais lorsque la portant au cœur, je dis : Et du Fils, je sens un amour, une consolation qui m'avertit que je le trouverai là. Si je dis et fais écrire tout cela, c'est pour obéir au commandement qui m'en est fait, autrement je n'aurais eu garde d'en jamais rien dire.

Cinquième Consolation. Me trouvant malade un jour de la fête des saints Anges, je sentis un vif désir de communier, et ne pouvant trouver de prêtre pour m'apporter la sainte Eucharistie, ma peine fut extrême. Pour charmer ma douleur, je m'occupai des Anges dont nous faisons la fête, de leur multitude, de leur ministère auprès de Dieu et surtout de leur assiduité à célébrer ses louanges. Or, voilà que je fus subitement élevée, et je rencontrai une troupe innombrable d'Esprits qui me menèrent à un

autel en disant : C'est ici l'autel des Anges, et ils me montrèrent sur cet autel la louange des Anges, c'est-à-dire celui qui en est l'objet et qui est lui-même toute louange, et ils me dirent : Voici celui en qui se trouve la perfection et le complément du sacrifice auquel vous désirez prendre part. Il est déjà votre époux, et vous avez reçu de lui l'anneau de son alliance, mais il veut maintenant ratifier cette union et la consommer à jamais ; préparez-vous donc à le recevoir. » Comment exprimer la joie que ces paroles me firent éprouver? Mon âme sentait ce qu'ils venaient de dire, et elle en était toute défaillante. Du reste, ce fut l'annonce que je devais bientôt sortir de ce monde; car ceci arriva au commencement de ma dernière maladie.

Sixième Consolation. Une autre fois, je vis dans l'hostie consacrée Jésus-Christ sous la forme d'un enfant, mais c'était un enfant qui imposait par son air de grandeur et de dignité, comme s'il eût tenu le sceptre de la puissance. Il était assis sur le trône et avait en main je ne sais quoi qui me parut un signe de domination. Je voyais cela de mes yeux corporels au moment où le prêtre élevait l'hostie pour la faire adorer des fidèles. Tous étaient à genoux, et moi je restai debout, le cœur inondé de délices; mais elles furent courtes : car, à mon grand déplaisir, le prêtre déposa aussitôt l'hostie sur le corporal. Sa beauté et la richesse de ses vêtements étaient ineffables. Sa taille était celle

d'un enfant de douze ans. Je ne le priai point de me secourir ainsi que j'avais coutume de le faire. Je ne lui dis rien ni de bouche ni de cœur, tant sa beauté ravissante me tenait hors de moi !

Septième consolation. Dans un autre ravissement que j'eus encore en assistant une autre fois à la Messe, je me sentis portée à lui faire cette question que je lui fis en effet : Seigneur, vous voici présent dans cet auguste Sacrement, mais où sont vos fidèles : Il répondit : Où je suis, mes fidèles y sont aussi avec moi. Il m'ouvrit l'intelligence, et je vis ses fidèles avec lui dans l'hostie. Je m'y vis clairement moi-même; mais cet être que nous avions là n'était pas en dedans, mais en dehors de la divinité. Il est seul en lui-même partout où il est, et toutes choses sont renfermées en lui. J'ai souvent vu le corps de Jésus-Christ sous diverses formes dans ce sacrement béni. Quelquefois je n'y voyais que son cou, mais si resplendissant, qu'il effaçait la splendeur du soleil ; si beau que je ne pouvais douter qu'il fût le Seigneur. Il m'est arrivé encore de voir dans la sainte hostie deux yeux d'un éclat admirable, et si gros que seuls avec la bouche que je voyais aussi, ils semblaient remplir toute la capacité. Toutes ces visions m'inondaient d'une joie si grande, que je ne sais laquelle est préférable à l'autre. Elles sont toutes si présentes à ma mémoire, que je crois ne pouvoir jamais les oublier.

CHAPITRE VIII.

Consolations que procurent à Angèle les apparitions de la Mère de Dieu.

Un jour que je m'étais couchée après le dîner pour prendre le repos ordinaire, ne pensant qu'à satisfaire le besoin de la nature, mon âme fut ravie, et je vis la bienheureuse Vierge dans la gloire. Or, en voyant une femme si noblement traitée par le Tout-Puissant, placée dans un rang si auguste, et revêtue d'une si grande gloire, j'éprouvai la joie la plus vive qu'on puisse imaginer. Sa dignité avait en effet quelque chose d'ineffable. Elle se tenait debout, priant pour le genre humain avec un intérêt si touchant et d'un air si digne, que je la contemplais avec délices. Jésus se montra assis auprès d'elle dans son humanité glorifiée. A la vue de cet Homme-Dieu, je me souvins aussitôt de ses peines et de ses ignominies, de ses souffrances. Je les comprenais mieux que jamais, et cependant, loin d'en être affligée, je goûtais des consolations si douces que j'en perdis l'usage de la parole, et que je crus que j'allais en mourir. Je le désirais fort pour posséder ce que je voyais, et parce que cette grâce m'était refusée j'en éprouvai une peine extrême. Cette vision dura trois jours sans interruption, ce qui ne m'empêcha pas de prendre quelques aliments dont j'avais grand besoin à cause de mon état

de langueur. Je pouvais aussi vaquer à mes occupations ordinaires, mais je gardais un silence absolu. Si l'on venait à prononcer devant moi le nom de Dieu, ce saint nom me procurait de telles délices, que j'avais peine à les supporter.

Le jour de la Purification de la très-sainte Vierge étant allée à l'église des frères mineurs de Fulginio, j'entendis une voix qui me disait : Voici l'heure à laquelle la Mère de Dieu vint au temple avec son Fils adorable. « Ces paroles me causèrent un transport d'amour et tout aussitôt une extase, et je vis entrer ma souveraine, et mon âme courut au-devant d'elle pénétrée de respect et d'amour. Mais bientôt elle s'arrêta retenue par je ne sais quelle crainte de révérence. Cette douce Mère voyant que je n'osais approcher, me donna de l'assurance en avançant vers moi son Fils Jésus qu'elle tenait dans ses bras, et elle me dit : Amante de ce divin Enfant, recevez-le. » Et je le pris dans mes mains toute joyeuse, et je vis qu'il était enveloppé de langes, et que ses yeux étaient fermés comme ceux d'un enfant qui dort. Sa bienheureuse Mère, après me l'avoir donné, s'assit comme si elle eût été fatiguée de la route. Sa beauté, sa modestie, son maintien tout aimable m'enchantèrent de telle sorte, qu'au lieu de donner toute mon attention au divin Enfant que je tenais serré dans mes bras, je la partageais, regardant tantôt le Fils, tantôt la Mère. Tandis que mon cœur flottait en quelque sorte entre ces

deux objets de ma tendresse, l'Enfant ouvrit les yeux, les éleva vers moi et me fixa. Son regard fut comme une flèche d'amour qui perça mon cœur, et me fit oublier sa Mère. Il prit ensuite un air de majesté et me dit : « Celui qui n'aura pas voulu me voir petit, ne me verra pas grand. » Il ajouta ; « Je suis venu m'offrir à toi, afin que tu t'offres aussi à moi. » Alors je m'offris à lui tout entière. Je lui offris également mes enfants spirituels ; enfin je me dessaisis de tout entre ses mains sans aucune réserve. Cette offrande parut lui plaire ; car il la reçut avec un air tout joyeux, et son contentement me causa un plaisir inexprimable. On conçoit facilement combien j'étais heureuse, de voir qu'il me recevait avec une si grande bonté.

Dans une autre occasion la divine Marie m'apparut encore, et après m'avoir exhortée à méditer les douleurs de sa compassion, elle daigna me bénir.

CHAPITRE IX.

Fils spirituels d'Angèle.

Étant un jour élevée, attirée, absordée dans la lumière increée, je vis des choses que je ne puis dire. Pendant cette influence j'eus une vision semblable à celle dont j'ai déjà parlé au sujet de la passion de mon Sauveur. Je voyais

son saint corps dans l'état où il était lorsqu'on le descendit de la croix. Ses plaies étaient toutes fraîches et son sang semblait couler encore. Ses nerfs étaient étendus et ses os disloqués par les efforts qu'avaient faits les bourreaux pour l'attacher à la croix. Ce spectacle me déchira les entrailles, et je crois n'avoir jamais été si douloureusement affligée.

Pendant que je demeurais plongée dans ma douleur, j'aperçus tout à coup autour de mon Sauveur une multitude d'hommes occupés à le prêcher, à imiter sa pauvreté et ses souffrances. Jésus les appela les uns après les autres, et après les avoir embrassés avec tendresse, il leur prenait la tête avec ses mains et l'appliquait fortement sur son côté sacré. La joie que produisit en moi cette touchante bonté de son cœur me fit totalement oublier la douleur que me causait la vue de ses souffrances. Je remarquai que cette application n'était pas la même pour tous. Les uns ne baisaient qu'une fois cette divine blessure; d'autres recevaient la faveur de la baiser plusieurs fois. Il serrait ceux-ci médiocrement contre son cœur, et ceux-là si fort que leur bouche semblait entrer dans son côté. Au sortir de là les uns ne portaient que sur les lèvres les traces de son sang, d'autres en avaient sur les joues; mais il en était quelques-uns dont le visage entier était teint de ce sang adorable qui leur prêtait une beauté merveilleuse. J'entendis ensuite ce bon Maître qui les comblait tous de bénédictions en disant : O mes enfants bénis,

faites connaître aux hommes le chemin de la croix, c'est-à-dire de ma pauvreté, de mes humiliations et de mes souffrances, en y prenant une ample part, comme il convient à mes coopérateurs ; car je vous ai choisis pour mettre en évidence par vos discours et par vos exemples cette doctrine de vérité si peu connue et si méprisée. Ces paroles n'étaient pas dites de la même manière à tous. Je compris qu'il les diversifiait selon les degrés d'application qu'il avait faits de leur bouche sur son cœur adorable. Quant à l'amour qui se peignait dans ses regards, dans ses caresses, ses paroles et ses bénédictions, si j'entreprenais de l'exprimer, je tenterais certainement l'impossible.

En assistant un jour à une procession, j'éprouvai un ravissement semblable à celui dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre. Or, pendant cette influence, je vis que la Trinité dans sa gloire faisait sa demeure dans l'âme de mes fils spirituels, les transformant en elles de diverses manières, conformément aux degrés que j'ai marqués plus haut. Cette vue fut pour moi un véritable paradis, tant son amour était caressant, tant les bénédictions dont elle les comblaient, étaient douces, abondantes. J'entendis ensuite que Dieu leur disait : Mes fils bien-aimés, faites-moi de vos corps et de vos âmes un sacrifice d'holocauste sans réserve. Considérez, mes frères, vous dirais-je à mon tour, quelle affection et quel dévouement sont dus à un Dieu qui se donne à nous si généreusement,

qui nous recherche si amoureusement, et qui daigne attacher du prix à la possession du peu que nous sommes. Ah! du moins qu'il n'y ait point de réserve dans notre donation.

Dans cette même occasion j'eus une nouvelle représentation de mon Jésus crucifié semblable à celle dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre. Il m'apparut à la suite de la procession couché et porté en l'air sans aucun secours de mains d'hommes. Je vis aussi mes fils spirituels qui s'approchaient de lui, baisaient son sacré côté les uns après les autres, et je l'entendis qui leur disait. Je suis celui qui efface les péchés du monde. J'ai effacé tous les vôtres, et désormais ils ne vous seront point imputés. Ce sang que vous voyez sortir de mes blessures, est le bain de la vraie purification. Ce sang a été le prix de votre rédemption ; ce cœur est la maison où vous devez établir votre demeure. Ne craignez pas, mes enfants, de découvrir par vos discours et par vos exemples cette vérité. de ma vie et de ma voie que les méchants attaquent avec tant d'acharnement. Je suis continuellement avec vous pour vous aider et vous couvrir de ma protection puissante.

Je connus dans ce même ravissement la purification de tous mes fils spirituels, selon les trois degrés qui m'avaient déjà été souvent manifestés avant cette époque. Ces trois degrés sont trois grâces que Dieu distribue comme il l'entend à ses amis. La première grâce est une grande rigueur qui fait que ceux qui la reçoivent évitent facilement

les péchés. La seconde rend à ceux qui en sont favorisés, la pratique des vertus vraiment délectable. La troisième établit ceux qui la possèdent dans toute la perfection de l'âme et les transforme en Jésus crucifié. Ces grâces contribuent singulièrement à la beauté spirituelle, mais la seconde plus que la première, et la troisième au delà de ce que l'on peut imaginer. Voilà tout ce que je puis dire. J'ajouterai cependant que dans la transformation de mes fils en Dieu, ils disparaissaient en quelque sorte, comme s'il les eût transubstanciés ou abîmés en lui-même, de manière que je ne voyais plus que lui seul, tantôt souffrant, tantôt glorifié.

Pendant le cours de cette même procession, tandis que nous approchions d'une église de la sainte Vierge, je vis cette Mère de toute grâce, cette reine de miséricorde descendre sur mes fils et les bénir d'une manière aussi nouvelle que gracieuse; ensuite elle vint à eux, les embrassa tous les uns après les autres d'un air plus ou moins affectueux, mais quelques-uns avec une si étroite charité, qu'ils me semblaient entrer dans son cœur et disparaître. Du reste, rien de tout cela ne se faisait corporellement; car cette divine Vierge était toute lumineuse, et au lieu de voir son corps, je ne voyais qu'une lumière admirable dans laquelle elle attirait et absorbait ceux de mes fils auxquels elle paraissait porter un plus grand amour.

Un autre jour, le bienheureux François m'ap-

parut tout glorieux pendant la Messe, et me salua d'un air gracieux comme il avait coutume de le faire pendant sa vie mortelle, en disant : Que la paix du Très-Haut soit avec vous. Or, ce grand Saint, pour le dire en passant, salue toujours d'une voix très-pieuse, très-humble, d'un ton affable et affectueux. Il donna de grandes louanges à ceux de mes fils, dont le zèle était plus grand pour l'observation de la pauvreté religieuse, et me pria de les faire croître dans la perfection de cette grande vertu. Ensuite il ajouta que la bénédiction éternelle, complète et abondante, dont Dieu daigna me favoriser, descende sur ces chers fils qui sont les vôtres et les miens. Recommandez-leur de suivre constamment la voie de Jésus-Christ, afin de la manifester par leurs œuvres autant que par leurs paroles. Dites-leur bien qu'ils soient sans crainte, parce que je suis avec eux, et que le Dieu éternel est leur soutien. » Après ces paroles il recommença l'éloge de leur pauvreté, me dit de les encourager à agir en toute assurance et à contribuer de toutes leurs forces à l'exécution du dessein qu'il avait formé pendant sa vie. Il ajouta qu'à cette condition il les bénissait avec toute la tendresse dont son cœur était capable.

Dieu me fit connaître dans cette occasion beaucoup de choses que je ne puis dire, mais tout ce que je dis me fut clairement manifesté. Je connus donc très-certainement que Jésus-Christ se communique à nous avec un grand amour, ainsi que sa très-douce Mère. Ils veu-

lent porter le poids de nos péchés. Ils vous demandent seulement, mes très-chers fils, que vous soyez des exemplaires lumineux de leur vie lumineuse, douloureuse, très-pauvre, très-humiliée ; que vous soyez comme des hommes morts et vivants tout ensemble ; que votre demeure habituelle soit dans le ciel, et que vous ne teniez à la terre que par les liens du corps. Un mort n'est pas plus sensible au mépris qu'à l'estime des hommes. Etablissez-vous dans cette indifférence, et continuez à prêcher Jésus-Christ plus encore par la mortification de votre vie que par la parole, sans vous soucier de ce qu'on en dira ou de cequ'on en pensera. Quelque chose que vous fassiez, votre intention doit être dans le ciel, en Jésus-Christ crucifié ; soit que vous mangiez ou que vous parliez, ou que vous travailliez, il faut agir comme des hommes renfermés dans l'intérieur de cet Homme-Dieu qui veut vous porter continuellement en lui-même, et présider à toutes vos œuvres. Je le prie par les mérites de sa très-sainte Mère de vous faire accomplir tout ce qu'il daigne exiger de vous par sa miséricordieuse bonté. *Amen.*

CHAPITRE X.

De la tribulation et de ceux qui n'avancent pas.

Un jour que je priais le Seigneur de m'apprendre quels sont ses véritables enfants, il me

répondit par cette parabole : « Un homme qui » avait beaucoup d'amis les invita à un festin » qu'il fit préparer à grands frais. Lorsque tout » fut prêt, il les envoya chercher, mais la plu- » part refusèrent de s'y rendre, ce qui le con- » trista beaucoup, parce que son banquet était » magnifique et lui avait coûté fort cher. Quant » à ceux qui vinrent, il les reçut tous avec » une grande joie ; mais si tous furent accueillis » d'une manière également gracieuse, il ne les » traita pourtant pas tous avec le même hon- » neur et la même affection. Ceux qu'il aimait » le moins, il les envoya aux extrémités de la » table ; ceux qu'il aimait davantage, obtinrent » graduellement des places plus rapprochées. » Ceux qui lui étaient les plus chers, furent » appelés à ses côtés, et il leur fit l'honneur de » manger dans son plat et de boire dans sa » coupe. » Je compris très-bien que le Maître du festin c'était lui ; en conséquence, je lui fis les questions suivantes : « Seigneur, quel est ce festin dont vous parlez, et quels sont les heureux mortels que vous appelez à être vos convives. — Mon festin, répondit-il, c'est la vie éternelle à laquelle j'ai appelé tous les hommes ; car ceux qui s'excusent, n'auraient pas l'occasion de s'excuser, si je ne les avais invités. Que ceux donc qui veulent venir, viennent en effet, et je les fais asseoir à mon festin. » En ce moment il me fit comprendre qu'il est lui-même la table du festin et la nourriture des convives.

« Mais, Seigneur, lui demandai-je encore,

» par quel chemin vos convives se rendent-ils » dans la salle du festin ? — Par le chemin de » la tribulation, me répondit-il. C'est par cette » voie qu'arrivent les chastes, les vierges, les » pauvres, les malades, les infirmes, ceux qui » sont persécutés, ceux qui sont tentés, toutes » ces personnes sont appelées mes enfants et » sont dignes de ce titre. » Ici il interrompit son discours pour me donner quelques explications. Il me fit voir 1° comment la virginité et la chasteté ont leurs tribulations; 2° comment la pauvreté, les pertes, les maladies, les persécutions, les tentations contribuent au salut de ceux qui les souffrent. Je compris très-bien cette exposition qu'il daignait me faire, et je sentis dans mon âme une vive satisfaction. — « Tous » ces enfants chéris, reprit-il, ne comprennent » pas d'abord le bien que je veux leur faire. Ils » sont troublés, étonnés ; ils pleurent et se » lamentent ; mais plus tard ils souffrent avec » patience, et me remercient de ces épreuves » bienfaisantes par lesquelles je les ai fait passer. » C'est ainsi qu'on arrive à la vie éternelle : il » n'y a pas d'autre chemin que celui-là.

» Quant à ceux, continua-t-il, que je place » à mes côtés, qui mangent dans mon plat et » qui boivent dans ma coupe, ce sont les ama- » teurs de ma croix qui embrassent volon- » tairement ma pauvreté, mes humiliations et » mes souffrances. Je permets que ces chers » enfants éprouvent de grandes tribulations, » et c'est là ce qui leur vaut ces distinctions

» qu'ils reçoivent à ma table. Je suis arrivé
» moi-même à cette table en buvant le calice
» de ma passion, et quoiqu'il fût très-amer en
» lui-même, l'amour que je vous portais me
» le rendit agréable. C'est pour cela que mes
» véritables enfants aiment à souffrir pour moi,
» et quoique leurs tribulations soient assez
» amères, l'amour fait qu'ils y trouvent de la
» douceur. Il y a plus, lorsqu'ils n'ont rien à
» souffrir, c'est alors qu'ils souffrent davantage,
» et leur joie est d'autant plus vive, que le
» calice que je leur fais boire est plus amer. »
Je dis donc, et j'affirme que les enfants de Dieu sentent une douceur divine mêlée aux tribulations, aux persécutions qui leur arrivent, ainsi qu'aux pénitences qu'ils s'imposent volontairement ; car voilà bien ce qui me fut dit dans cette circonstance, et j'en ai fait moi-même de nombreuses expériences.

Un jour que j'étais malade, réduite à une grande faiblesse, et fort affligée de mon état, Jésus vint me voir, et d'un air plein de compassion me dit ces paroles consolantes : « Ma fille, je suis venu pour te servir. » Le service qu'il me rendit fut de se placer devant mon lit et de me montrer le visage le plus gracieux et le plus aimable. Je ne le voyais, il est vrai, que des yeux de mon âme, mais beaucoup plus clairement que si je ne l'avais vu que des yeux de mon corps, et sa divine présence me fit goûter la consolation la plus délicieuse.

Le jeudi saint je dis à ma compagne : Il faut

que nous cherchions Jésus-Christ ; allons à l'hôpital, peut-être le trouverons-nous parmi les pauvres malades. Ne voulant pas y aller les mains vides, nous prîmes celles de nos coiffures dont nous pouvions absolument nous passer. Arrivées à l'hospice, nous priâmes une servante d'aller les vendre et d'acheter quelques aliments convenables aux malades que nous allions visiter. Elle refusa d'abord par délicatesse, ne voulant pas contribuer à nous dépouiller de ces choses dont elle jugeait que nous avions besoin. Cependant, vaincue par nos instances, elle alla les vendre, et acheta quelques petits poissons. Lorsqu'ils furent apprêtés nous les offrîmes à nos malades avec des morceaux de pain mendiés pour nous-mêmes et dont nous leur faisions bien volontiers le sacrifice. Après le repas nous lavâmes les pieds des femmes et les mains des hommes. Parmi ceux-ci était un lépreux dont les mains couvertes de gale répandaient une odeur fétide dont l'eau fut tout infectée. Nous en bûmes cependant l'une et l'autre un peu, et ce breuvage si dégoûtant pour la nourriture répandit dans nos cœurs une suavité délicieuse. Jamais liqueur ne m'avait procuré une pareille jouissance ; aussi je n'en voulus rien perdre. Il restait dans mon gosier un morceau de peau écailleuse qui avait peine à passer. Au lieu de le rejeter, je voulus qu'il continuât sa route, et après beaucoup d'efforts je parvins à l'avaler. Cela me valut un surcroît de joie inexprimable. C'est pourquoi je dis que dans les

mortifications que l'on s'impose pour Dieu, si les commencements sont pénibles, on finit néanmoins par y trouver de grandes consolations.

A une autre époque, il plut à Dieu de m'éprouver par une peine intérieure que je ressentis pendant un mois entier. Je n'avais plus aucun sentiment de Dieu, qui semblait m'avoir abandonnée en quelque sorte, et je pensais que cela m'était arrivé en punition de mon orgueil. La confession me devint très-pénible. Je voyais en moi tant de péchés, que je désespérais d'en avoir une contrition suffisante ; il me paraissait même impossible de les bien accuser ; par surcroît, je ne pouvais louer Dieu, ni m'appliquer à l'oraison. La seule chose qui me restait de Dieu, c'est que ni pour promesses ni pour menaces je n'aurais voulu consentir à offenser un si bon Maître. Je comprenais aussi que Dieu était loin de m'affliger autant que je le méritais. Enfin, après un mois passé dans cette tribulation, il eut pitié de ma misère et me dit : « Ma » fille aimée de toute la cour céleste, j'ai mis » en toi mon amour, et tu m'es plus chère qu'au» cune femme de la vallée de Spolète. — Je lui » répondis en pleurant : Comment puis-je croire » cela, mon bon Maître, puisque je suis si mal» heureuse, que je suis tentée de croire que » vous m'avez abandonnée. — Tu te trompes, » ma fille, lorsque tu me crois bien loin, c'est » alors que je suis plus près ; lorsque tu te crois » délaissée, c'est alors que je t'aime davantage.

» Un père qui aime son enfant ne lui permet pas » de manger des mets qui lui seraient nuisibles ; » il lui donne des aliments sains et avec mesure. » Au lieu de lui laisser boire du vin pur qui lui » ferait tourner la tête, il lui sert de l'eau en » abondance qui le rafraîchit sans l'enivrer. Or, » c'est ainsi que j'en use avec mes enfants bien- » aimés. Je mêle mes consolations de tribula- » tions pour les retenir dans de justes limites. » Lors donc que je parais les abandonner, c'est » alors que je leur prouve mieux mon amour. » Ce discours ne me remit pas dans mon premier état, il diminua seulement un peu ma peine. Je sentis le désir de me confesser et de communier, ce que je ne faisais plus depuis le commencement de cette épreuve. Enfin je ne tardai pas à être entièrement délivrée de cette peine.

Lorsque j'eus recouvré ma paix, Dieu me tint ce langage : « Ma fille, soit que tu communies, soit que tu ne communies pas, tu m'as déjà reçu. Cependant je désire que tu retournes à ma table sainte. Va donc communier avec la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Tu feras cette action dans l'intention de glorifier le Tout-Puissant, d'honorer la sainte Vierge et saint Antoine dont l'Eglise fait aujourd'hui la fête. Tu recevras dans cette occasion une grâce qui ne t'a pas encore été faite. » J'allai donc me confesser. Mais pendant la messe que j'entendis ensuite, je me vis si couverte de défauts, si remplie de péchés, que je ne pouvais dire un seul mot de prière, et je pensai que Jésus-

Christ, si j'osais le recevoir, n'entrerait en moi que pour me condamner. Mais tout aussitôt il se fit en moi une disposition si admirable, que je pouvais entrer dans l'intérieur de Jésus-Christ. Je pénétrai donc dans son cœur avec une sécurité et une confiance dont je n'avais pas encore fait l'expérience. Je me renfermai en lui et en ses mérites, comme si j'eusse été morte, avec une certitude admirable qu'il me rendrait la vie. Toute pleine de cette confiance, j'approchai de la sainte table, et je goûtai ensuite une paix qui me fit comprendre et même sentir que la tribulation dont je sortais m'était arrivée pour mon bien. Je sentis aussi un vif désir de me donner toute à Jésus-Christ, parce que je voyais qu'il se donnait lui-même à nous tout entier. Depuis ce moment j'aspire plus que jamais au martyre, et je goûte dans les peines et les tribulations une joie inaccoutumée. C'est pourquoi je dis que Dieu finit toujours par consoler les âmes qu'il éprouve.

J'en eus encore la preuve dans une autre occasion semblable. Lorsque je me plaignais à lui qu'il semblait m'avoir abandonnée, il me répondit : « Que dis-tu, ma fille ? Au contraire sache que Dieu est plus près de toi qu'à l'ordinaire, et que tu n'es jamais plus près de lui que dans la tribulation. — S'il en est ainsi, lui dis-je, qu'il lui plaise donc de m'absoudre de tout péché, par les mérites de ses souffrances, et de donner sa bénédiction à moi, à ma compagne et à celui qui écrit tout ce qu'il daigne me

révéler. » Il me répondit : « Tous les péchés vous sont remis, et je vous bénis de cette main qui fut clouée sur l'arbre de la croix. » Alors je vis cette main bénissante s'étendant sur nos têtes, et cette vue me réjouissait beaucoup, parce que cette main était admirablement belle. Je l'entendis aussi qui nous disait à tous trois : « Ayez éternellement la bénédiction du Père, du » Fils et du Saint-Esprit. » Ensuite il ajouta : « Dis au frère qui écrira ceci qu'il se fasse petit » autant qu'il lui sera possible, et qu'il aime » Dieu de tout son cœur, parce qu'il en est lui- » même fort aimé. » C'est ainsi que daigna me consoler de plusieurs manières celui qui console tous les affligés. A lui donc soient honneur et gloire dans les siècles des siècles. *Amen.*

Un jour que je faisais oraison dans ma cellule, j'entendis une voix qui me disait : « Tous ceux que Dieu daigne instruire sont illuminés pour discerner sa voie. Mais pendant qu'il les instruit et les éclaire, il y en a qui ferment leurs oreilles et leurs yeux, de peur d'entendre et de voir, au lieu d'écouter ce qu'il leur dit intérieurement. Ils suivent une doctrine toute différente, et malgré les réclamations de leur conscience ils veulent marcher dans la voie commune et refusent de suivre la route de la perfection. La malédiction du Tout-Puissant est le partage de ces sortes d'âmes. Cette terrible parole me fit craindre d'être trompée, parce que j'avais peine à croire qu'il pût maudire des âmes qu'il daigne éclairer de sa lumière et combler de ses dons.

Alors, pour me convaincre, il se servit d'une parabole qu'il m'ordonna à plusieurs reprises de faire mettre par écrit : la voici : « Lorsqu'un » père veut faire instruire son fils, il le met en » pension chez un maître, et fait de grandes » dépenses pour former son trousseau, et le » fournir des livres dont il a besoin. Lorsque ce » maître lui a fait faire ses premières études et » l'a mis en état de s'appliquer avec succès à des » sciences plus relevées, son père le transfère » dans la maison d'un maître plus habile, et fait » pour cela des frais bien plus considérables » que les premiers. Si après beaucoup de temps » cet écolier devient paresseux, se dégoûte des » sciences auxquelles on l'applique, sort du » collége et va travailler dans la boutique d'un » artisan, dont l'art mercenaire lui fait oublier » ce qu'il avait appris ; je demande si une telle » conduite ne doit pas affliger profondément son » père et exciter son indignation.

» Or, voici le sens de cette parabole : Le » père dont je viens de parler, c'est Dieu ; le » fils, c'est l'âme que Dieu instruit d'abord par » la prédication et par les Ecritures, et qu'il » éclaire ensuite par des moyens spirituels qui » n'appartiennent qu'à lui. Ces moyens sont la » lumière de la grâce et les inspirations intérieu- » res qui apprennent à cette âme comment elle » doit imiter Jésus-Christ. L'intention de Dieu » en l'éclairant ainsi, est de la rendre capable » de se conduire elle-même et de diriger les » autres ; mais si cette âme agit négligemment,

» si elle se dégoûte de cette étude spirituelle, et
» ne veut plus écouter les leçons de ce Maître
» divin, si enfin elle laisse là la perfection et
» rentre dans la vie commune, alors Dieu
» affligé, indigné, lui retire ses grâces et ne lui
» laisse que sa malédiction. »

Dans un autre entretien dont ce bon Maître daigna m'honorer, il me dit ce qui suit : « Il
» est une classe d'hommes qui ne connaît le Sei-
» gneur que par les bienfaits qu'elle en a reçus.
» Cette connaissance est assez basse. Il est une
» autre classe d'hommes qui en connaissant Dieu
» comme les premiers, le connaissent beaucoup
» mieux par sa bonté essentielle qu'ils sentent en
» eux-mêmes. Il me dit encore, mais en élevant
» singulièrement la voix : Oh ! qu'ils sont
» grands !... qu'ils sont grands !... De qui
» parlé-je? Non de ces hommes qui lisent les
» Ecritures, mais de ceux qui les observent avec
» ponctualité. Or, ajouta-t-il, il suffit de suivre
» les exemples du Sauveur pour accomplir les
» Ecritures. » Je lui dis un jour dans mon oraison : « Seigneur, je sais que vous êtes mon Père
» et mon Dieu ; enseignez-moi donc ce que vous
» voulez que je fasse, je suis disposée à faire
» tout ce qui vous plaira. » Lorsque j'eus continué cette prière depuis le matin jusqu'à l'heure de Tierce, je vis et j'entendis je ne saurais dire quoi. C'était comme un abîme où je voyais ce qu'est Dieu, ce que sont ceux qui vivent en lui, et ceux qui n'y vivent pas : J'entendis aussi ces paroles : « Je te dis en vérité qu'il n'y a pas

» d'autre voie droite que celle où l'on voit mes » traces, et que dans cette voie qui est la » mienne on ne saurait s'égarer. Cette même » parole m'a souvent été dite, et j'ai vu la vérité » qu'elle exprime avec une grande clarté. »

CHAPITRE XI.

Instructions d'Angèle sur la présence de Dieu.

Il faut savoir 1° que Dieu vient quelquefois dans l'âme sans y être appelé par aucun désir, par aucune prière, et qu'il y dépose un feu, un amour, une suavité inaccoutumés qui la réjouissent beaucoup et lui font croire que c'est une opération de Dieu en elle, ce qui pourtant n'est pas certain.

2° L'âme connaît que Dieu est présent en elle, quoiqu'elle ne l'y voie pas, lorsqu'elle sent l'impression de sa grâce qui la rend toute contente; mais ce signe est encore douteux.

3° L'âme connaît la venue de son Dieu, lorsqu'il lui adresse des paroles fort douces qui la rendent toute joyeuse, et qu'elle le goûte avec un sentiment délicieux. Cependant ce signe laisse encore lieu à quelque doute, parce que ces paroles intérieures, accompagnées même du sentiment dont je viens de parler, peuvent venir d'un autre esprit. Or, il me paraît que ce doute qui reste à l'âme vient ou de son défaut de lumière ou de son orgueil qui empêche Dieu de la rendre plus assurée. Il est cependant d'autres

signes certains que Dieu donne à qui bon lui semble. Les voici :

1° L'âme est assurée de la présence de Dieu, en elle, lorsqu'elle se sent autrement qu'à l'ordinaire ; lorsqu'elle en a un sentiment plus fort et pour ainsi dire double ; lorsque l'amour de Dieu est si grand, si ardent, qu'elle perd tout amour de son corps et d'elle-même ; lorsqu'elle dit, connaît et comprend des choses qu'elle n'a jamais apprises d'aucun mortel ; lorsqu'elle les voit si distinctement, qu'elle a peine à s'empêcher de les manifester à d'autres, ne s'en abstenant que par humilité, ou pour ne pas déplaire au divin amour, ou de peur de scandaliser, ce qui m'est arrivé une fois poussée par un zèle trop ardent du salut du prochain. Il m'arriva un jour de dire quelque chose de ces connaissances sublimes. On me répondit de suite : « Ma sœur, retournez aux saintes Ecri-» tures ; car nous ne vous comprenons pas. » De plus ce sentiment qui atteste à l'âme la présence du Dieu Tout-Puissant, est accompagné d'une entière conformité à la volonté divine en tout ce qui lui plaira, sans aucune répugnance de ses puissances et de ses membres, et même avec un parfait accord. Or, cette bonne volonté lui est donnée par la grâce à la ressemblance de cet amour véritable dont il nous a aimés, et l'âme sent que Dieu est mêlé avec elle et fait société avec elle.

2° Lorsque le Tout-Puissant daigne visiter l'âme, il lui accorde parfois la faveur de le voir.

Alors elle le voit en elle-même sans forme corporelle, et cependant beaucoup plus clairement qu'un homme mortel ne voit un autre homme mortel. Elle voit une plénitude dont je ne puis rien dire, parce que les images me manquent aussi bien que les expressions. Or, l'âme goûte dans cette vision une délectation ineffable, et ne peut rien regarder que cet objet qui la remplit. Cette manière de voir le Tout-Puissant qui absorbe toute son attention est d'une profondeur incroyable. Je voudrais pouvoir la manifester; mais je le tenterais en vain. Cet objet qui ne peut tomber sous les sens, n'est pas imaginable, il est inestimable.

Le troisième signe de la présence de Dieu dans une âme est une onction qui la renouvelle tout à coup, et rend tous les membres de son corps si souples et tellement d'accord avec elle, qu'aucun objet extérieur ne saurait ni la toucher, ni la blesser, ni la troubler tant soit peu. Dans cet état elle sent son Dieu, elle entend sa voix et connaît très-certainement qu'il est en elle; car ce qui se passe dans son intérieur est de telle nature qu'il n'est ni ange ni saint qui pût l'opérer.

Le quatrième signe qui annonce certainement la présence de Dieu dans une âme, est un embrassement dont il daigne quelquefois la favoriser. L'embrassement d'une mère a quelque chose de bien tendre; cependant il n'a rien qui approche de la tendresse de cet embrassement divin. Aussi l'âme dans cet heureux moment

est inondée d'une telle douceur, d'une telle suavité, que je ne crois pas qu'homme au monde puisse s'en faire l'idée, et si quelqu'un pouvait imaginer la chose, assurément il se tromperait sur la manière. Cet hôte divin apporte dans l'âme un amour si ardent, qu'elle brûle tout entière pour lui ; il apporte une lumière si vive, que malgré l'expérience qu'elle fait de sa bonté, elle la comprend beaucoup mieux qu'elle ne l'éprouve. Alors elle est assurée que Jésus-Christ est en elle. L'âme en cet état n'a point de larmes, ni de joie, ni de douleur, car l'état où l'homme peut verser des larmes de joie est de beaucoup inférieur à celui dont je parle. Dieu apporte avec lui dans cette visite une si grande abondance de joie, que l'âme ne peut demander davantage. Il ne manque à cet état que la durée pour être un vrai paradis. Ce contentement reflue sur tous les membres du corps et y produit un changement remarquable. J'éprouve quelquefois ces sortes d'altérations sans pouvoir les cacher aux personnes qui se trouvent autour de moi. Ma compagne assure que dans ces occasions je deviens rouge et resplendissante ou que mon visage se couvre d'une pâleur mortelle selon la différence des visions ou des révélations. Quant aux consolations que je goûte dans ces moments, je les conserve pendant plusieurs jours. Il y en a même que je crois ne pouvoir jamais perdre. Je crois plutôt qu'elles recevront des accroissements successifs. Toujours est-il qu'actuelle-

ment je les éprouve presque sans cesse. C'est pourquoi quand il m'arrive quelque sujet de tristesse je n'ai besoin que de me rappeler cette joie qui est dans mon cœur pour n'en être nullement troublée. Voilà les signes de la présence de Dieu qui m'ont paru les plus remarquables. Il y en a d'autres encore, mais je ne saurais suffire à les rapporter.

Sans doute, elle est heureuse l'âme qui trouve en elle les signes de la présence de son Dieu, mais elle est plus heureuse encore quand elle connaît la manière dont elle reçoit ce divin hôte. Aussi en parlant de ces signes, il me semble n'avoir rien dit ; il est certain du moins que ce que je dis est bien au-dessous de ce qui se passe dans l'âme quand elle voit chez elle ce sacré pèlerin... Elle connaît alors l'infinie bonté de Dieu de la manière la plus satisfaisante. Dieu a daigné quelquefois m'accorder cette faveur. Or, j'ai obtenu dans ces occasions l'entière certitude que ceux qui ont acquis un plus grand sentiment de Dieu sont précisément ceux qui osent le moins parler de lui, parce que tout ce qu'ils en peuvent dire ne leur paraît rien en comparaison du sentiment qu'ils en conservent. Si quelque prédicateur avait de Dieu cette connaissance dont je parle, au lieu de disserter sur sa bonté, il se tairait forcément, tant cette infinie bonté est au-dessus de toute parole, de toute pensée, de l'entendement même. Lorsque l'âme voit cette bonté indicible et inestimable, c'est d'une manière toute spirituelle, ce qui ne

veut pas dire qu'elle est hors de son corps ou que son corps a perdu quelqu'un de ses sens. Or, cette vue intellectuelle est si surprenante et si supérieure à tout ce qui peut s'exprimer par la parole corporelle, qu'un prédicateur qui, en cet état, voudrait parler de Dieu, serait réduit à dire à son auditoire : Retirez-vous, je suis incapable de vous rien dire de Dieu. C'est pourquoi je dis et je comprends que tous les discours des hommes et même ceux de l'Ecriture sont à l'essence de cette infinie bonté ce qu'est un grain de millet à la grosseur du globe.

Lorsque Dieu élève l'âme et la rassasie par sa divine présence, le corps aussi participe à ces rassasiements et à cette noblesse quoique bien plus faiblement. Alors l'âme dit au corps et la raison à l'appétit sensitif réjouis par cette divine nourriture : « Voyez maintenant quels sont ces » biens que Dieu vous communique par moi. » Cependant ce n'est rien en comparaison de » ceux qu'il vous donnera si vous demeurez sou- » mis à mon empire. Connaissez maintenant les » biens que vous avez perdus et que vous m'avez » fait perdre en refusant d'obéir à mon autorité. » Il faut donc désormais vous laisser conduire » avec une entière obéissance. » Alors le corps se soumet incontinent à l'âme, et la sensualité à la raison, étant gagné par la délectation que l'âme leur procure, et ils répondent : « Il est » vrai que nous avons souvent cherché nos plai- » sirs dans la matière, parce que nous sommes » corps ; mais vous qui êtes si noble et capa-

» ble de délectations divines, vous ne deviez pas
» consentir à nos désirs vils et grossiers, et nous
» faire perdre de si grands biens que vous per-
» dez vous-même par vos faiblesses. » C'est ainsi que le corps se plaint de l'âme et la sensualité de la raison par une longue mais très-douce lamentation, et tout en se plaignant ils reçoivent de l'âme une participation à ses plaisirs purs et ils lui obéissent.

CHAPITRE XIII.

Causes et remèdes des illusions.

Il peut y avoir dans les personnes spirituelles plusieurs causes des illusions. La première et la plus dangereuse, c'est l'amour-propre. J'appelle amour-propre l'amour personnel ou autrement la propre volonté. Une âme en cet état mêlée d'amour de Dieu et d'amour d'elle-même, conserve encore quelque chose de l'esprit du monde même dans sa dévotion. Aussi le monde l'approuve et l'encourage ; mais il a beau l'applaudir et la louer, sa dévotion n'en est pas moins fausse. Or voici en quoi consiste cette triste déception. Lorsque le monde la voit et la loue, et précisément parce que le monde la voit et la loue, elle éprouve une ferveur extraordinaire. Ses larmes coulent en abondance et elle ressent des douceurs sensibles ; mais ces douceurs et ces larmes, au lieu de venir du fond

de l'âme, viennent du corps. Cet amour ne pénètre pas dans l'intérieur de l'âme ; aussi les consolations qu'il procure durent peu et sont bien vite oubliées. Il arrive même assez souvent qu'elles sont remplacées par une grande amertume. J'ai passé par ces deux états d'amour pur et d'amour mélangé, et j'avoue que je ne pourrais les discerner si Dieu ne me donnait pour cela une lumière spéciale. Or, voici à quels signes cette lumière me fait reconnaître l'amour pur. L'âme après avoir éprouvé ces douceurs 1° se regarde comme morte ; 2° elle voit que devant Dieu elle n'est qu'un pur néant ; 3° elle est pénétrée d'un grand respect pour sa majesté sainte ; 4° elle s'humilie profondément ; 5° elle ne se souvient plus d'aucune louange ni d'aucun bien qui lui soit propre ; 6° elle se voit si misérable et si mauvaise, que parfois elle perd confiance dans la puissance des Saints, et se persuade qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse pleinement la délivrer ; cependant, se croyant indigne d'être exaucée de Dieu, elle s'adresse plutôt à la sainte Vierge et aux Saints ; 7° si quelqu'un vient à la louer, elle se persuade qu'il se moque d'elle. Or, cet amour droit et pur est au dedans de l'âme et lui découvre ses défauts et la bonté de Dieu. Il lui procure des larmes et des douceurs qui ne se changent point en amertume. Il introduit Jésus Christ en elle, et lui fait comprendre avec certitude qu'il n'y a ni ne peut y avoir de tromperie dans son état.

La seconde cause des illusions est une trop

grande sécurité, et voici comment ce malheur arrive. Lorsqu'une âme pieuse se sent fort aimée de Dieu et comblée de grâces, lorsqu'elle fait beaucoup de bonnes œuvres et qu'elle en parle, Dieu apercevant en elle de la présomption, permet qu'elle soit victime de quelque déception pour lui rappeler son néant et l'empêcher de se méconnaître.

Une troisième cause d'illusion est le peu de connaissance de soi-même et de Dieu, auteur de toute consolation. Une âme qui a de grands sentiments de Dieu qu'elle puise dans le bon et pur amour, qui opère de grand cœur les bonnes œuvres, qui, pleine de mépris pour le monde, ne se soucie plus de son estime et n'aspire qu'à plaire à Jésus-Christ, qui se renferme toute en lui et sent ses chastes embrassements accompagnés de douceurs inénarrables, n'a pas toujours assez de lumière pour reconnaître que tout cela est l'ouvrage de Dieu. Cependant il est à propos qu'elle sache discerner ce qui vient d'elle et ce qui vient de la grâce, afin de ne garder que ce qui lui est propre, et de rendre à Dieu tout ce qui est à Dieu. Si elle ignore cela, ce bon Maître permet qu'elle soit trompée pour la mettre à l'abri de toute transgression et la conserver pure. Encore cela ne suffit pas ; il faut que Dieu donne à cette âme une entière connaissance de la vérité. Or voici ce que j'appelle pleine connaissance de la vérité : c'est que l'âme se voit tellement remplie, qu'il n'est pas possible d'ajouter à sa plénitude. D'abord elle est si remplie

de la connaissance d'elle-même, qu'elle ne peut plus penser à autre chose, ni se souvenir d'autre chose. De là elle passe subitement à la connaissance de la bonté divine. Ensuite elle voit ces deux objets à la fois d'une manière entièrement inénarrable. Cependant cela ne suffit pas encore au zèle de Dieu à son égard. Il permet de plus que des tribulations lui arrivent.

Le meilleur préservatif de l'âme contre les illusions dans les sentiments dont nous parlons, c'est la pauvreté d'esprit. Dans un de mes entretiens avec Dieu, je l'entendis recommander cette pauvreté comme un bien qui surpasse tout ce qu'on en peut croire. Voici l'éloge qu'il en faisait : « Si cette pauvreté n'était pas un si grand bien, je ne l'aurais pas tant aimée ; si elle n'était pas aussi noble qu'elle l'est, je ne l'aurais pas prise pour mon partage. L'orgueil ne se rencontre que dans ceux qui possèdent ou du moins croient posséder quelque chose. Ce fut cette fausse persuasion qui rendit l'ange et l'homme superbes et criminels, et qui par conséquent fut cause de leur chute. Or, l'ange et l'homme ne possèdent rien de leur fond : c'est à Dieu qu'ils doivent tout ce qu'ils ont ; il n'y a que lui de riche. L'humilité à son tour ne se rencontre que dans ceux qui sont pauvres, mais si pauvres, qu'ils se voient dénués de tout ; cependant ils sont fort riches, car la pauvreté est un très-grand bien. Dieu fait tant de cas de la pauvreté, qu'il a voulu que son bien-aimé Fils fût pauvre et plus pauvre qu'aucun homme ne l'a

jamais été et ne le sera jamais. Les pécheurs regardent son indigence comme une folie, mais les sages n'en jugent pas de même. La pauvreté est à leurs yeux un bien inappréciable ; elle est la racine et la mère de la vraie humilité. »

Voici ce qui me fut dit sur la vérité de cette vertu, et je compris que celui qui possède la pauvreté ne peut être trompé par l'esprit de mensonge. Oh ! combien serait aimable aux yeux de Dieu celui qui saurait apprécier cette inestimable vertu ! Quiconque aussi considèrerait attentivement l'amour que Dieu porte à la vraie pauvreté ne voudrait rien retenir des choses d'ici-bas. Il sacrifierait tout jusqu'à la dernière obole. Tout ce que je viens de dire est l'enseignement d'une divine sagesse qui d'abord découvre à l'homme sa misère et sa pauvreté, qui en le convainquant de son dénûment de tout mérite et de tout bien, le rend pauvre et joyeux de son indigence, qu'il aime d'autant plus, que le don de la grâce dont Dieu le favorise lui fait voir plus clairement le bien de la pauvreté. Ensuite, ne voyant plus rien en lui qu'il puisse aimer, il donne toutes ses affections à la divine bonté, et puis il agit en conséquence de son amour. La vue de son extrême indigence lui ayant ôté toute confiance en lui-même, il s'abandonne entièrement à son Dieu, et dès lors il est à l'abri des illusions. Oui, cette pauvreté instruit l'âme d'une manière si claire et si lumineuse sur tout ce qui est du ressort de cette vie, que j'oserais défier tous les démons de la tromper.

Je comprends donc que la pauvreté est la mère de toutes les vertus et un enseignement de la divine sagesse. C'est pourquoi si la sagesse du monde n'est basée sur cette vérité, elle n'est rien, ou bien elle n'est qu'un guide trompeur qui conduit au précipice. Si tous les sages du monde ne sont introduits dans cette vérité, ils ne sont que des aveugles qui marchent dans la route de l'éternelle damnation. Une âme qui comprend bien cette vérité, n'est plus exposée aux sollicitations de la vaine gloire. Elle agit dès lors pour Dieu sans aucune vue du propre intérêt.

CHAPITRE XIII.

De l'extase, de la connaissance de Dieu et de soi-même.

Tout ce que l'âme comprend pendant qu'elle demeure renfermée en elle-même, n'est rien en comparaison de ce que Dieu lui découvre dans ses ravissements. Quand une âme est élevée au-dessus d'elle-même, éclairée par la présence de Dieu et admise dans son sein, c'est alors qu'elle a vraiment de l'intelligence : car elle comprend des choses qui surpassent toute intelligence humaine et qui ne peuvent se rendre par aucun langage. Elle comprend par exemple le sens des paroles obscures et profondes que Jésus-Christ a dites pendant sa vie. Elle comprend également comment et pourquoi ses peines intérieures fu-

rent sans consolation et sans mesure. C'est ce dont j'ai fait moi-même l'expérience. Lorsque mon âme est éclairée sur la passion de Jésus-Christ transformée en ses douleurs, elle ne trouve aucun tempérament dans sa peine intérieure, tant elle fut grande. C'est pourquoi mon esprit en la méditant, n'y peut goûter aucune joie. Lorsque je contemple les douleurs de son corps, c'est toute autre chose. Mon âme, après une grande tristesse, retrouve enfin la joie; et la lumière dont elle jouit à la hauteur où elle est élevée lui fait voir la raison de cette différence. Elle voit aussi dans cette même lumière que l'âme de Jésus souffrit autant, à l'expérience près, dans le sein de sa mère que sur la croix. Elle comprend également les jugements de Dieu, et d'autres choses vraiment ineffables. Souvent encore il se fait dans mon âme des opérations si merveilleuses qu'elles ne peuvent venir que de Dieu seul. Ainsi quelquefois élevée en Dieu, elle goûte une si grande joie, qu'elle suffirait pour détruire mon corps si elle était durable. Dieu se récrée ainsi assez souvent dans mon âme, et quand elle veut le saisir, il se retire aussitôt. Cependant il lui laisse une sécurité et un contentement qui ne lui permettent pas de douter de la réalité de sa présence. Du reste, je ne saurais faire comprendre ni même nommer cette manière de voir et de sentir. J'ajouterais que ces élévations, illustrations, délectations ne se font pas d'une manière uniforme. Une fois c'est d'une façon, une autre fois d'une autre; en sorte qu'il y a

toujours quelque chose de nouveau, mais la chose est inénarrable, voilà tout ce que j'en puis dire.

Je suis aveuglée, plongée dans les ténèbres, privée de la lumière de la vérité. C'est pourquoi, mes enfants, défiez-vous de moi comme d'une personne suspecte. Ecrivez toutes mes paroles, mais sans y croire, excepté à celles qui sont conformes aux exemples de Jésus-Christ, et qui vous provoquent à l'imitation de ce divin modèle. Maintenant donc, mes enfants, mon attrait ne me porte pas à écrire, mais bien à déplorer mes fautes et ce qu'il en a coûté à mon doux Jésus pour les expier. Forcée cependant de répondre à vos lettres, je vous écris ce qui a été nouvellement imprimé dans mon cœur : « Sachez donc que rien ne vous est nécessaire » au monde, si ce n'est Dieu ; mais il faut que » Dieu vienne en vous, et que vous recueilliez » votre âme en lui, cela vous est nécessaire. » Or, pour rendre ce recueillement plus facile, » il faut sacrifier toute habitude superflue, » toute amitié inutile, soit avec les hommes, » soit avec les femmes, toute science qui ne » contribue pas à la sainteté, tout désir d'ap- » prendre des nouvelles, toute occupation inu- » tile. Bref, il faut que l'homme, pour arriver à » ce recueillement, se sépare de cette multi- » tude d'objets qui attirent et divisent son atten- » tion. Mais ce recueillement n'étant pour lui » qu'un moyen, voilà l'usage qu'il en doit faire. » Il s'efforcera de pénétrer dans l'abîme pro-

» fond de ses misères. Il considèrera attentivement ce qu'il a fait dans le passé, ce qu'il doit faire présentement, ce qu'il devra faire à l'avenir, ce qu'il veut devenir après sa mort, sachant bien que son sort éternel sera réglé selon ses mérites. Il ne faut pas qu'il laisse passer un seul jour ou du moins une seule nuit sans se rappeler ces salutaires pensées. Ensuite, pour bien connaître la miséricorde de Dieu, il se rappellera avec quelle bonté, avec quelle indulgence Jésus-Christ l'a toujours traité, combien il l'a trouvé compatissant à toutes ses misères; il prendra bien garde de jamais oublier de tels bienfaits. Connaître Dieu et se connaître soi-même, voilà notre perfection. Aussi n'ai-je plus de goût à dire ni à écrire autre chose.

» O mes très-chers enfants! à quoi sert d'avoir des visions et des révélations, si l'on n'a pas la connaissance de Dieu et de soi-même? Je vous dis en vérité que sans cette connaissance, de telles faveurs n'ont aucune utilité. Pourquoi donc êtes-vous si désireux de recevoir mes lettres? Je ne vois pas quelle consolation elles peuvent vous procurer, à moins pourtant que je ne vous parle de la connaissance de Dieu et de vous-mêmes. Au reste, je n'aime plus à parler que de cela, et il est bon que vous sachiez que le silence m'a été enjoint sur tout le reste. Je vous conseille donc de prier Dieu de vous donner cette connaissance à tous et de faire qu'elle vous demeure à

» jamais. Il est manifeste que cette connaissance
» vous est indispensable ; car comme votre fin
» est le royaume des cieux, et que vous ne pou-
» vez ni ne devez l'obtenir à d'autres conditions
» que celles qui l'ont ouvert à l'Homme-Dieu,
» il est nécessaire que vous connaissiez sa per-
» sonne, sa vie, ses œuvres, afin que vous
» conformant en lui par sa grâce, vous méritiez
» de devenir un jour ses cohéritiers dans son
» royaume éternel.

» Il est important surtout que vous l'étudiiez
» dans sa passion ; car elle est la preuve la plus
» frappante de son infinie charité pour nous :
» or, cette charité demande que nous nous
» transformions en son amour, c'est-à-dire que
» nous l'aimions comme il nous a aimés lui-
» même ; que nous aimions aussi le prochain
» pour l'amour de lui ; que nous compatissions
» à ses cruelles souffrances. Cette charité nous
» révèle la noblesse de notre condition, car eût-
» il pu nous aimer jusqu'à mourir pour nous, si
» nous n'étions de nobles et précieuses créatu-
» res ? Cette charité est le motif le plus puissant
» pour nous provoquer à prendre soin de nos
» âmes ; car si Dieu, si grand, si éloigné de
» nous, si peu intéressé dans cette affaire, a mon-
» tré tant de zèle pour notre salut, n'est-il pas
» juste que nous y travaillions nous-mêmes de tou-
» tes nos forces, et qu'en faisant pénitence, nous
» secondions sa bonne volonté pour nous? Enfin,
» je ne connais rien de plus propre à enflammer
» notre amour que cette charité incomparable.

» Mais il faut pour cela une étude profonde et » pour ainsi dire continuelle de Jésus crucifié ; » car nous aimons comme nous voyons. D'où » je conclus que nos affections pour un Sauveur » si généreux croîtront en proportion de nos » lumières; en sorte que si nous pénétrons pro- » fondément dans l'abîme de sa miséricorde, » nous nous attacherons à lui purement et par- » faitement, jusqu'à nous transformer en lui » par amour. Cette étude n'est pas moins néces- » saire pour nous exciter à la compassion en- » vers ce divin Maître ; car je puis dire de la » compassion ce que j'ai dit de l'amour : plus » nous voyons, plus nous compatissons. De » sorte que si nous approfondissons les souf- » frances de l'Homme-Dieu, le temps viendra » où nous en serons touchés jusqu'à nous trans- » former en lui par la douleur. Tout cela se fait » donc par la vision ou connaissance parfaite de » Dieu et de soi-même.

» Ainsi quand une âme mesure d'une part l'in- » finité de la hauteur divine, et de l'autre la bas- » sesse et l'indignité des pécheurs qu'elle a aimés » jusqu'à entrer dans leur famille, jusqu'à souf- » frir pour eux la mort la plus honteuse, il est » impossible que cette âme demeure sans amour. » Ensuite, plus elle considère ce mystère, plus » elle le pénètre profondément, plus elle par- » vient à le voir clairement, et plus aussi son » amour augmente et la transforme parfaitement » en cet Homme-Dieu.

» Lorsque, éclairée de la lumière divine,

» elle comprend qu'elle seule fut cause des souf-
» frances si excessives et infinies de Jésus-
» Christ, elle se transforme en lui par la dou-
» leur, et mieux elle comprend ce mystère, plus
» sa douleur augmente.

« Mais voici quelque chose de plus affligeant.
» L'homme misérable par ses péchés avait perdu
» tous ses biens et mérité des douleurs éter-
» nelles. Il était devenu aux yeux de Dieu, des
» Anges, des hommes et de toutes les créatures,
» un objet de mépris et de dérision. Le Fils uni-
» que de Dieu, touché du malheur de l'homme,
» voulut réparer ces trois infortunes, et son
» amour pour nous lui en fournit les moyens.
» 1° De riche et très-riche qu'il était, il se fit
» pauvre et très-pauvre pour relever l'homme
» de sa pauvreté. 2° Du sein des délices et de la
» joie il descendit dans l'abîme des souffrances
» pour arracher l'homme aux tourments éter-
» nels. 3° De souverain, et souverain très-glo-
» rieux qu'il était, il se fit obéissant et humble,
» et voulut être traité et méprisé comme le der-
» nier des mortels pour tirer l'homme de l'infa-
» mie où il était tombé et le combler d'honneur.
» Or, une âme qui considère attentivement tout
» cela peut-elle voir un Dieu si pauvre, si souf-
» frant, si méprisé pour elle sans en être tou-
» chée? Et n'est-il pas évident que plus elle
» méditera ce mystère attendrissant, et plus
» sa transformation douloureuse deviendra
» complète?

» Donc, plus l'âme considère la hauteur de

» Dieu et la bassesse de l'homme, la bonté de
» Dieu et les défauts de l'homme, plus elle doit
» éprouver d'amour et de compassion pour Jésus-
» Christ, plus elle doit se transformer en sa res-
» semblance, ce qui est toute la perfection de
» l'homme. Rien ne nous est donc plus nécessaire
» et plus avantageux que de connaître Dieu
» et nous-mêmes. C'est à cela qu'il faut nous
» occuper, jour et nuit, et à mesure que
» cette connaissance croîtra dans notre esprit,
» notre transformation en douleur, en amour,
» et en ressemblance avec Jésus-Christ devien-
» dra plus parfaite. Je vous conjure donc, ô
» mon fils! de ne plus détourner vos yeux de ce
» Dieu souffrant et mourant, parce que rien
» n'est plus propre que cette considération à
» éclairer votre esprit, et à rendre votre dévo-
» tion brûlante. Que si vos yeux s'égarent,
» ramenez-les sur ce divin objet, et ne leur
» permettez plus de le quitter. Si votre esprit a
» peine à s'élever jusqu'à la vision de cet Homme-
» Dieu, je vous supplie instamment de ruminer
» toutes les voies de sa sainte croix et de ses
» souffrances. Si votre esprit se refuse à cette
» occupation intérieure, proférez au moins de
» bouche quelques paroles de la passion, et
» faites cela aussi souvent que possible, parce
» que la répétition fréquente des paroles saintes
» finit par échauffer le cœur et par lui donner
» la ferveur qui lui manque. O heureux celui
» qui verrait cet Homme-Dieu, pauvre, souf-
» frant et humilié autant et de la manière qu'il

» le fut en effet. Je suis certain qu'il voudrait le » suivre et le suivrait en effet dans tous ses états. » Il est vrai que cette vue parfaite ne peut venir » que de la grâce, mais il n'est personne qui » ne puisse l'obtenir ; car Dieu la donne bien » volontiers à tous ceux qui la veulent et la » cherchent.

» Je désire, ô mon fils ! que la connaissance » de Dieu remplisse désormais entièrement » votre esprit, et son amour votre cœur. Si vous » n'avez pas cette grâce, je vous désire au » moins celle dont je parlais tout à l'heure, qui » fait connaître et aimer Jésus-Christ crucifié. » Si ces deux grâces vous sont également sous- » traites, ah ! ne prenez aucun repos, que » vous n'ayez obtenu un de ces deux moyens de » remplir votre esprit et de rassasier votre » cœur de tout bien. Croyez-moi, mon fils, et » tenez pour vérité certaine ce que je vais dire : » Si quelqu'un désire marcher dans la voie de » Dieu, s'approcher de Dieu, jouir de Dieu, » dans ce monde et dans l'autre, il doit s'appli- » quer à le connaître, non d'une manière sim- » ple, mais dans la vérité. Je m'explique : Celui » qui ne connaît Dieu que par les Ecritures, ou » par la prédication, ou par comparaison avec » les créatures, ne voit pour ainsi dire que son » extérieur, et c'est ce que j'appelle une connais- » sance simple. Celui qui comprend sa grandeur » infinie, sa beauté ravissante, sa bonté souve- » raine, et découvre en lui tout bien, le connaît » dans la vérité. Or, c'est cette dernière con-

» naissance et non la première que je vous
» souhaite.

» Un homme éclairé et un homme simple,
» ayant sous les yeux le même objet, ne le
» connaissent pas de la même manière. L'homme
» éclairé le connaît dans son fond et par consé-
» quent dans la vérité, tandis que l'homme
» ignorant n'en connaît que l'apparence. Suppo-
» sons que ce soit une pierre précieuse. L'homme
» simple ne voit que sa couleur brillante, et
» l'homme éclairé, tout en voyant comme
» l'autre, sa beauté extérieure, en connaît la
» valeur, ce qui fait qu'il la désire bien plus
» ardemment, et l'achète bien plus cher que
» l'ignorant ne le voudrait faire. C'est ainsi
» qu'une âme vraiment sage, connaissant, si je
» puis parler de la sorte, toute la valeur de Dieu
» qu'elle voit non-seulement dans l'apparence,
» mais dans la vérité, l'aime beaucoup plus que
» celle qui n'en a que la simple connaissance.
» Or, en l'aimant plus, elle le désire davantage
» et fait de plus grands frais pour s'en mettre en
» possession. Alors Dieu libéral, se donne à
» cette âme qui aussitôt sent sa présence, goûte
» sa douceur, et trouve un plaisir infini dans sa
» possession. Ensuite, parce qu'il est le souve-
» rain amour, elle en devient participante, en
» sorte que son amour n'ayant plus de bornes,
» elle saisit l'objet, l'attire, l'embrasse et s'unit
» à lui étroitement. Dieu en fait autant de son
» côté, c'est-à-dire qu'il s'unit à elle avec une
» douceur d'amour inconcevable, et alors la

» puissance de l'amour transforme le bien-aimé
» en son amante et l'amante en son bien-aimé.
» Pour donner une idée de cette merveille je me
» servirai d'une comparaison. Ainsi que le fer
» enflammé recevant la couleur, la chaleur, la
» forme et la vertu du feu auquel de son côté il
» se livre tout entier, et non en partie, devient
» feu en quelque sorte sans pourtant changer de
» substance ; ainsi l'âme unie à Dieu par la
» grâce du divin amour, est transformée en Dieu
» et devient comme toute divine en demeurant
» ce qu'elle est substantiellement, en sorte que
» c'est toujours une créature, mais dont la vie
» est devenue toute divine. Tels sont les biens
» que nous apporte la connaissance de Dieu ;
» car il faut, comme je l'ai dit plus haut, que
» dans la voie qui mène à l'union avec Dieu, la
» connaissance précède et que l'amour suive,
» jusqu'à ce qu'enfin l'amour transforme l'amante
» en l'objet aimé.

» Quel bonheur donc pour une âme de con-
» naître Dieu dans la vérité. Mais elle ne peut
» arriver à cette connaissance ni par ses lumiè-
» res naturelles, ni par l'Ecriture, ni par la
» science, ni par la vue des créatures, quoique
» tout cela puisse l'aider et la disposer. Il faut
» que Dieu la lui donne par grâce. Or, je crois
» que le plus court moyen de l'obtenir de sa
» bonté est une prière pieuse, humble, pres-
» sante et continuelle qui ne vienne pas seule-
» ment de la bouche, mais de l'esprit, du
» cœur et de tous les sens du corps, prière qui

» soit accompagnée d'un désir très-ardent et
» d'une lecture assidue du livre de vie, c'est-
» à-dire de toute la vie de Jésus-Christ pendant
» qu'il fut sur la terre. C'est en effet dans son
» Fils bien-aimé que le Père éternel enseigne à
» l'âme la voie qu'il faut suivre, la manière
» d'y marcher, et la forme de vie qu'il faut
» prendre pour arriver à lui par la connais-
» sance, et s'unir à lui par l'amour.

» Ainsi donc, mon fils bien-aimé, si vous
» désirez la lumière de la divine grâce, si vous
» voulez bannir toute sollicitude de votre cœur,
» vous prémunir contre les tentations nuisibles,
» et devenir parfait, allez promptement à
» Jésus-Christ. Dieu n'a pas donné à ses enfants
» d'autre voie pour aller à lui que son Fils ado-
» rable qui a dit lui-même : Je suis la voie, la
» vérité et la vie. La vie de cet Homme-Dieu,
» sa doctrine céleste, ses souffrances et sa
» mort, voilà le livre du chrétien que j'ai cou-
» tume d'appeler le livre de vie; mais on ne lit
» bien dans ce livre que par une oraison conti-
» nuelle qui éclaire l'âme. Or l'âme, à la faveur
» de cette lumière puisée dans l'oraison, voit
» clairement la route que Jésus-Christ a par-
» courue. A la faveur de l'oraison encore elle
» y entre et y court, et en y courant avec un
» cœur dilaté, elle se débarrasse des sollicitu-
» des du monde. Une fois déchargée de ce far-
» deau, elle se voit élevée au-dessus d'elle-
» même pour goûter la douceur divine, puis
» cette douceur l'embrase, et lorsqu'elle est

» devenue toute de feu par amour, elle se transforme en Dieu même, et tout cela lui arrive » en regardant la croix par une continuelle » oraison.

» C'est encore au pied de cette croix et en la » contemplant par une continuelle oraison que » vous apprendrez à vous connaître parfaitement vous-même. Courez-y donc, mon cher » fils, et demandez à celui qui est mort sur elle » pour votre salut, la lumière qui vous est » nécessaire, afin qu'éclairé sur votre profonde » misère, vous puissiez vous élever jusqu'à la » source de la divine douceur. A mesure que » vous vous connaîtrez mieux, vous admirerez » davantage comment Dieu a pu vous acheter si » cher, vous adopter pour son enfant, et promettre de vous traiter en Père. Ah! du moins » ne soyez pas ingrat envers lui, et pour preuve » de votre amour, appliquez-vous à accomplir » sa volonté sainte. Si les enfants légitimes de » Dieu ne lui obéissent pas, comment les adultérins lui obéiront-ils? car Dieu a des adultérins » et des enfants légitimes. Les premiers sont ceux » qui, au lieu d'accomplir la loi de Dieu, se » laissent conduire par la chair et vivent au gré » de leurs passions. Les seconds sont ceux qui » s'appliquent à ressembler à leur Père en le » suivant avec courage dans la voie de la pauvreté, des souffrances, des humiliations qu'il » a parcourue. Or, mon cher fils, sachez-le » bien, vous avez le fondement et le complément de toute perfection dans ces trois choses,

» car c'est par ces trois choses que l'âme est
» purifiée, éclairée, préparée à son union avec
» Dieu, union qui est suivie de la transforma-
» tion divine.

» Ainsi donc, et je ne saurais trop le répéter,
» connaître Dieu et se connaître soi-même,
» c'est-à-dire voir en Dieu tout bien, et aucun
» en soi, voilà toute la perfection que l'homme
» peut avoir ; mais il n'y a que les enfants légi-
» times de Dieu qui parviennent à cette con-
» naissance par la fervente oraison, et la lecture
» assidue du livre de vie. C'est dans ce livre
» sacré que le Père a fait pour eux et ouvert à
» leurs regards, qu'ils apprendront cette science
» qui n'enfle pas, qu'ils trouveront les en-
» seignements nécessaires à leur conduite et à
» celle des autres, qu'ils connaîtront tout ce
» qu'il est utile à l'homme de savoir. O le beau
» livre donc que le livre de l'Homme-Dieu !
» Lisez-le, mon fils, et vous y trouverez les
» enseignements dont vous avez besoin pour vous
» et pour toute sorte de personnes. Méditez-le,
» et votre cœur s'enflammera de telle sorte, que
» vous trouverez dans les tribulations vos con-
» solations les plus douces, et vous les recevrez
» comme des bienfaits, vous jugeant indigne de
» les recevoir. Il y a plus : si les dons de Dieu
» vous attirent quelque prospérité ou quelque
» louange, vous n'en serez point enflé, parce
» que, lisant dans ce livre, vous verrez dans la
» vérité que la louange ne vous convient pas.
» C'est ici, pour le dire en passant, un des

» signes auxquels l'homme peut connaître s'il » est vraiment en grâce, lorsque les dons de » Dieu qui sont en lui l'humilient au lieu de » l'enfler. »

CHAPITRE XIV.

Jésus-Christ, livre de vie; sa pauvreté.

Le livre de vie n'est autre chose que Jésus-Christ le Fils de Dieu, le Verbe divin, la sagesse du Père, qui a pris chair et qui s'est montré aux hommes pour les éclairer par sa doctrine, sa vie et sa mort. « Il faut considérer » quelle fut sa vie et sa conduite constante pen- » dant qu'il vécut sur la terre ; car sa vie est le » modèle et la forme de tous ceux qui veulent se » sauver. Or, la vie de Jésus ne fut qu'une » amère et continuelle pénitence depuis le mo- » ment de son incarnation jusqu'à sa dernière » heure. Cette compagne ne le quitta jamais; » c'est ce qu'on ne peut dire d'aucune créature. » Les apôtres et Marie elle-même eurent une vie » fort agitée sans doute ; ils eurent beaucoup à » souffrir ; mais leurs souffrances, outre qu'elles » ne durèrent qu'un temps, furent entremêlées » de consolations. Pour connaître parfaitement » les souffrances de Jésus, il suffit de contempler » attentivement la société dans laquelle il passa » sa vie tout entière par une disposition très- » sage de la volonté de son Père éternel : 1°

» une très-parfaite, continuelle et souveraine
» pauvreté ; 2°. une parfaite, continuelle et sou-
» veraine abjection ; 3°. une très-parfaite,
» continuelle et souveraine douleur formèrent
» la vie de Jésus pendant sa vie tout entière. Si
» nous lui demandons pourquoi, il nous répondra
» que c'est pour nous engager à faire ce même
» choix à son exemple, à les aimer, à les sup-
» porter jusqu'à la mort. C'est par cette voie que
» le Fils de l'homme est entré dans sa gloire, et
» il n'y a pas d'autre voie droite par laquelle ses
» serviteurs puissent arriver au terme où il est
» parvenu. Il convient en effet, et il faut même
» que les membres suivent la route qu'a tenue
» la tête, et que leur société soit celle de leur
» chef. »

Première compagne de Jésus, la pauvreté, disons mieux, il eut en partage comme trois pauvretés : l'une simplement grande, l'autre plus grande et jointe à la première ; une troisième très-parfaite et jointe à la première et à la seconde. Ce ne furent pourtant pas trois pauvretés distinctes, mais bien trois degrés de sa vertu de pauvreté, qu'il faut considérer avec une religieuse attention. Le premier degré de la pauvreté de Jésus, le livre de vie et l'instituteur des âmes, fut la privation ou la pénurie de toutes les choses temporelles. Il ne posséda en propriété ni maison, ni jardin, ni champs, ni vignes, ni or, ni argent, ni quelque chose que ce fût. Quant à l'usage des choses de ce monde, il n'en voulut recevoir qu'autant qu'il en fallait

pour subvenir aux besoins les plus pressants de la vie corporelle. Encore voulut-il souvent souffrir la faim et la soif, le froid et la chaleur et plusieurs autres incommodités. Il avait en horreur les choses exquises et délicates, et ne consentait à recevoir dans ses nécessités que des choses grossières et communes selon la saison et les lieux où il se trouvait. Enfin il vivait comme un mendiant étranger qui n'a ni toit pour se mettre à l'abri, ni lit pour reposer sa tête. Le second degré de la pauvreté de Jésus fut plus parfait encore. Il voulut être pauvre en parents et en amis, privé de la familiarité des grands et des puissants, et de toute amitié temporelle; de sorte qu'il ne voulut avoir et n'eut en effet ni du côté de ses parents maternels, ni du côté de ses alliés par saint Joseph, ni parmi ses disciples, aucun ami qui pût lui épargner ni un coup de marteau, ni un coup de verge, ni un soufflet, ni même une parole injurieuse. Il voulut naître d'une mère très-pauvre et très-humble, et être élevé dans la maison d'un pauvre charpentier. Il ne voulut avoir aucune relation de société avec les rois du pays, ni avec les princes des prêtres, les pharisiens ou les scribes. Il se dépouilla de toute affection pour sa famille, au point qu'il n'omit jamais pour faire plaisir à ses parents, pas même à sa Mère, rien de ce qui pouvait plaire à son Père éternel. Le troisième degré de la pauvreté de Jésus fut beaucoup plus sublime encore; car après s'être dépouillé de tout ce qui était hors de lui, il finit par se dé-

pouiller de lui-même ; mais ceci mérite d'être examiné en grand détail.

D'abord, il se fit pauvre de sa propre puissance, tant que la gloire de Dieu n'exigea pas qu'il lui rendit son action. Quoiqu'il fût tout-puissant par sa nature divine, il apparut aux hommes comme un homme faible, infirme, impuissant. On le vit pleurer comme un enfant, fuir en Egypte pour échapper à la poursuite d'Hérode, boire et manger comme un simple mortel, travailler comme un homme dans le besoin, éprouver de la fatigue dans ses voyages, essuyer enfin sans se défendre les insultes et les mauvais traitements de ses ennemis. Ce ne fut pas seulement aux hommes pécheurs qu'il donna sur lui cette incroyable puissance. Tous les corps insensibles et les éléments qu'il avait créés reçurent le pouvoir de lui nuire et de le tourmenter ; et lui, comme un homme impuissant qui ne pouvait ni résister ni se défendre, souffrit tout ce qu'on voulut par amour pour nous. Voyez comme les liens l'attachent à la colonne, et le tiennent captif, comme les fouets le déchirent, comme les épines le blessent, comme les clous le transpercent. Réjouissez-moi, ô enfants de Dieu ! en vous montrant fidèles à ce Dieu si généreux dans son amour, et donnez-lui vos cœurs pour payer son humilité si fidèle, et sa fidélité si humble. Il est immense, et voilà que des liens le circonscrivent dans un lieu particulier. Il est l'auteur de la vie, et il s'en laisse dépouiller par des êtres insensibles ; il est la

vraie lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde, et il permet à un voile de l'aveugler ; il est impassible, et il donne aux fouets et aux verges le pouvoir de le déchirer et de le mettre en pièces. Ses mains qui ont versé tant de bienfaits, guéri tant de maux, essuyé tant de larmes ; ses pieds qui ont couru après tant de brebis errantes pour les ramener au céleste bercail, il permet à des clous de les percer. Il souffre enfin qu'on le suspende à un arbre, il le rougit de son sang, et consent à y rendre le dernier soupir : quel prodigieux abaissement, et c'est pour vous qu'il s'abaisse de la sorte. Il permet au fiel et au vinaigre de remplir d'amertume sa bouche qui distillait des paroles aussi douces que le miel. Il permet à une lame d'ouvrir son divin cœur pour en faire sortir le sang et l'eau qui doivent sanctifier la terre. Etait-ce à des hommes pervers qui en abusaient que devaient obéir toutes ces créatures ? N'auraient-elles pas dû prendre le parti de leur créateur et détruire ses ennemis ? Ah ! du moins que l'humilité si fidèle, si profonde et vraiment inouïe de cette Majesté si haute abatte donc enfin l'orgueil de notre néant, et nous détermine à descendre à son exemple.

Ce fut lui qui donna à Pilate, aux Juifs, à ses bourreaux, à tous ses ennemis la puissance de l'accuser, de le juger, de le blasphémer, de l'insulter, de le maltraiter, de le faire mourir enfin au milieu des supplices. Que lui fallait-il en effet pour empêcher tout cela? Une seule parole,

un seul acte de sa volonté souveraine ; mais il voulait nous racheter de cette manière, et nous laisser un grand exemple de patience dans tous les genres de tribulations.

Est-ce tout enfin ? Non , voici une faiblesse plus humiliante et plus pénible encore , il donne au démon le pouvoir de le tenter, de le toucher, de le transporter d'un lieu dans un autre , et de lui donner la mort par les mains des méchants pour arracher les hommes à son funeste empire. Reprenons toutes les conséquences du dépouillement de son pouvoir. Immortel et glorieux , il se fit passible ; créateur , il se fit impuissant ; monarque très-fort, il se fit très-faible. Au lieu de repousser le démon , il se soumit à lui , il donna force contre lui aux créatures insensibles, à toutes les tribulations , aux injures , à la douleur. Quelle confusion pour nous , misérables créatures, qui ne voulons ni faire de pénitences volontaires , ni supporter les épreuves qui nous viennent de Dieu , les repoussant autant qu'il est en nous , nous permettant même des murmures contre sa providence.

2° Il se dépouilla aussi en quelque sorte de sa sagesse. En effet , lorsqu'il parut dans le monde, au lieu de se montrer aux sages du siècle comme un homme éminent en science , il voulut bien passer à leurs yeux pour un homme simple , ignorant et insensé. Au lieu de philosopher et de discourir avec abondance , de disputer avec éloquence et avec chaleur , il discourait et enseignait avec autant de simplicité que de dou-

ceur, et s'il montra la voie de la vérité, ce ne fut que par la sainteté de sa vie et la force de ses miracles. Rien ne lui était plus facile, s'il l'eût voulu, que d'étonner le monde par l'éclat de sa science, les ressources de l'esprit et par la subtilité des raisonnements, étant la sagesse du Père, le maître des savants, l'inspirateur des prophètes. Il n'en fit rien pourtant, voulant apprendre aux hommes si jaloux de leur science et de leur sagesse, que la gloire qu'ils en tirent n'est qu'une pitoyable vanité.

3° Par son admirable amour pour la pauvreté il renonça à la réputation qu'il pouvait acquérir par sa bonté, sa sainteté, son innocence. Qu'y avait-il de plus facile pour lui que de passer pour un saint? Il n'avait besoin pour cela que de fixer l'attention de ses compatriotes sur sa conduite, ou de permettre à ses vertus de jeter un plus vif éclat. Tout le monde eût bientôt reconnu non-seulement qu'il était exempt de tout péché, mais encore qu'il était venu, comme l'avait dit Jean-Baptiste, pour effacer les péchés du monde. Ce fut lui qui fit regarder son précurseur comme un saint. Qu'est-ce donc qui pouvait l'empêcher de se montrer ce qu'il était, c'est-à-dire le saint des saints? Cependant il fit tout le contraire : il sut si bien dissimuler sa sainteté, que la plupart des hommes le regardèrent comme un malfaiteur. C'est un pécheur, disait-on de toute part ; car il ne se plaît que dans la compagnie des mauvaises gens. C'est un homme de bonne chère, un traître et un séduc-

teur ; c'est un ennemi de la patrie, un blasphémateur, un possédé. Il paraît enfin qu'on le traita comme un malfaiteur en le condamnant au dernier supplice avec deux voleurs. Voilà ce qu'il a fait en sauvant tout à la fois la vérité de sa justice et de sa doctrine pour condamner notre hypocrisie ; car hélas ! ne sommes-nous pas des hypocrites, nous qui nous glorifions devant les hommes des vertus que nous n'avons pas et du bien que nous ne faisons pas? nous qui dissimulons adroitement nos défauts et nos péchés pour nous faire une réputation de sainteté et d'innocence ? nous qui faisons de bonnes œuvres devant les hommes précisément pour obtenir leurs louanges et leur approbation ?

4° Il se dépouilla de son empire. C'est lui que l'Ecriture appelle le Roi des rois, le maître des puissants, le dominateur des princes de la terre, le monarque dont le règne n'aura jamais de fin. Cependant il s'enfuit lorsqu'on voulut le faire roi temporel. Il voulut dépendre de mauvais rois pendant sa vie tout entière, obéissant à leurs édits, leur payant le tribut, se soumettant à leurs jugements et à leurs sentences les plus injustes, sans se permettre seulement de murmurer contre eux. Et comme si ce n'eût pas été assez d'obéir à ces princes et aux lois émanées de leur puissance, il se soumet à leurs officiers et même à leurs valets, lorsqu'ils le maltraitent contre toutes les lois. Pilate lui demande s'il est roi ? et il répond que son royaume n'est pas de ce monde, voulant dire

qu'il est peu jaloux d'exercer sur les hommes une domination temporelle, qui pourtant lui appartenait légitimement. Il déclare encore qu'il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Jamais enfant ne fut aussi obéissant à ses parents qu'il l'était à sa pauvre Mère et à son père putatif. Jusqu'à sa trentième année il vécut soumis à leur autorité et leur rendit les plus humbles services. Entouré d'une douzaine de pauvres disciples, il paraissait moins leur maître que leur serviteur, prenant pour lui les privations, les peines, les fatigues, s'humiliant auprès d'eux jusqu'à les servir à table et à leur laver les pieds et les mains. A quoi pensons-nous donc, et quelle est notre démence lorsque, après des exemples si touchants donnés par notre maître et notre roi, nous voulons dominer et vivre sans joug, sans dépendance et en pleine liberté. Ignorons-nous donc qu'un jugement plus sévère est réservé à ceux qui gouvernent les autres ; que Dieu leur demandera un compte rigoureux de la conduite et des péchés de leurs sujets, et que les puissants seront un jour puissamment tourmentés. Rougissons de notre orgueil en voyant l'humilité de notre divin Maître. Aimons, aimons à son exemple à dépendre des supérieurs, et bien convaincus qu'il est bien plus sûr d'obéir que de commander, dépouillons-nous entièrement de notre volonté, et pratiquons de grand cœur la plus humble obéissance.

Voici donc quelle fut la pauvreté très-par-

faite et continuelle de Jésus-Christ qui, maître des richesses, voulut vivre pauvre parmi les hommes pour les exciter à l'amour de la pauvreté. Il eut la pauvreté effective, volontaire et spirituelle. Il fut pauvre des biens de ce monde jusqu'à la mendicité : pauvre d'amis, pauvre de puissance, pauvre de sagesse mondaine, pauvre de réputation, pauvre d'autorité, enfin pauvre de tout ce que les hommes appellent les biens de la vie. Après s'être réduit à cette complète indigence, il a prêché la pauvreté, il a proclamé les pauvres bienheureux, assurant qu'ils seront un jour les juges du monde. Il a condamné les riches, et déclaré par ses exemples autant que par sa doctrine que tous les biens de ce monde ne sont dignes que de mépris. Mais hélas ! ô douleur ! mais hélas ! ô honte ! cette pauvreté d'esprit si noblement recommandée est aujourd'hui abandonnée et fuie par la plupart des hommes, et ce qui doit indigner davantage, par ceux-là même qui la lisent dans le livre de vie, la comprennent et la prêchent aux autres ; ils la louent et la recommandent par leurs paroles, tandis qu'ils ne cessent de la combattre par leurs actions.

Jésus-Christ a donc pris la pauvreté pour sa compagne inséparable, et il désire évidemment que les siens l'imitent en ce point. Cependant quel est l'homme aujourd'hui, quelle est la femme qui puissent dire qu'ils se sont associés à cette glorieuse compagne ! C'est en vain que ce divin Sauveur a déclaré bienheureux ceux qui

la possèdent. Le monde la méprise, c'en est assez ; personne n'en veut. Hélas! je n'en veux pas moi-même. Je ne suis pas pauvre non plus. Nous avons entendu dire, et nous savons comment il était logé et nourri. Au lieu de l'imiter en cela, nous semblons prendre à tâche de condamner sa conduite, et nous nous disons chrétiens, et nous osons encore porter ce nom glorieux!... Puisque nous préférons l'abondance à la pauvreté, malgré les enseignements d'un tel Maître, malheur à nous! Nous marchons honteusement dans la route du monde, et non dans la voie droite qui est Jésus-Christ.

Heureux au contraire et vraiment heureux celui qui a pour la pauvreté un amour sincère, qui se dépouille des biens temporels, renonce aux amitiés, aux familiarités humaines, aux délectations de la sensualité, à la science vaine et curieuse, à la réputation de sainteté, aux dignités et supériorités. Heureux celui qui ne pouvant renoncer à tout cela par un dépouillement effectif, n'a pour ces sortes de biens aucune affection, aucune attache : c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. Quoi qu'en dise le monde, ces pauvres sont les vrais sages, et riches des véritables biens, tandis que l'attachement aux biens d'ici-bas atteste la folie et mène à une affreuse misère. Il règne en effet dans l'enfer une telle indigence, qu'elle fait le désespoir des riches qui y sont renfermés. Rien pour apaiser leur faim et étancher leur soif : point de parents pour les secourir ; point d'amis

pour les protéger ; point de puissance ni de sagesse qui puisse les tirer des mains de la sagesse divine. Ajoutez à cet entier dénûment des tourments affreux. Voilà ce que Dieu réserve à ceux qui méprisent la doctrine de Jésus-Christ sur la pauvreté. Tel sera leur sort pendant les siècles des siècles.

CHAPITRE XV.

Humilité de Jésus-Christ.

La seconde compagne de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle fut l'humilité la plus profonde que l'on puisse imaginer Tout roi qu'il était, il voulut être considéré comme un sujet, je ne dis pas assez, comme un esclave, et encore quel esclave ! Un esclave vendu, et non acheté, tant on faisait peu de cas de lui ; un esclave que l'on traita avec autant de rigueur que d'indignité, sans que personne eût pitié de lui, sans qu'on lui permît d'ouvrir la bouche pour se défendre. Dieu permit pourtant quelquefois que ses concitoyens lui rendissent justice : mais chaque fois qu'ils voulurent lui accorder quelque honneur temporel, il eut grand soin de l'éviter, soit en les haranguant, soit en prenant la fuite. C'est ce qu'il fit par exemple un jour que le peuple essayait de se rendre maître de sa personne afin de le faire roi. Il aurait cherché au contraire les mauvais traitements et les insultes, s'il l'avait

pu sans manquer aux règles de la charité. Mais du moins il supporta patiemment et d'un grand cœur toutes les persécutions que lui suscitèrent les méchants, tous les affronts dont ils ne manquèrent pas de l'accabler. Presque tous les Juifs se firent ses ennemis, sans aucune raison, sans qu'il leur eût jamais fait aucune insulte. La guerre commença contre lui lorsqu'il était encore au berceau ; car il fut obligé de s'exiler pour échapper à la cruauté d'Hérode. Pendant trente ans les hommes ne firent aucune attention à lui. Lorsqu'il eut commencé son ministère évangélique, on ne lui parlait plus pour ainsi dire que pour l'insulter. Les uns le traitaient de samaritain, les autres de démoniaque ; ceux-ci de séducteur et de faux prophète, ceux-là de gourmand et de buveur de vin. Ce n'est pas un juste, disait-on, encore moins un prophète. S'il fait des miracles, ce n'est pas par la puissance de Dieu, mais par celle des démons. Les habitants de Nazareth voulurent le précipiter du haut de la montagne qui couronne leur ville. D'autres populations prirent en main des pierres pour le lapider. Une ville lui ferma ses portes, un peuple le bannit hors de son pays. Mais rien n'approche des ignominies de sa cruelle passion. On l'enchaîne comme un malfaiteur au jardin des Olives; on le promène pendant une nuit et un jour devant les tribunaux de Jérusalem comme un objet de curiosité. Les uns lui donnent des soufflets, les autres couvrent de crachats sa face adorable. Hérode le fait revêtir d'une robe d'insensé. Les

soldats romains chargent ses épaules d'un vieux morceau d'écarlate. Ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines, et fléchissent les genoux devant lui par dérision. Ils couvrent son visage d'un voile sale, et le frappent en disant : Devine qui t'a frappé. Les uns grincent les dents et vomissent contre lui mille injures, tandis que d'autres lui déchirent le corps à coups de fouet. Pilate le met en parellèle avec un brigand, et le peuple insensé donne la préférence à celui-ci. Judas le trahit, Pierre le renia, et il se vit abandonné de tous les autres apôtres. Pas une voix ne s'éleva pour le justifier, ni même pour le plaindre. La multitude au contraire provoquait sa condamnation, en soutenant qu'elle était méritée. On charge ses épaules de l'instrument de son supplice. Arrivé au Calvaire, on le réduit pour la seconde fois à la plus honteuse nudité, on l'élève afin que le peuple entier soit témoin de sa honte ; on le place entre deux voleurs ; on n'oublie rien pour l'insulter. Toi, disent ceux-ci, qui te vantais de détruire et de rebâtir le temple, fais-nous voir ta puissance en descendant de la croix. Il a fait tant de miracles sur les autres, disaient ceux-là, que ne se sauve-t-il lui-même? Pendant ce temps les soldats jettent sa robe au sort. Les bourreaux auxquels il demande de l'eau pour étancher sa soif, lui offrent par une barbare moquerie du fiel et du vinaigre. Il est mort et l'on se donne le cruel plaisir de lui percer le cœur. Lorsque son corps est descendu de la croix, il faut que ses amis empruntent un tombeau pour

lui donner la sépulture. Cependant les Juifs l'insultent encore en disant à leurs chefs : Ce séducteur a dit qu'il ressusciterait. Il sort en effet du tombeau ; mais les uns nient sa résurrection, et les autres la cachent. Voilà jusqu'à quel point il s'est humilié pour arriver à la véritable gloire, et nous la procurer à nous-mêmes.

Maintenant, je le demande, n'a-t-il pas droit d'attendre de nous qu'au lieu de chercher la gloire d'ici-bas, nous la refusions quand elle nous est offerte, et qu'elle ne trouve en nous qu'un juste mépris. Voilà bien en effet ce qu'il a fait pour nous servir de modèle ; car, au lieu de chercher sa propre gloire, il l'a refusée, il l'a méprisée, ou pour mieux dire, il a pris en partage l'humiliation et l'infamie, uniquement jaloux de procurer la gloire du Père céleste. Ce fut pour le glorifier qu'il descendit du ciel dans le sein de Marie, qu'il s'anéantit jusqu'à prendre la forme d'esclave, qu'il se rendit obéissant jusqu'à la mort infâme de la croix. Mais hélas ! ô douleur ! ô honte ! où sont ses imitateurs ? Où sont-ils les chrétiens qui, par amour pour cette compagne chérie de Jésus, fuient les honneurs et se complaisent dans la honte attachée aux humbles emplois ? Pourrait-on même en trouver beaucoup qui ne veuillent être estimés et loués pour leurs bonnes œuvres, pour les bonnes qualités qu'ils ont ou qu'ils s'imaginent avoir, et qui n'applaudissent aux louanges qu'on leur donne. En vérité, tous sont égarés dans la voie de leur orgueil, et si l'on cherche ceux qui font

leur bien propre de l'humilité, on a peine à les rencontrer. Si l'on en trouve quelques-uns, ce ne peuvent être que des hommes unis à Jésus-Christ par un vrai amour, comme des membres vivants à leur chef. Ceux-là aiment sincèrement l'humilité, parce qu'elle fut la compagne chérie de leur divin Maître.

On en trouve beaucoup au contraire qui disent, ou du moins qui pourraient dire : « J'aime Dieu et je me soucie fort peu du monde ; qu'il me refuse son estime et ses honneurs, cela m'est indifférent ; mais je ne veux pas qu'il parle mal de moi, qu'il m'insulte et me méprise. Je tiens à mon honneur, et je ne puis souffrir la confusion. » Qu'ils y prennent garde, ce langage est le signe certain d'une foi faible, d'un faible amour et d'une grande tiédeur. De deux choses l'une : ou celui qui parle ainsi a mérité la confusion qu'il rencontre, ou il ne l'a pas méritée. S'il l'a méritée par des péchés cachés ou manifestés dont il a un sincère repentir, il doit supporter cette honte non-seulement avec patience, mais avec une douce paix, parce que cette peine bien supportée satisfait à Dieu et au prochain selon la volonté de la justice divine. S'il n'a pas mérité cette confusion, il doit la supporter avec une joie plus grande encore, parce qu'elle tourne tout entière en augmentation de grâce, et par conséquent en augmentation de gloire. C'est en passant par cette voie que les amis de Dieu se purifient, se perfectionnent et arrivent à une haute sainteté. Jésus-Christ en fuyant les hon-

neurs et en essuyant la confusion a donc voulu apprendre à ses amis les moyens de croître en mérite et en gloire ; parce qu'il avait grandement à cœur de leur inculquer cette divine leçon, il choisit l'humiliation pour sa seconde compagne le jour où il se fit homme, et ne la quitta plus jusqu'à son dernier soupir.

CHAPITRE XVI.

Vie de Jésus-Christ, carrière continuelle de souffrances supérieures à tout ce que l'on peut imaginer.

La troisième compagne, et la plus chérie du Sauveur, fut cette douleur indicible, à laquelle son âme fut associée au moment même où elle entra dans son très-saint corps. Cette âme s'unissant en même temps à la divinité, reçut une souveraine sagesse, et dans cet instant Jésus devint tout à la fois voyageur et compréhenseur. Dès lors commença son supplice à la vue des peines qui lui étaient réservées, peines qui se découvrirent à son esprit non pas confusément, mais de la manière la plus claire et la plus distincte. Or, pour nous faire une idée de la douleur de son âme, examinons en détail quelles furent ses diverses prévisions.

Il prévoyait qu'après une triste et pénible vie de trente-trois ans, dont il avait sous les yeux toutes les circonstances, il serait vendu et livré par un de ses disciples, renié par un autre,

abandonné de tous, enchaîné, frappé, souffleté, accusé, blasphémé, calomnié, flagellé, chargé d'injures, couronné d'épines, condamné à mort, conduit au Calvaire chargé de sa croix, dépouillé de ses vêtements, réduit à la nudité la plus honteuse, crucifié, détruit par la mort, et percé d'un coup de lance après son trépas. Il savait quand, comment et en quelle mesure il serait affligé, baffoué et tourmenté. Il savait combien d'hommes contribueraient à son martyre ; il savait combien d'injures lui seraient dites ; le nombre des coups de verges et de marteau qui lui seraient donnés, des larmes et des gouttes de sang qu'il devait répandre ; il savait le nombre de ses soupirs et de ses gémissements, et ceux que sa passion arracherait à sa tendre Mère. Voilà ce qu'il vit à son entrée dans le sein de la divine Vierge, et ce qu'il ne cessa de voir et de considérer pendant les neuf mois qu'il y fut renfermé ; car nous ne parlons ici que des peines de son incarnation. Or, une semblable prévoyance ne pouvait avoir lieu sans une tristesse amère, sans une affreuse douleur de cœur et d'esprit. De sorte qu'on peut dire sans exagérer, que son âme souffrit dès lors, et toujours depuis sans interruption, ce qu'elle eut à souffrir au jardin des Olives. Son corps seul n'y prit pas la même part par un miracle de préservation. Après avoir parlé de ses souffrances par prévision, parlons de ses souffrances actuelles. C'est ici que nous allons voir ce livre de vie rempli d'innombrables douleurs.

Aussitôt après sa naissance, au lieu d'être plongé dans un bain chaud, et déposé sur un lit mollet, couvert avec soin, il fut couché dans une dure crèche, sur une poignée de foin, sans autre couverture que ses pauvres langes, et quelques vêtements légers dont sa sainte Mère ne manqua pas sans doute de se dépouiller en sa faveur. Il est vrai que deux animaux se chargèrent de le réchauffer de leur haleine; mais cette haleine, par sa mauvaise odeur, lui fit souffrir une nouvelle incommodité. Quelques jours après il fallut, pour lui sauver la vie, le porter en Egypte, à travers les déserts où les Israélites eurent tant à souffrir de la chaleur, de la faim et de la soif, lorsqu'ils les traversèrent pour se rendre dans la terre promise. Il lui fallut ensuite revenir par le même chemin avec les mêmes incommodités. Pendant sa sainte enfance il venait tous les ans de Nazareth à Jérusalem pour la fête de Pâques, et faisait ce voyage à pied dans une saison où la chaleur se fait sentir avec force. A l'âge de trente ans, aussitôt après son baptême, il entra dans le désert et y jeûna pendant quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture. Cette longue abstinence lui causa une faim si dévorante, que le démon crut pouvoir s'en servir pour le porter à pécher, et en fit la matière de sa première tentation. Au sortir de là il commença ses courses évangéliques, qui durèrent trois ans, pendant lesquels il parcourut les villes et les bourgades de trois provinces, sans provisions et sans argent, par la pluie, le

froid, la chaleur, trempé de sueur, accablé, morfondu, et ne trouvant souvent d'autre couvert que celui des arbres de la campagne, d'autre lit que la terre nue. Or, pourquoi s'imposait-il toutes ces souffrances? Ce fut, disons-le en passant, pour dévoiler les mensonges de l'enfer, et pour montrer aux hommes la voie de la vérité, pour détruire l'empire de Satan, porter les hommes à la pénitence, et nous apprendre que notre bonheur et notre gloire dépendent de notre patience à souffrir ce qu'il a souffert le premier.

Quant aux douleurs de sa passion, aucune langue ne suffirait à les dire, aucun esprit n'est capable de les imaginer. Cette souffrance de toutes les espèces fut vraiment ineffable. Sans parler de son long et cruel supplice, il est inconcevable combien sa compassion le fit souffrir. Je ferais mieux de dire ses compassions, car il en éprouva de plusieurs sortes. Il ne sera pas superflu de les examiner en détail; car c'est là ce que l'on considère le moins quand on médite ses souffrances.

Première souffrance du cœur de Jésus, sa compassion pour le genre humain qu'il aimait d'un souverain amour. Or, il ne se bornait pas à déplorer sa perte en général; il compatissait à chaque personne de cette multitude, s'affligeant de ses péchés, non en masse, mais en particulier, et mesurant la douleur que lui causait chacun d'eux sur la grandeur de la coulpe et de la peine, en sorte qu'il n'est pas un péché

commis ou à commettre qui n'ait contribué selon sa mesure à déchirer le cœur de ce Sauveur miséricordieux. Il faudrait donc compter les pécheurs qui ont vécu ou qui vivront jusqu'à la fin des temps, la multitude effroyable de leurs crimes, et celle des degrés de châtiment qu'ils méritent, pour savoir combien de douleurs ressentit ce bon Père par l'effet de son incroyable compassion pour les pauvres enfants d'Adam. C'est, dira-t-on, ce que tous les hommes ensemble ne sauraient faire. J'en conviens ; mais alors il est manifeste que les peines dont l'accabla sa compassion pour nous furent en nombre presque infini. Enfin, pour juger de leur poids il suffit de penser que ce fut cette compassion qui le détermina à livrer son corps aux affreux tourments et à la mort horrible qu'il subit sur le Calvaire, puisque le but de son sacrifice fut de satisfaire pour nos offenses et de nous préserver des peines de l'enfer.

Seconde souffrance du cœur de Jésus, sa compassion pour lui-même. Quels maux en effet étaient plus propres à l'exciter que les siens? Il savait que son Père ne l'avait envoyé que pour être la grande victime du monde. Il se voyait condamné à supporter toutes les douleurs et toutes les peines de ses élus. Cet avenir affreux et inévitable était continuellement présent à sa mémoire. Etait-il donc possible qu'il demeurât insensible à un si triste sort? Si quelqu'un avait la certitude de mourir un jour sur un échafaud, pourrait-il oublier ce malheur, ou y penser

sans angoisse ? S'il savait qu'on lui réserve une mort plus cruelle encore, ne s'apitoierait-il pas encore plus sensiblement sur lui-même ? Quelle dut donc être la compassion de Jésus pour lui-même, connaissant de la manière la plus parfaite tous les maux qu'il aurait un jour à supporter ? Qu'on me pardonne la comparaison que je viens de faire, elle n'exprime pas ce que je veux rendre, mais la grossièreté de l'esprit humain m'oblige d'y recourir.

Troisième souffrance du cœur de Jésus, sa compassion pour son Père éternel. Jésus aima toujours infiniment son Père qui s'est nommé, comme il l'est en effet, le Dieu des miséricordes. Or, le voyant touché de pitié, au point de livrer pour nous son Fils unique à la mort, et de se sacrifier lui-même, s'il eût été convenable de le faire, il compatissait au delà de tout ce qu'on peut dire à cette incompréhensible compassion ; et ce fut pour consoler sa volonté sainte, si je puis parler ainsi, qu'il s'humilia lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix. Or, la douleur causée à Jésus-Christ par cette compassion est tout à fait inexplicable. Je dirai même qu'elle fut ineffable, parce que la permission, la concession, la dispensation de cette douleur lui vint de la sagesse divine, comme ses autres douleurs ; c'est-à-dire, qu'il lui fut accordé d'une manière ineffable et éternelle de parcourir la longue carrière de ses souffrances. Or, plus cette concession fut admirable, plus fut cruelle et intense pour Jésus la compassion

provenant de cette dispensation ; en sorte qu'aucune intelligence humaine ne peut la comprendre. Quel est l'homme qui comprenne l'amour infini que le Fils de Dieu nous a montré en voulant nous sauver par sa mort ? Et bien la douleur infinie provenant de sa compassion est tout aussi incompréhensible ; car cette douleur fut le résultat de la lumière ineffable accordée à Jésus-Christ. La divinité en effet est une lumière ineffable : or, c'était la divinité qui éclairait Jésus-Christ qui vivait en lui ensemble avec cette dispensation divine, et le transformait en douleur, mais en douleur ineffable, c'est-à-dire en douleur dont il voyait par sa lumière divine la mesure excessive qui nous est cachée par son ineffabilité. La douleur provenant de la compassion de Jésus fut donc un effet de la lumière divine, et la lumière divine eut pour source et pour origine l'éternelle et ineffable dispensation des maux qu'il eut à souffrir jusqu'à son trépas.

Quatrième souffrance du cœur de Jésus, la compassion qu'il eut des douleurs de sa divine Mère. Il l'aimait plus qu'il n'aimera jamais aucune créature, parce que outre ce qu'il lui devait comme à sa mère, il la voyait compatir plus que personne à ses douleurs, et cela se conçoit : elle seule avait pour lui un cœur de mère : ce cœur avait une capacité de sentiment si noble, si profonde et si excellente, qu'aucun autre cœur de mère ne saurait lui être comparé. Elle souffrait donc pour lui de corps, de cœur

et d'esprit, et sa douleur était immense. Or, cette douleur immense, Jésus-Christ la recevait par sa propre compassion, et la portait dans son propre cœur.

Cinquième souffrance du cœur de Jésus, la compassion pour son Père si cruellement offensé par les péchés des hommes. Ce Père infiniment aimable, était l'objet de toutes ses affections. Il le voyait offensé par des crimes de toute espèce, par des crimes innombrables, mais surtout par celui que les hommes devaient commettre en lui donnant la mort. On ne pense pas assez à cet horrible péché ; on n'en comprend pas assez la scélératesse. Lorsque les hommes osèrent donner la mort à l'auteur de la vie, ils commirent un crime inconcevable, le plus grand forfait qui ait été, et qui puisse jamais être commis. Or, plus cet attentat offensa cruellement son Père, plus fut immense la douleur que Jésus-Christ ressentit ; et à cette douleur causée par la compassion pour son Père offensé, vint encore se joindre une autre douleur, produite par sa compassion pour les auteurs d'un si grand crime, compassion qui lui fit dire : Mon Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. Le Père en effet fut si horriblement blessé de ce crime épouvantable, que peut-être il eût damné derechef tout le genre humain, si Jésus-Christ, oubliant ses propres maux, n'eût apaisé son courroux en priant pour nous avec de grands cris et des larmes abondantes.

Sixième souffrance du cœur de Jésus, sa com-

passion pour ses apôtres et ses disciples désolés. Ses apôtres, ses disciples et les saintes femmes qui l'avaient suivi, étaient plongés dans la douleur la plus profonde et la plus amère. Or, parce qu'il les aimait tendrement, leur affliction réjaillit sur son cœur et l'accabla d'un nouveau poids.

Outre toutes ces douleurs, j'en aperçois quatre autres qui ne doivent pas être passées sous silence. Elles furent causées par quatre glaives dont ses ennemis se servirent pour lui faire des blessures plus sensibles, et rendre son trépas plus affreux. Le premier de ces glaives fut la cruauté de leurs cœurs endurcis. En effet, ces monstres furieux contre lui, n'étaient occupés qu'à machiner sa perte, qu'à inventer des supplices aussi barbares qu'ignominieux, qu'à mûrir l'infernal projet d'exterminer de dessus la terre son nom, sa personne et sa société adorable. Le second de ces glaives fut la haine obstinée de ceux qui le crucifièrent, toutes leurs pensées, intentions et volontés homicides étaient comme autant de flèches et de poignards qui transperçaient son cœur. Le troisième de ces glaives fut la méchanceté des langues de ceux qui parlaient ou criaient contre lui. Toutes leurs accusations, leurs calomnies, leurs faux témoignages, leurs conseils pervers, leurs railleries, leurs dérisions, leurs malédictions, leurs sentences injustes et leurs blasphèmes furent autant de traits décochés contre son tendre cœur. Le quatrième de ces glaives fut l'œuvre

barbare de sa passion lamentable. Il suffit d'en parcourir l'histoire pour voir qu'aucun raffinement de barbarie ne fut épargné pour le faire souffrir. Combien de fois ne fut-il pas tiré par les cheveux et poussé violemment par les soldats inhumains ! De combien de liens ne chargèrent-ils pas ses membres délicats qu'ils serrèrent de toutes leurs forces ! De combien de crachats et de soufflets ils chargèrent sa face et meurtrirent ses joues ! De combien de coups de verges, de chaînes et de fouets ils déchirèrent sa chair virginale ! Tous ces tourments lui causèrent autant de souffrances particulières ; mais les plus insupportables furent celles du crucifiement. Les clous dont ils se servirent étaient fort gros, carrés et si mal battus, qu'ils présentaient une foule de petits éclats sur toutes leurs faces, ce qui le fit souffrir bien davantage que s'ils eussent été minces et polis. Mais à quoi bon des clous ? Hélas ! il eût suffi de l'attacher avec des cordes pour lui rendre le supplice intolérable. Mais non, et ces clous mêmes ne leur suffirent pas. Avant de les enfoncer dans ses membres sacrés, ils le tirèrent par les pieds et par les mains avec tant de violence, que ses os en furent tout disloqués ; et ses nerfs horriblement tendus lui firent souffrir des douleurs indicibles. Ce ne fut pas encore assez pour satisfaire leur barbarie : au lieu de laisser la croix couchée, ils la dressèrent pour mieux faire sentir à son corps nu et dépouillé de sa peau l'impression de l'air qu'un vent froid rendait plus pénétrant, et plus encore pour que

les plaies de ses mains rendues plus douloureuses par le poids du corps s'élargissent sans cesse, et ouvrissent à son sang des voies par lesquelles il pût s'échapper plus abondamment et lui causer la mort ; car il ne fallait rien moins que cela pour assouvir leur insatiable fureur.

Lorsqu'il eut passé près de trois heures dans cette position effroyable, il fit entendre un cri de désolation : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Sans doute Dieu ne pouvait pas l'abandonner, puisqu'il était Dieu lui-même ; mais il poussa ce cri et exprima cette plainte pour trois raisons : 1°. pour exprimer qu'il sentait vivement les déchirements de la douleur ; 2° pour nous faire comprendre qu'il ne souffrait pas pour lui, mais pour nous-mêmes ; 3°. pour nous engager à le plaindre et à compatir à ses immenses tortures. Du reste, qu'on ne pense pas que cette horrible tragédie l'afflige seulement au Calvaire. Tous ces déchirements se firent sentir à lui dès le moment de sa conception ; car, ainsi que je l'ai déjà dit, aussitôt que son corps fut organisé, et que son âme en prit possession, l'union du verbe se fit avec l'un et avec l'autre. Or, par cette union suradmirable, son âme fut remplie d'une sagesse ineffable et infinie qui lui représenta toutes les choses actuelles et futures. Il connut donc en cet instant les souffrances qui lui étaient réservées, et dans leurs plus petites circonstances. En conséquence, il commença dès lors à sentir cette douleur intérieure qui ne le quitta plus

jusqu'au dernier soupir. C'est ce qu'il a témoigné plusieurs fois de sa propre bouche, en parlant de sa croix comme s'il l'eût déjà portée, et en disant à ses disciples qu'il la portait pour eux et non pour lui, ce qu'il disait pour nous engager plus efficacement à compatir à ses peines.

Or, cette douleur intérieure et les autres semblables dont j'ai parlé précédemment, étaient d'autant plus vives que son âme était plus sainte, plus douce et plus noble. Toutes ces injures et ces afflictions qu'il prévoyait, tourmentait son âme, de manière que le sentiment en rejaillissait jusque sur son corps, et ce sentiment était d'autant plus vif que ce corps virginal formé par l'Esprit-Saint était plus délicat et plus sensible. Enfin, les peines de Jésus étaient encore augmentées par la dignité de sa personne, qui était la personne du Fils de Dieu; car tous les mauvais traitements et les insultes dont il était l'objet tombant non sur un homme ordinaire, mais sur un Homme-Dieu, impliquaient une offense infinie, ce qui était pour lui la source d'une douleur infinie.

Cependant parmi tant de souffrances ce doux Agneau conservait une patience inépuisable. Il ne faisait ni menace ni résistance; il ne maudissait ni ne punissait ses cruels ennemis. On l'accusait, et il ne disait pas un mot pour prouver son innocence; on lui crachait au visage, et il ne détournait pas la tête pour éviter ces saletés; on lui demandait ses pieds et ses mains pour les

lui percer, et il les donnait avec une docilité incomparable ; enfin il s'abandonnait à toutes leurs volontés, se servant malgré eux de leur méchanceté pour opérer la rédemption du monde. Il y a plus, même pendant qu'ils accomplissaient leur horrible attentat il leur enseignait la vérité, leur donnait le plus touchant exemple de patience, et priait son Père avec effusion de larmes de leur pardonner. Le déicide qu'ils commettaient méritait d'être puni par la destruction de la nature humaine et la ruine du monde entier. Au lieu de cela il s'en servait pour répandre sur les hommes les plus grands bienfaits : car ce fut par sa mort qu'il satisfit pour nous à la justice de son Père, nous racheta de l'esclavage du démon et des supplices de l'enfer, et nous ouvrit, ainsi qu'à ses bourreaux les portes de son royaume. Ainsi cet attentat de la créature sur son créateur, qui aurait dû faire condamner le monde entier à la réprobation, a été, par la charité du Sauveur, ce qui précisément nous a réconciliés avec son Père ; et nous a rendus si aimables à ses yeux, qu'il nous a adoptés pour enfants. O pitié, ô miséricorde immense, ô bonté incompréhensible d'avoir ainsi fait abonder la grâce où l'iniquité avait abondé !

La divine miséricorde en choisissant ce mode de rédemption, a eu aussi en vue de nous donner un grand exemple de patience dans les tribulations, et de nous engager à rendre le bien pour le mal à nos ennemis par amour pour notre charitable Maître. Si un pareil exemple nous

eût été donné par un des Patriarches, par un Ange ou par quelque Saint, il y aurait pour nous véritable convenance de le suivre. Combien plus est-il juste que nous le suivions quand il nous est donné par la sagesse infinie de Dieu incarné parmi nous. Cette grande leçon nous étant donnée par la vérité infaillible qui ne peut ni se tromper ni être trompée, nous serions certes inexcusables de ne pas la suivre. Il faut au contraire que nous fassions avec une grande fidélité ce qu'elle nous demande.

Nous avons appris, et nous le croyons, car nous le répétons sans cesse, que le Fils de Dieu a passé toute sa vie dans les douleurs les plus amères ; or, elles ne lui arrivèrent pas par accident et malgré lui : il les choisit volontairement pour son partage. Il vint du ciel en terre pour les chercher ; il les embrassa et les aima lorsqu'il les eut trouvées, les supporta avec une invincible patience et déclara bienheureux ceux qui se font en ce point ses imitateurs. L'Apôtre nous dit que ce fut par ses souffrances qu'il entra dans sa gloire. N'est-ce pas assez nous dire qu'il n'est point d'autre voie qui puisse nous conduire à la nôtre? Trop insensé celui qui ignore que c'est là la route royale, ou qui refuse d'y entrer pour suivre son roi qui y marche le premier. Refuser de suivre un tel guide, c'est évidemment vouloir s'égarer et se perdre sans retour. Il savait parfaitement quels biens sont renfermés dans les souffrances : c'est pourquoi il les embrasse de préférence aux

douceurs de la vie qu'il méprisait souverainement et qu'il nous engage à mépriser comme lui. Avant qu'il eût donné aux hommes ce grand exemple, ceux qui auraient fui les tribulations et cherché les consolations temporelles, eussent paru excusables peut-être; mais depuis que nous l'avons vu passer sa vie dans les douleurs, nous ne pouvons plus de bonne foi préférer le plaisir à la peine. Il est indubitable que notre bonheur est sur la croix. Douter d'une vérité si hautement prêchée, si clairement manifestée par notre divin Maître, c'est un aveuglement pitoyable et une inconcevable folie. Quelle confusion, quelle condamnation ne méritons-nous donc pas, nous qui n'étant que de misérables pécheurs, refusons non-seulement les tribulations que Dieu nous envoie dans sa justice, mais encore celles qui nous viennent de sa miséricorde. Rien n'est plus propre que les adversités à nous retirer du mal et à nous convertir : et lorsque Dieu nous les envoie ou permet qu'elles nous arrivent, nous les fuyons avec effroi, nous les repoussons avec impatience, nous ne négligeons rien pour nous prémunir contre elles, et lorsqu'il nous est impossible de les éviter, nous nous permettons des plaintes et des murmures, et nous courons promptement aux remèdes et aux consolations. Conçoit-on une pareille folie ?

Serait-il sage le malade qui, au lieu de supporter l'opération du médecin, repousserait sa main bienfaisante, ou qui refuserait opiniâtré-

ment les remèdes prescrits pour sa guérison ? Voilà pourtant comme nous nous conduisons envers le céleste médecin. Le froid et le chaud viennent de lui. Nous ne l'ignorons pas, et cependant au moindre froid qui se fait sentir nous recourons bien vite au feu et aux étoffes, et pour la moindre chaleur nous prenons des rafraîchissements. C'est également lui qui dans sa miséricorde et sa sagesse nous envoie les maladies corporelles. Cependant si nous sentons quelque douleur de tête ou d'estomac, ou le feu de la fièvre, nous soupirons, nous pleurons, nous poussons des cris déchirants, et il faut au plus vite aller chercher un homme de l'art, préparer des remèdes, disposer un lit bien tendre et bien chaud, fermer les portes, interdire le passage, empêcher le moindre bruit. Si le mal augmente et offre quelque danger, nous fatiguons Dieu et les Saints par l'importunité de nos prières, nous vouons des jeûnes et des pèlerinages, des dons aux autels ; nous faisons en un mot pour nous débarrasser de ces afflictions utiles ce que nous ne ferions pas pour le bien de nos âmes et pour l'expiation de nos péchés. Si Dieu permet dans l'intérêt de notre avancement que quelqu'un nous humilie, nous afflige, il n'en faut pas davantage pour nous troubler, nous émouvoir, nous fâcher et nous arracher des plaintes. Cela même ne nous suffit pas : nous jugeons mal de l'intention, nous communiquons la peine qu'elle nous a faite, nous critiquons, nous conservons une secrète aversion, et nous saisissons les occa-

sions de nous venger. Tel est l'usage que nous faisons des médicaments qui nous sont donnés par le médecin de nos âmes.

Cependant ces pénitences du choix de Dieu valent bien mieux que toutes les mortifications de notre choix, et si nous les recevions de bon cœur, elles nous seraient bien autrement salutaires et méritoires. Le médecin céleste connaît en effet bien mieux que nous ce qui est nécessaire pour purifier, éclairer et perfectionner nos âmes. D'ailleurs la vaine gloire se mêle facilement aux mortifications volontaires : il n'en est pas ainsi des afflictions qui nous viennent de la main de Dieu. Les hommes croient en effet, ou du moins peuvent croire que nous les supportons par nécessité, lorsque pourtant nous les souffrons avec autant de joie que de patience. Heureuses dispositions ! oui, et d'autant plus qu'elles ne sont connues que de Dieu seul ! Souffrons donc désormais patiemment et en paix les intempéries des saisons, nos maladies, nos infirmités, et n'y cherchant d'adoucissement que lorsqu'elles ont un degré qui peut empêcher le bien de l'âme. Supportons de même les privations de la pauvreté, la perte de nos amis, les oppressions, les persécutions, les opprobres, les injustices et les mauvais traitements. Au lieu de nous lamenter, acceptons toutes ces peines, je ne dis pas, avec patience, mais avec joie, sachant que c'est Dieu qui nous les envoie pour son amour et pour notre bien. Souffrons-les enfin d'aussi bon cœur que si nous les eussions choi-

sies. Alors sans doute elles seront beaucoup plus méritoires que toutes les pénitences de notre choix. Mais, misérables que nous sommes, peu contents de refuser les afflictions que Dieu nous envoie, nous nous portons avec une sorte de passion aux objets contraires, employant toute notre industrie à nous procurer les commodités et les douceurs de la vie, mendiant les consolations auprès des créatures, et ne respirant que pour le plaisir et les vaines joies. Or, certes, ce n'est pas là la voie que Jésus-Christ nous a tracée, ni qu'il a suivie lui-même. Une âme qui est sage, et qui veut vivre sagement, ne doit chercher autre chose que la croix. Une âme qui s'occuperait de Jésus-Christ et qui aurait dans le cœur une étincelle d'amour pour lui, voudrait le suivre dans la route du Calvaire, et ce serait toute sa consolation.

Ce que je dis des satisfactions terrestres, je le dis également des consolations spirituelles. Il y en a sans doute, et de délicieuses, dans le service de Dieu; mais ce n'est pas là ce qu'il faut y chercher. Lorsque Marie assista à la mort de son divin Fils, lui demanda-t-elle des consolations et des douceurs? Non sans doute. Pourquoi donc en demanderions-nous? Désirer autre chose de Jésus-Christ en ce monde, que la grâce de partager ses peines, c'est le signe d'un amour bien faible ou plutôt d'une grande présomption. Un pauvre qui sert Dieu sans frais, mais aussi sans intérêt propre, lui plaît plus qu'un riche qui lui fait de grandes offres dans

la vue d'en obtenir des bienfaits. De même une âme qui sert Dieu avec un grand amour, parce qu'elle trouve beaucoup de douceurs à son service, mérite assurément bien moins qu'une autre qui le sert avec un amour égal en ne recevant de lui que des épreuves. La lumière qui sort de la vie de Jésus me fait connaître que le chemin qui mène à Dieu est celui de la douleur; inutilement nous en chercherions un autre. Or, puisque ce fut la voie de notre chef, elle doit être aussi celle de ses membres. Oh! qu'heureuse est l'âme qui s'attache à lui et qui marche sur ses pas! Après avoir été pauvre temporellement, elle obtiendra des richesses éternelles. Ses humiliations passagères la conduiront aux plus grands honneurs, à une gloire qui fait pâlir toutes les gloires mondaines. Après des peines de courte durée elle sera mise en possession du souverain bien qui lui procurera des délices éternelles.

C'est ainsi que Dieu récompense ses fidèles serviteurs, quoiqu'il mérite d'être servi pour lui-même, parce qu'il est digne d'un amour infini, à cause de sa très-haute et souveraine bonté à laquelle soient honneur et gloire dans les siècles des siècles.

Gloire donc soit à Dieu Tout-Puissant, à qui il a plu, lorsque nous étions dans le néant, de nous donner l'être, et de nous faire à son image. Gloire, honneur à Dieu très-miséricordieux, parce que lorsque nous étions séparés de lui, misérables, captifs, damnés, il a voulu

nous racheter par sa pauvreté, ses humiliations et ses souffrances. Gloire à ce Dieu bienfaisant qui, n'écoutant que son incompréhensible bonté, a voulu préparer son royaume à des pécheurs aussi méprisables et indignes que nous le sommes; en sorte qu'il n'est personne qui, d'une manière ou d'une autre, ne puisse y parvenir. Gloire de nouveau et louange éternelle à ce très-doux Seigneur, à qui il a plu de nous appeler à sa félicité sans fin par la voie de la pauvreté, de l'humiliation et des souffrances. Si pour y arriver il fallait de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, ou des propriétés, ou bien des talents et de la science, combien d'hommes seraient forcés d'y renoncer! Mais les moyens qu'il a choisis étant communs et se trouvant partout et toujours, il n'est personne qui ne puisse y prétendre. Quel est l'homme en effet qui ne puisse se faire pauvre, du moins par affection, s'humilier, souffrir, travailler pour l'amour de Jésus-Christ. Il y a plus; il n'est aucun enfant d'Adam qui puisse traverser la carrière de la vie sans rencontrer de semblables épreuves, et s'il les supporte avec une patience chrétienne. c'en est assez pour lui mériter le ciel. Béni soit le Seigneur qui, au lieu de nous le faire acheter par une longue souffrance, ne nous demande que le support des peines de cette courte vie qui n'est qu'un moment comparé à l'éternité de la récompense.

Certes, fallût-il par amour pour Dieu et son beau royaume souffrir les peines les plus rudes

pendant des milliers d'années, nous devrions les accepter les mains jointes avec la plus vive reconnaissance et le cœur plein de joie. Combien est-il donc plus juste que nous ayons ces sentiments, puisqu'il a voulu borner à un si petit nombre d'années la carrière de nos douleurs ; car, en vérité, notre vie n'est rien comparée à la durée de son royaume qui n'aura point de fin. Que notre glorieux Maître soit à jamais béni d'avoir daigné venir lui-même sur cette terre fonder nos espérances par sa parole, et les fortifier par ses exemples. Après ce qu'il a fait et ce qu'il a dit, nul doute que nous ne puissions, en usant bien des peines de cette courte vie, parvenir à son royaume éternel.

Venez donc, venez, ô enfants de Dieu ! courez à la croix de Jésus-Christ, à la pauvreté, à l'humiliation, à la souffrance. Faites tous vos efforts pour vous transformer dans cet homme de douleur et Dieu tout ensemble. C'est ce qu'il vous demande. O enfants de Dieu ! pourriez-vous le lui refuser après qu'il vous a aimés jusqu'à souffrir la mort la plus honteuse et la plus cruelle pour vous engager à porter patiemment vos croix ? L'amour de Dieu et du prochain, voilà le caractère de ses enfants et la perfection du christianisme. Puisque Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à tout souffrir pour nous, nous devons en faire autant pour lui. Maintenant donc, ô enfants de Dieu ! sachez que ce doux Sauveur ne cesse de me dire que je dois vous animer à lui être fidèles et à de-

meurer unis à vos frères par le plus sincère amour ; car quiconque est fidèle à Dieu, doit aussi l'être à ses semblables. Mais comment pourriez-vous ne pas aimer un Dieu qui vous a prouvé tant d'amour par sa doctrine, sa vie et sa mort ?

Cependant, parce que nous sommes infidèles, ses ignominies, son indigence et ses douleurs, sa doctrine si vraie et si persuasive, ne font sur nous ni une assez vive, ni une assez profonde impression, et parce que nos cœurs ne sont point assez touchés de toutes ces preuves de sa tendresse, sa mort, quoique très-pauvre, très-honteuse, très-cruelle, n'a pu encore nous faire mourir à aucun de nos péchés. Où sont-ils, hélas ! les chrétiens qui répondent à ces preuves irrécusables de la fidélité d'un Dieu par un peu de foi vive et continuelle ? Au contraire, elles sont pour nous comme si elles n'étaient pas réelles, et nous oublions toutes ces merveilles. Venez donc, pauvres pécheurs, regardez cette croix, et pleurez avec moi sur Jésus qui y est mort ; car ce sont nos péchés qui lui ont arraché la vie.

Venez aussi, vous qui n'êtes pas comme moi tout couverts de péchés. Si vous êtes moins coupables, vos victoires ne sont pas votre ouvrage, mais celui de la grâce qui vous a défendus par la vertu de la croix de Jésus-Christ. Ainsi, tout innocents et saints que vous êtes, les larmes et les gémissements vous conviennent aussi bien qu'à moi et à mes pareils.

Plus vous avez été favorisés, plus grande est votre dette ; d'ailleurs vous n'avez pas été aussi reconnaissants que vous le deviez, et votre vie n'est pas exempte de tout péché, et il y a bien quelques taches sur la robe de votre innocence. Il n'est donc personne qui ne doive jeter sur cette croix des regards de tristesse, gémir et pleurer sur cet innocent Agneau qui l'a rougie de son sang. Dans ce regard de la croix, qui ne peut avoir lieu que par une oraison continuelle, l'âme apprend à connaître pleinement ses péchés ; elle en conçoit une vive douleur ; elle acquiert une humilité profonde, et le regret qu'elle éprouve d'avoir tant fait souffrir un bon maître, l'engage à se punir et à se réformer.

Regardez donc, ô enfants bénis de Dieu, le modèle qui vous est offert sur cette croix adorable. Regardez le livre de vie, je veux dire l'Homme-Dieu crucifié pour vous. Oh ! que ce regard est précieux et salutaire ! Sur cette croix, comme dans un miroir, l'âme voit clairement tous ses péchés ; elle y voit la miséricorde divine dans les innombrables tourments que Jésus souffrit pour les expier ; elle y voit la gravité de ses offenses, puisqu'il a fallu une telle pénitence pour en effacer la tache, et en faire remettre la peine ; elle y voit la sainteté de Dieu qui ne peut laisser le crime impuni ; la rigueur de sa justice qui n'épargne pas même son Fils unique, et ne consent à pardonner qu'après avoir vu couler tout son sang ; son incroyable bonté qui, touchée de notre impuis-

sance, s'est chargée de satisfaire à notre place, plutôt que de nous laisser en proie à l'éternelle damnation ; son zèle pour le salut de nos âmes, puisqu'il n'a rien épargné pour nous rendre nos droits à l'héritage céleste ; enfin, elle y voit son infinie sagesse dans le choix de cette rédemption, dessein ineffable et inconcevable à toute créature. Par ce moyen il a racheté l'homme sans nuire aux intérêts de sa justice ; il l'a exalté sans rien perdre de sa grandeur ; il a su souffrir et mourir dans son humanité, sans aucun détriment pour sa divinité. Il a su sauver par le bois celui que le bois avait damné, et vaincre le démon par l'instrument de son triomphe ; il a su tout relever par sa chute, tout vivifier par sa mort, et mériter au monde, par ses humiliations et ses douleurs, une gloire éternelle. Il a su enfin, par la folie de la croix confondre la sagesse humaine, et manifester sa divine sagesse. Voilà ce que l'homme d'oraison, éclairé par la grâce, découvre dans la croix, et ce n'est là encore qu'une partie des merveilles ineffables que ce livre enseigne. Oh ! lisons, lisons dans ce livre de vie, sans cesser jamais, et imitons Jésus-Christ, notre aimable réparateur, à qui soient honneur et gloire aux siècles des siècles. *Amen.*

CHAPITRE XVII.

Avis d'Angèle sur l'Oraison.

Puisqu'il est vrai que l'on ne peut acquérir la connaissance de Dieu incréé ni de Dieu fait homme, connaissance indispensablement nécessaire pour transformer l'homme dans son amour, sans lire assidûment dans le livre de vie, qui n'est autre chose que la vie et la mort de notre très-bon Maître ; puisque cette lecture ne peut être comprise sans une pieuse, humble, continuelle, attentive et forte oraison, qui ne soit pas seulement de bouche, mais de cœur et d'esprit et de toutes les puissances de l'âme, après avoir suffisamment parlé du livre de vie, il convient que je dise quelque chose de l'oraison.

L'oraison par laquelle et dans laquelle on trouve le Seigneur, est de trois sortes, et hors de cette triple oraison on ne saurait trouver le Seigneur. La première est l'oraison corporelle; la seconde, l'oraison mentale ; la troisième, l'oraison surnaturelle. La première est celle qui se fait en articulant des paroles, y ajoutant des cérémonies extérieures, telles que des signes de croix, les inclinations, les génuflexions. Cette oraison-là jamais je ne l'abandonne. J'ai voulu, dans un temps, la sacrifier entièrement à l'oraison mentale ; mais cela ne

me réussissait pas toujours Quelquefois je perdais le temps dans le sommeil et la paresse , et je priais sans fruit. C'est pourquoi je m'exerce dans l'oraison corporelle toutes les fois que j'en sens le besoin. D'ailleurs , je puis dire que celle-ci est pour l'autre une excellente préparation ; or , cette manière de prier doit être accompagnée d'attention , c'est-à-dire , qu'en parlant il faut considérer ce que l'on dit et n'y pas mettre de précipitation comme font certaines femmes ignorantes , qui tiennent par-dessus tout à la quantité , et ne croient avoir bien prié que lorsqu'elles ont beaucoup prié. L'oraison est mentale quand la méditation de Dieu occupe tellement l'esprit qu'il n'y entre aucune autre pensée. Si quelqu'autre objet que Dieu fixe l'attention , je n'appelle plus cela oraison mentale. Cette oraison enchaîne tellement la langue qu'elle ne peut parler , et remplit l'entendement de telle sorte qu'il ne peut considérer autre chose que Dieu. C'est pourquoi , l'âme passe de cette oraison à celle que je nomme surnaturelle. L'oraison est surnaturelle lorsque l'âme élevée par cette méditation et cette plénitude s'étend au delà de sa nature , comprend de Dieu plus qu'elle n'en saurait comprendre humainement , acquiert la connaissance de ce qu'elle comprend sans pouvoir l'expliquer à d'autres , parce que tout ce qu'elle voit et sent , est supérieur à la nature. Dans ces trois degrés d'oraison , l'âme obtient la connaissance de Dieu et d'elle-même ; dès qu'elle le

connaît, elle l'aime; dès qu'elle l'aime, elle le désire, et ce désir est le signe du véritable amour qui transforme l'amante, non en partie, mais tout entière dans l'objet aimé. Ensuite, parce que cette transformation n'est ni continuelle, ni même durable, l'âme s'en va cherchant tous les moyens possibles de se transformer de nouveau, pour rentrer dans l'union divine.

Or, la sagesse divine qui met l'ordre partout, étant elle-même infiniment bien ordonnée, a voulu que personne ne pût parvenir à l'oraison mentale que par la pratique de l'oraison corporelle, et à l'oraison surnaturelle qu'en passant par l'oraison mentale. Elle a voulu aussi que les différentes heures de l'office se dissent aux heures marquées, à moins d'un vif attrait pour l'oraison mentale, ou que par l'oraison surnaturelle la langue ne se trouve liée, ou que quelque grave indisposition n'y mette obstacle. Elle veut encore que ce tribut lui soit payé de la meilleure manière possible, soit du côté de l'âme, soit du côté du corps, c'est-à-dire avec le recueillement et la sollicitude convenables. Elle veut enfin que nous portions à la prière un cœur entier et non divisé; car si nous y portons un cœur partagé, nous perdons le fruit qu'elle a coutume de produire. Il n'en est pas de même des autres exercices. Ainsi lorsque nous sommes au réfectoire ou à la récréation, ou occupées de quelque travail manuel, nous n'avons pas besoin d'y être tout entières; il vaut bien mieux que nous

fassions ces choses dans un esprit intérieur. Mais alors comme dans les oraisons réglées il faut que le cœur soit tout entier en Dieu, si nous voulons sentir le fruit de la prière ; les tentations qui nous assiégent dans l'oraison ne sont produites que par la division du cœur. Priez donc, et priez sans cesse : plus vous prierez, plus vous serez éclairé, plus vous verrez noblement, clairement, profondément le souverain bien ; plus vous le verrez excellemment, plus vous l'aimerez et plus votre cœur se délectera dans son amour. A mesure aussi que vous le comprendrez mieux, votre capacité de compréhension augmentera. Vous arriverez enfin à la plénitude de la lumière, et alors vous comprendrez ce que vous ne pouviez comprendre auparavant.

Je ne connais rien de plus noble et de plus glorieux que la prière qui nous est si souvent et si fortement recommandée par Jésus-Christ, et dans laquelle nous l'avons lui-même pour maître et pour modèle. Consultez là-dessus l'Evangile, et vous verrez quelle importance il attachait à cet acte de religion. Il en parlait continuellement, et il y revenait de toutes les manières, parce qu'il nous aimait et nous voulait le plus grand bien. Pour nous faire adopter cette sainte pratique, il n'est sorte de moyens qu'il n'emploie ; tantôt il dit à ses Apôtres : Priez si vous ne voulez pas entrer en tentation ; tantôt il nous pousse par l'espérance : Demandez et vous recevrez ; tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous sera accordé. De peur

que nous ne l'aimions pas assez, il nous attire par la force de son exemple. L'Evangile nous parle souvent de ses oraisons, et nous apprend qu'il se retirait sur les montagnes pour prier. Disons-mieux ; toute sa vie ne fut qu'une oraison continuelle ; ne voulez-vous pas l'imiter ? Mais alors il aurait prié en vain, puisqu'il ne l'a fait que pour nous donner l'exemple ; mais alors vous n'auriez rien à espérer, puisque, tout Dieu qu'il était, il a voulu devoir à la prière ce qu'il désirait obtenir. Priez donc, encore une fois priez.

Vous savez que personne n'est sauvé sans la lumière et la grâce divine. C'est la lumière divine qui fait entrer les âmes dans la vie spirituelle et les conduit par de continuels progrès au sommet de la perfection. Si donc vous n'avez pas encore commencé, si vous voulez obtenir cette lumière divine, priez : si vous avez déjà fait quelques progrès, et que vous désiriez une augmentation de lumière, priez ; si vous êtes arrivé à une perfection éminente, et que vous vouliez un surcroît de lumière qui vous y maintienne, priez ; voulez-vous la foi, priez ; voulez-vous une espérance ferme, priez ; voulez-vous une charité ardente, priez ; voulez-vous l'amour de la pauvreté, priez ; voulez-vous l'obéissance, priez ; voulez-vous la chasteté, priez ; voulez-vous quelque vertu que ce soit, priez. Mais lorsque vous ferez de semblables prières, faites-les en lisant dans la vie du Sauveur, qui fut toute pauvreté, humiliation, douleur, vérita-

ble obéissance. Lorsque vous serez entré dans cette voie de perfection, et que déjà vous y aurez fait quelques progrès, vous rencontrerez des tribulations pénibles. Les tentations du démon, de la chair et du monde vous arriveront en foule et vous livreront de terribles assauts. Or, si vous voulez remporter la victoire, priez.

Lorsqu'une personne veut s'appliquer à l'oraison, elle doit avant tout se procurer une grande pureté de corps et d'âme, et pour cela s'appliquer à bien connaître ses bonnes et ses mauvaises actions. Pour acquérir cette connaissance, qu'elle considère attentivement dans quelle intention elle fait ses exercices de piété, ses mortifications et ses autres bonnes œuvres ; les manquements de respect, les retranchements, les négligences, les autres défauts dont elle s'est rendue coupable dans le service de Dieu, et l'empressement qu'elle a mis à satisfaire ses penchants, sans crainte de lui déplaire. Ensuite qu'elle se confesse de toutes ses fautes, et qu'elle les déplore dans l'amertume de son âme. Cette confession et cette douleur lui rendront la prière désirable, et au lieu d'y porter les dispositions du pharisien, elle y portera celles du publicain qui lui obtiendront la lumière céleste. Ceux donc qui veulent être éclairés par l'Esprit-Saint, doivent recourir à l'oraison. Les Apôtres étaient en oraison lorsqu'il descendit sur eux au jour de la Pentecôte.

Veillez et priez pour ne pas donner lieu à

vos ennemis qui vous épient continuellement, de vous rendre quelque mauvais service. Or, vous leur fournirez l'occasion de vous nuire , lorsque vous abandonnerez l'oraison. Si le démon ne laisse pas de vous tenter, quoique vous priiez , plus la tentation est rude et plus il faut persévérer dans la prière ; car il arrive souvent qu'il ne vous tente que pour vous la faire abandonner. Céder à son importunité, serait lui céder la victoire, tandis qu'elle vous reste, si vous continuez à prier. C'est donc par l'oraison que vous rendez à votre âme la pureté désirable ; c'est encore dans l'oraison que vous triomphez des tentations , et enfin que vous obtenez la lumière divine et que Dieu vous unit à lui. L'oraison n'est pas autre chose que la manifestation de Dieu et de soi-même : or, la vraie et parfaite humilité résulte de cette manifestation ; car lorsque l'âme voit Dieu et se voit elle-même d'une manière convenable , elle ne peut plus douter de sa misère et de sa bassesse ; en conséquence elle s'humilie , et cette humilité attire la divine grâce , et d'autant plus abondamment, qu'elle s'humilie plus profondément. A mesure que la grâce croît , l'humilité augmente; à mesure que l'humilité augmente, elle donne à la grâce une plus large voie , et l'âme de plus en plus éclairée va toujours descendant dans l'abîme de son néant. Voilà ce que produit la lecture du livre de vie par une oraison continuelle. Nous y voyons que Dieu est tout et que nous ne sommes rien. C'est en cela que consiste

toute la perfection de l'homme, comme toute notre étude consiste à voir Dieu et à nous voir nous-mêmes en Jésus-Christ par une constante oraison.

Lorsqu'il plaît à Dieu de vous soustraire les grâces sensibles, conduisez-vous comme vous le faites dans la plus grande ferveur de la dévotion, ne diminuant rien de vos oraisons, de vos veilles, de vos autres bonnes œuvres. Je ne pense pas pouvoir vous donner un meilleur conseil ; car si Dieu est content de vous lorsque vous veillez et priez dans la ferveur de la grâce, il l'est bien plus encore, lorsque vous faites tout cela malgré sa soustraction. Lors donc que vous sentez la chaleur de la dévotion, suivez l'impulsion de ce feu qui vous porte à la prière et aux bonnes œuvres ; mais lorsqu'il plaît à Dieu de vous les retirer et qu'il vous laisse dans le froid et dans la sécheresse, soit pour vous punir, comme il arrive souvent, soit pour trouver occasion de vous accorder une plus grande grâce, ne changez rien à vos exercices. Si à l'aridité viennent se joindre encore les tentations dont Dieu a coutume de se servir pour purifier ses enfants, continuez vos oraisons et vos bonnes œuvres à l'ordinaire. Outre que le démon ne craint rien tant que cette constante fidélité, elle est encore le plus sûr moyen d'engager Dieu à vous rendre sa grâce. Lorsqu'une âme fait tout ce qui dépend d'elle, elle peut être certaine que Dieu fera de son côté tout ce qu'elle a droit d'attendre de lui ; car il n'est rien qui l'honore

plus que la violence qu'on se fait pour prier sans goût et faire le bien sans attrait.

Dieu vous fait-il sentir sa douceur plus pleinement que de coutume, prolongez votre oraison, et prenez bien garde de vous laisser distraire par quelque pensée étrangère. C'est un temps de grâce pour goûter Dieu plus pleinement qu'auparavant : c'est un temps de lumière pour le mieux connaître et se connaître mieux soi-même.

Ne vous donnez à qui que ce soit avant d'avoir appris à vous séparer des créatures. Défiez-vous de vos ferveurs, c'est-à-dire de l'esprit qui vous les communique. Avant de vous livrer à sa conduite, il faut d'abord examiner d'où il vient, ce qu'il fait, où il va, ou bien le commencement de son action, le milieu et la fin. Il faut ensuite le comparer au livre de vie, et enfin le suivre autant qu'il est conforme à sa doctrine et pas davantage.

Tenez-vous en garde contre les personnes mielleuses, qui n'ont à la bouche que des paroles douces, qui cherchent à plaire particulièrement dans les conversations où il s'agit de révélations et de choses extraordinaires. Ce sont là des filets tendus à la simplicité de ceux qui les écoutent pour les attirer après elles.

Défiez-vous de ceux qui n'ont que l'extérieur de la sainteté et l'apparence des vertus. Vous seriez dupe, si vous vous laissiez introduire dans leur voie. Voyez donc, revoyez et éprouvez tout cela ; adoptez ensuite ce qui est conforme au livre de vie et rien davantage.

Défiez-vous enfin de ceux qui prétendant avoir la liberté d'esprit, se mettent à l'aise avec Dieu, et vivent sans gêne. Leur conduite est évidemment contraire à la doctrine de Jésus-Christ, qui, tout législateur qu'il était, s'est soumis à la loi, et de libre s'est fait esclave. Or cela étant, pour suivre Jésus-Christ au lieu de violer la loi, comme plusieurs se le permettent sous prétexte de liberté, il faut au contraire se soumettre à la loi, aux commandements et aux conseils évangeliques. C'est ainsi que les vrais chrétiens conforment leur vie à celle de Jésus-Christ. Ils s'enveloppent dans un cercle qui les assujettit à un ordre, et cela sous la conduite de l'Esprit-Saint, qui leur prescrit la manière de vivre, et les lie de telle sorte qu'il leur empêche de faire beaucoup de choses d'ailleurs permises, parce qu'elles ne sont ni mauvaises ni défendues ; mais il les leur interdit pour les renfermer dans l'ordre de vie qu'il leur donne.

CHAPITRE XVIIII.

Avis d'Angèle sur l'humilité.

Ce qu'il y a de plus utile à l'homme après l'oraison, c'est l'humilité ; car sans l'humilité, l'oraison est vaine. Voulez-vous donc être humbles, enfants bénis de Dieu, jetez les yeux sur Jésus-Christ votre divin modèle ; car c'est de

lui qu'il faut prendre la forme de l'humilité et de toute perfection. Considérez donc attentivement sa vie, étudiez sa doctrine, promulguée par ses paroles, démontrée par ses exemples, fortifiée par ses admirables vertus. Courez donc de tout votre cœur après ce bon Maître qui étant Dieu, s'est humilié jusqu'à prendre la forme d'esclave, et dans un esprit d'anéantissement s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est son amour qui l'a porté à s'abaisser ainsi pour donner l'exemple ; aussi nous exhorte-t-il à le regarder et à l'imiter, en disant : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Et moi aussi, mes enfants, je vous en conjure, regardez dans une haute et savoureuse considération la profondeur et la sublimité de cette doctrine, l'utilité et la valeur de cette instruction. Cherchez à découvrir sur quoi elle est fondée, et descendez jusqu'à sa racine. Il ne dit pas, ce grand Maître, apprenez des Apôtres, apprenez des Anges, mais apprenez de moi. Donc l'humilité est d'autant plus profonde, que ma majesté est plus sublime. Il ne dit pas : Apprenez de moi à jeûner, quoiqu'il se soit abstenu de manger durant quarante jours et quarante nuits pour nous donner l'exemple. Il ne dit pas : Apprenez de moi à vous détacher des biens du monde et à vivre dans la pauvreté, quoiqu'il l'ait pratiquée toute sa vie et laissée en héritage à ses Apôtres. Il ne dit pas : Apprenez de moi à créer l'univers, quoique cette création

soit un ouvrage vraiment admirable. Il ne dit pas : Apprenez de moi à opérer des miracles, quoiqu'il en ait beaucoup fait par sa propre puissance, et donné à ses disciples le pouvoir d'en faire en son nom. Il dit seulement : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, nous présentant cette vertu comme la meilleure preuve de la sainteté et le moyen de devenir saints à son exemple. Pour nous provoquer mieux à l'imiter en cela, il revient dans une autre circonstance, et joint l'exemple à la leçon. Je veux parler de ce qui se passa après le souper de la dernière Pâque. Il commença par laver les pieds à ses Apôtres de ses propres mains ; ensuite il leur dit ces paroles remarquables :

Comprenez-vous bien ce que je viens de faire. Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien ; car je le suis en effet. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire. En vérité, en vérité, je vous le dis, le disciple n'est pas plus grand que le Maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Si vous comprenez ceci, vous serez heureux en le faisant.

Toutes les vertus étant fondées sur l'humilité ainsi que l'enseigne la doctrine évangélique, sans l'humilité l'abstinence n'est rien, le jeûne le plus rigoureux n'est rien, la pauvreté n'est rien ; toutes les œuvres vertueuses seulement en

apparence ne sont rien ; les miracles eux-mêmes ne sont rien. Placez au contraire toutes ces œuvres sur le fondement de l'humilité ; dès lors ce sont des œuvres vives et méritoires ; elles subsisteront toute l'éternité. Je vois naître de l'humilité toutes les vertus et leurs opérations, comme je vois sortir d'une racine un arbre avec toutes ses branches. C'est donc l'humilité qui est la mère et la nourrice des autres vertus. Cette précieuse vertu étant donc le ferme et immobile fondement sur lequel est assise toute la perfection de la vie spirituelle, on comprend pourquoi Jésus-Christ veut en être le modèle, pourquoi il exige que nous allions en prendre l'enseignement à son école. Il ne fallait rien moins qu'un si grand Maître pour nous faire comprendre une si haute leçon, et nous déterminer à la mettre en pratique. On comprend encore pourquoi Marie, si riche en vertus, ne parle que de son humilité, et lui attribue la faveur de sa maternité divine. « Il a regardé, dit-elle, l'humilité de sa ser- » vante, et si les générations me proclament » bienheureuse, ce sera pour avoir été humble, » et non pour aucune autre vertu. »

Etablissez-vous donc solidement dans l'humilité, ô mes enfants ! C'est alors qu'unis à votre chef par une connexion naturelle et véritable, vous pourrez trouver en lui le repos de vos âmes. Où la créature peut-elle en effet trouver le repos et la paix, si ce n'est en celui qui est souverainement le repos et la paix, la pacification et la tranquillité de nos âmes. Or, pour

monter jusqu'à lui et obtenir cette heureuse paix, l'humilité est indispensable ; car sans elle toutes les autres vertus par lesquelles on court à Dieu ne sont rien. Si vous me demandez maintenant ce qu'est cette humilité de cœur que Jésus-Christ a voulu nous apprendre, je vous réponds qu'elle est une certaine lumière aussi claire qu'admirable par laquelle l'esprit de l'homme est ouvert à la connaissance de son néant, de sa bassesse et de l'infinie bonté de Dieu ; mieux il découvre la grandeur de cette bonté, plus il avance dans la connaissance de lui-même ; ensuite lorsqu'il est parvenu à bien connaître son néant et son extrême indigence, il loue et exalte cette bonté ineffable de Dieu, qu'il voit et comprend par cette humilité, et c'est alors que les grâces et les vertus naissent dans son âme.

La charité est la reine des vertus. Or, la charité naît de cette lumière, et voici comment. L'âme éclairée sur sa profonde misère, ne conçoit pas comment Dieu peut la supporter ; cependant elle voit qu'au lieu de la mépriser, il a de l'inclination pour elle, il cherche à s'unir à elle, et veut s'avilir en quelque sorte par cette union. Une si grande bonté la transporte de reconnaissance, le feu de son amour s'allume, et bientôt tout embrasée elle se transforme en Dieu. Transformée en lui par son amour, comment pourrait-elle ne pas aimer ses créatures ? Elle voit en elles son bien-aimé ; elle est témoin de l'amour qu'il leur porte ; elle sait de quelle

manière elles en sont aimées ; elle les aime donc comme il convient. C'est même une suite nécessaire de sa transformation qu'elle aime tout ce qu'il aime, et chaque personne comme il l'aime. Ceci explique comment elle se réjouit des biens du prochain, et s'afflige de ses maux. Témoin des défauts du prochain, elle ne se permet point de le juger ni de le mépriser, parce qu'éclairée par la même lumière, elle se voit parfaitement, et qu'en se voyant elle reconnaît qu'elle a commis de semblables péchés et de plus énormes. Si ce malheur ne lui est pas arrivé, elle comprend qu'elle n'a pu par elle-même résister aux tentations, mais que ses résistances sont l'œuvre de la grâce. Elle n'a donc garde de juger les autres ; au contraire, leurs chutes ne servent qu'à l'humilier, soit en lui rappelant les siennes ou celles qu'elle ferait si Dieu ne la traitait avec une si excessive bonté. Lorsqu'elle voit les maux corporels du prochain, elle les considère par une affection d'amour transformé comme s'ils étaient les siens, et alors elle compatit et s'afflige, comme faisait l'Apôtre, lorsqu'il disait : Quel est celui d'entre vous qui souffre sans que je souffre ?

Mais ce n'est pas la charité seule qui sort de la racine de l'humilité. La foi et l'espérance en sortent également, comme toutes les autres vertus. Je n'entreprendrai pas de discuter tout cela ; ce serait m'engager dans des longueurs interminables. Disons seulement un mot de l'espérance et de la foi. L'âme qui est humble,

parce qu'elle se connaît elle-même, voyant le néant de son intelligence, et son ignorance des choses de Dieu, croit tout ce que lui enseigne la foi sans chercher à le comprendre. Reconnaissant également son extrême impuissance à éviter le mal et à faire le bien, met en Dieu toute son espérance, et moins elle attend d'elle-même, et plus elle se confie dans son puissant protecteur dont elle connaît la bonté. Il en est de même des autres vertus : elles procèdent toutes de l'humilité. L'onction de la grâce vous le fera comprendre beaucoup mieux que mes paroles.

O mes enfants ! établissez-vous donc sur ce solide fondement, et lorsque vous y serez fermement établis, employez à croître en toutes sortes de vertus tout ce que vous avez de zèle. Celui qui est véritablement humble, vit comme un ange : son cœur est très-pur, très-bon, très-pacifique ; son caractère est d'une admirable douceur. C'est pour cela que l'homme humble est recherché de tous, chéri de tous, principalement des élus de Dieu qu'il instruit et convertit par ses exemples, avec d'autant plus de facilité, qu'ils ne sauraient résister à son extrême douceur. D'un autre côté, jouissant d'une paix profonde qui pacifie toutes ses puissances, rien ne le trouble, rien ne lui fait peur, en sorte qu'il peut dire avec le grand Apôtre : Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? O mes enfants ! creusez, creusez pour découvrir ce solide fondement, sans lequel vous ne pouvez élever qu'un édifice ruineux, sans

lequel vous ne pouvez faire dans la voie du Seigneur aucun progrès solide. Il vous est d'autant plus utile, nécessaire même d'être humbles, que sans l'humilité toutes les autres vertus s'échappent en fumée.

Accomplissez, mes enfants, le désir, le grand désir du roi éternel, Jésus-Christ, qui vous prie avec tant d'instance d'apprendre de lui cette aimable vertu et de descendre dans ce précieux fondement ; de pénétrer le plus avant que vous pourrez dans cet abîme de votre néant et de votre misère. Accomplissez le désir de l'éternelle vérité, de l'éternelle sagesse, qui a caché aux sages du siècle la valeur de l'humilité, tandis qu'il l'a révélée ou plutôt prêchée, tant par sa doctrine que par ses exemples, aux petits et aux pauvres. Je désire aussi, ô mes enfants ! mais ce n'est pas assez dire, j'ai faim, j'ai soif de vous voir descendre et vous abîmer dans cette connaissance de votre néant et de la bonté divine, parce que si vous pénétrez profondément dans cette double connaissance, vous finirez infailliblement par vous asseoir sur le solide fondement de l'humilité. Alors, au lieu d'être contentieux, vous serez comme des sourds qui n'entendent pas, comme des muets qui ne parlent pas, vous montrant ainsi les membres vivants de Jésus-Christ, qui, selon l'Apôtre, ne savent ce que c'est que de s'aigrir et de contester.

Voyez donc ce que produit l'humilité chrétienne. Elle vaut à ceux qui la possèdent une

part spéciale dans l'amitié de Dieu, une plénitude de grâce, une paix intérieure qui se répand jusque sur leur extérieur ; en sorte que si on les accuse injustement, ils ne savent ni s'excuser ni se défendre ; si l'on combat ce qu'ils disent, ils aiment mieux prétexter leur ignorance plutôt que de soutenir avec chaleur leur sentiment. Je ne vois pas en effet que ce silence vienne d'une autre source que de la connaissance d'eux-mêmes acquise à la faveur de la lumière divine.

Mais où faut-il chercher cette lumière et cette humilité qui produisent tant de biens ? On ne peut la trouver que dans une oraison fervente, cordiale, pure, continuelle et dans la lecture du livre de vie qui est Jésus-Christ. En contemplant ses actions, ses souffrances, l'âme obtient cette précieuse lumière qui lui fait voir tous ses péchés. Elle en connaît alors la multitude et l'énormité, et cette vue l'humilie au delà de tout ce qu'on peut dire. O mes très-chers amis ! qu'il n'y ait jamais entre vous ni dissentiment ni dissensions ! Soyez toujours d'accord. Je vous souhaite à cette fin ce qui ramène les cœurs discordants à l'unanimité, c'est-à-dire cette sainte enfance qui plaît tant à Jésus-Christ, et qui nous est si fortement recommandée dans l'Evangile. Si vous devenez vraiment enfants, au lieu d'être enflés de votre science et attachés à votre sens, vous reconnaîtrez votre ignorance et votre misère, et vous ne contesterez qu'avec vos illusions et vos défauts pour les corriger. Si

vous devenez vraiment enfants, vous ne sentirez aucun désir de l'emporter sur les autres, et alors, au lieu d'être d'une humeur désagréable et pénible, vous serez aimés de tous. O mes très-chers! si j'entendais dire que, redevenus enfants, vous ne faites tous qu'un cœur et qu'une âme, que je serais tranquille; car dans la vérité, je ne vois pas que sans cette union fraternelle, vous puissiez vous rendre bien agréables à Dieu. Pardonnez-moi mon orgueil d'avoir ainsi osé vous engager à l'humilité. Je n'ai pu retenir mon zèle ni résister à la charité qui me presse de travailler à votre sanctification.

CHAPITRE XIX.

Enseignements d'Angèle sur la Charité.

La charité est de toutes les vertus la plus excellente et la plus fructueuse; son influence s'étend à tout; en sorte que sans elle les autres vertus sont stériles, et l'oraison non-seulement inutile, mais désagréable aux yeux de Dieu. Quant à l'inutilité de l'oraison, voici ce que vous dit Jésus-Christ, le livre de vie; écoutez ses paroles: « Si, portant votre présent à » l'autel, vous vous souvenez en chemin que » votre frère a quelque chose contre vous, allez » d'abord vous réconcilier avec votre frère. puis » vous ferez votre offrande qui sera gracieuse- » ment accueillie. L'offrande de l'oraison est

» donc sans fruit, si elle n'est faite dans le lien » de la charité fraternelle. » Ecoutez encore, et méditez ces paroles que Jésus-Christ nous met à la bouche dans l'oraison dominicale pour nous faire demander le pardon de nos péchés. Lorsqu'il nous enseigne de prier le Père céleste de nous remettre nos dettes comme nous remettons celles de nos débiteurs, ne nous dit-il pas assez que nos prières n'obtiendront leur effet qu'autant que nous pardonnerons à nos frères les injures qu'ils nous ont faites, et que nous demeurerons dans le lien de la charité.

Mais il faut aussi que vous sachiez que si l'amour est la source de tout bien et de tout mérite, il l'est aussi de tout démérite et de tout péché ; d'où je conclus qu'il n'est au monde ni homme ni démon, ni autre chose dont vous deviez vous défier autant que de vos affections. L'amour, en effet, pénètre dans l'âme plus avant que toute autre chose. Rien n'occupe autant l'esprit ni ne maîtrise autant le cœur, et si l'on n'a des armes pour le maintenir dans de justes bornes, il précipite l'âme dans mille dangers, et lui fait essuyer de grandes pertes. Je ne parle pas ici du mauvais amour que tous doivent fuir et repousser loin de leur cœur, comme chose dangereuse et vraiment diabolique ; je parle du bon amour spirituel qui se forme entre Dieu et l'âme et avec le prochain. Qu'un tel amour doive vous être suspect, cela vous étonne peut-être ; cependant rien n'est plus vrai ; car si l'amour que l'âme a pour Dieu n'est

accompagné d'une grande science et d'une sage discrétion, si l'on s'abandonne à son impulsion avec une ferveur indiscrète, ou il s'éteint promptement, ou il dégénère en illusion, ou il aboutit à une fin inconvenante; les meilleures choses prises sans modération ne peuvent être continuées sans danger.

Or, il en est beaucoup qui croient posséder l'amour de Dieu et qui vivent dans sa haine et dans l'amour de leur chair, du monde et du démon. Par exemple celui qui aime Dieu pour qu'il le préserve des maladies, des infirmités ou des adversités temporelles, a un pur amour désordonné, parce qu'il subordonne l'amour de Dieu à l'amour de lui-même, tandis qu'il doit aimer Dieu avant toutes choses et toutes choses pour Dieu, et parce qu'il fait de son corps son Dieu dès qu'il n'aime Dieu que pour lui-même : de là beaucoup d'autres désordres ; car celui qui s'aime de la sorte, aime tout le reste pour lui. Il aime les choses temporelles pour l'utilité de son corps devenu son Dieu. Il aime ses parents ou pour le bien qu'ils lui font, ou pour son plaisir, ou pour le bien qu'ils lui rapportent. Il aime les personnes saintes pour se faire un manteau de leur sainteté, et non pour la bonté qui leur est propre. Il aime ses qualités naturelles, telles que sa beauté, sa bonne grâce, ses talents naturels ou acquis, comme de bien parler, de bien chanter, parce que tout cela lui attire la considération des créatures. Il aime la science pour éblouir et se faire une réputation, l'auto-

rité pour le plaisir de dominer ou pour en faire parade. Or, il est évident qu'un tel amour n'est pas pur ; aussi la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie sont les seuls fruits qu'on en retire.

Il en est d'autres qui croient aimer Dieu et qui l'aiment en effet, mais d'un amour faible et imparfait. Ils ne l'aiment pas pour sa bonté, mais pour qu'il leur pardonne leurs péchés, et qu'il les délivre de l'enfer et leur donne la gloire éternelle. Ils l'aiment pour qu'il les conserve dans un bon état, et les préserve des péchés qui leur fermeraient le paradis. Les uns aiment Dieu pour en obtenir des douceurs, des consolations spirituelles ; les autres l'aiment afin d'en être aimés.

Il en est quelques-uns qui aiment spirituellement leurs parents et leurs amis, mais d'une manière blâmable. Ils désirent les voir devenir bons et spirituels, pour n'avoir pas lieu de rougir d'eux, et pour retirer de leur bonne conduite de la gloire ou du profit. Ceux qui sont instruits aiment Dieu pour en obtenir un grand sens, une science élevée, une haute intelligence des saintes Ecritures : ceux qui ne savent rien, voudraient parler le langage des Saints, non pour que Dieu en soit honoré, mais pour se faire honorer eux-mêmes, et voilà le motif de leur amour pour Dieu. Il y en a qui voudraient être vraiment spirituels, mais uniquement pour en avoir la réputation, et être aimés des personnes spirituelles. Lorsqu'ils pratiquent la pau-

vreté, la patience, l'humilité, l'obéissance extérieure et les autres vertus, ce qu'ils font volontiers, c'est par le désir d'éclipser les autres, et de faire en sorte que personne ne puisse les égaler en perfection, semblables en cela à Lucifer qui, par haine pour l'égalité, voulut s'élever au-dessus de toutes les créatures. Il en est qui veulent passer pour saints aux yeux des bons et des méchants, afin d'avoir une réputation de sainteté universelle. Ceux-là craignent beaucoup d'être accusés de jugements téméraires, et pour éviter ce reproche, ils disent du bien de tout le monde, et louent non-seulement les hommes spirituels, mais encore ceux qui ne le sont pas.

On en trouve qui aiment les personnes pieuses d'un amour vraiment spirituel et parfait; car elles les aiment uniquement selon Dieu. Je les engage néanmoins à bien veiller sur elles-mêmes : car si cet amour n'est soumis aux règles d'une sage discrétion, il va quelquefois trop loin et devient ou charnel, ou tout au moins inutile, et par là même nuisible. Entrons ici dans quelque détail. Deux personnes novices encore dans la spiritualité, très-sensibles et sans expérience, éprouvent l'une pour l'autre une amitié spirituelle, le principe en est bon : car elles ne voient réciproquement en elles que Dieu et la vertu; mais il faudrait la retenir dans de justes bornes, et c'est ce qu'elles ne savent pas faire. Sous prétexte qu'il n'y a rien que de pur dans leur amour, elles s'occupent volontiers l'une de l'autre, elles se rapprochent aussi sou-

vent qu'elles en trouvent l'occasion, et prolongent tant qu'elles peuvent leurs entretiens. De là perte de temps, violation des règles, mauvais exemple. Cela seul devrait suffire pour leur rendre cet amour suspect ; mais non. l'expérience leur manque et la droiture de leur intention les tranquillise entièrement. Comment pourrait-il y avoir du mal à s'aimer pour Dieu ? elles continuent donc à se rechercher continuellement, et lorsqu'elles ne peuvent se parler, elles s'écrivent ou bien elles se contemplent. Ces petites jouissances font croître l'amour, et l'amour croissant éprouve un besoin plus vif de la présence de l'objet aimé; lorsqu'il est absent, le cœur souffre, et lorsqu'il est présent, l'amour se nourrit trop de sa vue, et à la longue s'enflamme de telle sorte, qu'il finit par se transformer entièrement dans l'objet aimé. Dès lors ces deux cœurs n'en font plus qu'un, et il s'établit entr'eux une communauté d'intérêts qui fait que tout ce qui plaît à l'un plaît à l'autre, et tout ce qui déplaît à l'un déplaît à l'autre. Dépourvus d'armes pour contenir dans l'ordre cet amour qui bouillonne et va toujours croissant, il finit nécessairement par dégénérer en désordre, alors il devient bien plus dangereux ; car ces deux indiscrètes, arrivées à ce point, commencent à se faire de mutuelles ouvertures, à se communiquer les secrets de leur cœur ; elles se font surtout confidence de leur amour, se disant l'une à l'autre : Il n'est personne au monde que j'aime autant que vous et qui soit

entré aussi avant dans mon cœur, etc. Or, elles se permettent ces épanchements, parce que ce qu'elles sentent est trop vif pour qu'elles puissent le tenir caché, et puis parce que de plus en plus abusées elles croient trouver dans cet amour leur utilité spirituelle. Quelquefois cet amour devient si exigeant que les discours et la présence de son objet ne suffisent plus pour le satisfaire. Chacune veut savoir si le cœur de l'autre est blessé du même trait qui a percé le sien, et si elle peut découvrir ce secret, la sécurité que lui donne cette découverte lui procure une liberté qui rend le danger beaucoup plus grand. La présence et les entretiens ne suffisant plus, on se permet des actes oiseux et peu séants. Cependant les tentations arrivent, car cet amour désordonné en amène quelquefois de fort mauvaises et de fort laides, non-seulement entre les personnes de sexe différent, mais entre les personnes de même sexe. La raison suffit pour les repousser au commencement, parce que l'amour n'a pas encore entièrement étouffé sa lumière ; mais l'amour croissant toujours, l'esprit s'affaiblit et sa lumière se couvre de nuages. Dans cette obscurité, elles ne voient plus comment les caresses de l'amitié peuvent être péché et nuire au bien de l'âme; en conséquence elles se les permettent et commencent peu à peu à déchoir de l'état de perfection. Ensuite elles se sentent poussées à des satisfactions plus périlleuses et toujours plus faibles, elles cèdent à la tentation en disant : Cela peut encore se

faire ; je n'ai point de mauvaise intention, ce ne saurait être un grand péché. Peu après ces choses leur semblent très-permises et il ne reste ni raison ni conscience. La volonté de l'une est tellement transformée dans la volonté de l'autre, que tout ce que veut celle-ci, celle-là y consent sans contradiction. Une fois que le péché est entré dans leurs rapports, alors commence la grande ruine. Plus de recueillement, plus d'oraison, plus de mortification, plus de régularité, plus d'obéissance ; toutes les anciennes vertus disparaissent, et tout amour divin a fait place à ce misérable amour. Rien donc de si suspect que l'amour, c'est un serpent. Prenez-y garde.

Mais il ne suffit pas de se défier du bon amour entre deux personnes pour les raisons que je viens de dire. Il faut se défier même de l'amour que l'on a pour Dieu; car celui-là aussi peut devenir mauvais, s'il n'est réglé par la discrétion et protégé par ses armes. Or, les armes qui doivent défendre l'amour de Dieu et du prochain, sont données à l'homme dans la transformation de son âme ; mais ceci a besoin de quelque explication. L'âme peut se tranformer en Dieu de trois manières : car ou elle se transforme en la volonté de Dieu, ou avec Dieu, ou en Dieu en même temps que Jésus se transforme en elle. La première transformation a lieu lorsque l'âme s'efforce d'imiter la vie de Jésus-Christ, car en cela la volonté de Dieu est manifeste. La seconde transformation se fait

quand l'âme élevée au-dessus de l'humanité du Sauveur, s'unit à Dieu et l'aime non-seulement d'un amour de volonté, mais d'un amour de sentiment très-haut et très-délicieux, qui cependant peut être compris et exprimé par des paroles. La troisième transformation existe quand Dieu attire l'âme au dedans de lui et pénètre en elle, lui faisant sentir des délices qui ne peuvent être exprimées ni même conçues, si ce n'est de celle qui en fait la douce expérience. La première transformation est une bonne règle de l'amour, mais encore insuffisante; car seule elle ne peut pas mettre à l'abri de toutes les tromperies. La seconde suffit pour régler l'amour si elle est bien vive. La troisième est la règle souveraine dans le gouvernement de l'amour. Cette troisième transformation, et même la seconde, quoique imparfaite, sont une certaine sagesse communiquée à l'âme et infuse en l'âme par la grâce, moyennant laquelle elle sait régler son amour pour Dieu et pour le prochain. L'âme, dis-je, qui a reçu cette sagesse sait tellement composer son amour pour Dieu ainsi que les ferveurs et les douceurs de la grâce, qu'elle n'en laisse rien paraître au dehors d'elle-même. Même sagesse et même maturité dans l'amour du prochain. Elle sait parfaitement quand, comment, jusqu'à quel point elle peut condescendre à ses désirs et quand elle ne doit pas le faire.

C'est donc dans son union avec Dieu que l'âme acquiert cette sagesse, c'est-à-dire, une

certaine maturité et gravité de sagesse, une sainte discrétion et une lumière spéciale qui lui servent à régler si bien ses affections pour Dieu et pour le prochain, qu'elle ne court aucun risque de dépasser les bornes, et de se jeter dans quelque abîme. Or, qui ne sent pas en soi cette sagesse infuse, ne doit jamais se permettre une amitié particulière avec un homme ni avec une femme quelconque, vu le danger où exposent ces liaisons du cœur. La pureté d'intention et le bien que l'on cherche dans ces unions d'amour, voilent le précipice, et ne le ferment pas. Ceux-là seuls ne courent aucun risque dans de semblables liaisons, qui ont assez de lumière pour ne se livrer qu'autant qu'il faut, et assez de force dans la volonté pour se séparer de l'objet aimé, lorsque cela devient nécessaire.

Pour bien comprendre comment l'amour de Dieu est réglé par la divine sagesse, il faut savoir que l'amour a différentes propriétés. L'âme, en effet, en s'abandonnant à l'amour de Dieu, commence à devenir tendre, puis elle devient faible, puis elle se fortifie. Lorsqu'on met le feu dans un fourneau rempli de pierres pour les réduire en chaux, aussitôt que le feu leur fait sentir son action, on les voit s'agiter, et on les entend se plaindre ; mais ce mouvement et ce bruit cessent lorsque la réduction est opérée. Or, il se passe dans l'âme quelque chose d'à peu près semblable. Elle crie et s'agite tant que le feu ne la touche pas, ou ne la touche

que légèrement ; mais lorsqu'il a fait sentir son efficacité, elle cesse de se remuer et de se plaindre ; mais ceci a besoin d'une plus ample explication. Une âme qui entre dans la voie spirituelle, commence par chercher les consolations divines ; si elle ne les trouve pas, elle s'attendrit, s'agite, se plaint de Dieu en disant : Vous me faites languir, ô mon Dieu ! Pourquoi en usez-vous de la sorte avec une âme qui vous aime ? Cette hardiesse lui vient d'une secrète sécurité que Dieu donne à son cœur. Dans cet état, il lui faut des consolations, et ces consolations la contentent. Quant à l'âme qui est dans le progrès, voici la conduite qu'elle doit tenir par rapport à ces consolations. Si Dieu, dans son amour créé, veut lui faire sentir de douces caresses et des consolations ineffables, qu'elle ne les refuse pas ; ces douceurs la nourrissent, la préservent de l'ennui, la font courir après l'objet qu'elle aime, et la disposent à se transformer en lui. Si au contraire il juge à propos de les lui soustraire, qu'elle se soumette, ne les désirant ni ne les demandant avec importunité. La privation peut lui être plus avantageuse encore que la jouissance. Son amour pour Dieu croît avec son absence. Alors elle commence à le chercher avec plus de désintéressement, et si elle ne le trouve pas elle devient languissante. Dans cet état, les consolations ne la contentent plus ; elle ne cherche que Dieu seul. Plus elle reçoit de sentiments et de consolations, plus son amour augmente ; plus son amour s'accroît,

plus elle devient languissante, et la présence de son Bien-Aimé peut seule la guérir.

Lorsqu'une âme est parvenue à l'union, et s'est assise sur le siége de la vérité, car c'est la vérité qui est le siége de l'âme, elle ne crie plus, elle ne se plaint plus, elle ne s'attendrit plus, elle cesse d'être languissante, et se reconnaît indigne de tout don de Dieu, et voit qu'elle a mérité un enfer plus affreux que celui qui existe. Elle reçoit une admirable sagesse et une grande maturité. L'ordre et la stabilité s'établissent en elle; son courage est tel qu'elle se sent prête à donner sa vie pour l'objet de son amour, et l'union dont elle jouit la remplit tout entière de Dieu, augmente même sa capacité naturelle, afin qu'elle puisse recevoir l'abondance de ses dons. A la clarté qui se fait en elle, elle voit que Dieu est celui qui est, et que les créatures ne sont rien, si ce n'est ce qu'elles ont reçu de lui. Tout le passé lui paraît un songe, et l'avenir ne lui donne nulle inquiétude. La vie et la mort, la santé et la maladie, la peine et le plaisir, l'honneur et l'infamie sont choses indifférentes à ses yeux. Son repos est parfait et sa paix délicieuse, et tout désir est éteint dans son cœur. Elle perd même son activité, et toute opération lui devient impossible. Tel est son état tant que cette vision dure, parce qu'alors elle est unie à Dieu; mais cette vision n'est donnée ici-bas à qui que ce soit, d'une manière permanente. Elle ne se plaint plus, comme autrefois, de l'absence de son Dieu, et cette absence ne la

fait plus languir, parce qu'ayant vu à sa lumière qu'il fait tout avec ordre et convenance, elle approuve tout ce qu'il fait, et veut tout ce qu'il veut.

Ainsi, ayant perdu sa transformation en Dieu, elle s'efforce de se transformer en sa volonté jusqu'au retour de la vision. Si l'on me demande comment elle connaît ce que Dieu demande d'elle, je réponds qu'il lui est resté de la vision un nouveau désir, mais bien plus vif qu'à l'ordinaire, de se livrer à la croix et à la pénitence, à l'exemple de Jésus-Christ. Eh bien! voilà ce que Dieu veut d'elle : la ressemblance de Jésus-Christ qui est la perfection de toute perfection. Aussi, est-ce à cela que porte sans cesse le pur amour de Dieu, et cette imitation parfaite de Jésus-Christ est de tous les états le plus sublime; mais examinons de plus près comment ce désir de ne faire plus que souffrir, vient du pur amour : un homme qui en arme un autre parfaitement, entre dans ses sentiments, adopte ses mœurs, fait ce qu'il sait lui plaire davantage, et s'abstient de tout ce qu'il sait lui déplaire. Celui donc qui aime parfaitement Jésus-Christ se rend l'imitateur de sa sainte vie, et s'abstient de tout ce qui est en contradiction avec elle. Plus son amour sera parfait, plus elle s'efforcera de faire ce qu'il ordonne, ce qu'il conseille, et surtout ce qu'il a fait le premier. Or, qu'a-t-il fait, ce Dieu Sauveur ? Hélas! ce fut un homme de douleur, ainsi que l'appelle l'Ecriture. Sa passion, comme je l'ai

dit plus haut, fut aussi longue que sa carrière. Il commença, continua et finit sa vie sur la croix de la pauvreté, de l'obéissance, des humiliations et de toutes les souffrances que l'on peut imaginer. Puisqu'il a souffert tant qu'il a vécu, l'amour veut donc que nous désirions de souffrir tant que nous resterons sur la terre. Puisque ses douleurs ont été sans bornes, l'amour veut donc que nous souffrions autant que nous le pourrons. Or, voilà la transformation dans sa volonté, transformation que fait l'âme tandis qu'elle est dans cette parfaite union et dans la plénitude de cette vision, dont j'ai déjà parlé.

C'est donc dans cette vision que l'amour de Dieu et du prochain trouve les armes nécessaires à la direction de sa conduite. En effet, l'âme y voit l'être de Dieu, et comment toute créature procède de cet être souverain, et que rien de ce qui a l'être ne sort d'une autre source. Elle reçoit dans cette vision une sagesse admirable, une science ineffable, une mûre gravité. Cette vision lui découvre aussi comment tout ce qui existe est à merveille ; elle ne peut pas en disconvenir, parce qu'elle voit dans la vérité que Dieu a fait parfaitement tout ce qu'il a fait, d'où elle conclut que nous faisons mal lorsque nous détruisons ou dérangeons son ouvrage. Mais voici ce que cette vision opère de plus merveilleux. D'abord elle excite dans l'âme un juste amour pour cet être souverain qui, à son tour, l'engage à aimer tout ce qui est bon et bien fait,

comme émanant de son être tout aimable, à aimer par conséquent toutes les créatures raisonnables ou dépourvues de raison pour l'amour de lui, à les aimer comme il les aime lui-même, par conséquent plus les créatures raisonnables que celles qui ne le sont pas, et parmi les créatures raisonnables, à préférer celles qu'il préfère; enfin, l'âme voyant clairement les inclinations de Dieu pour ses créatures, s'incline vers elles dans les mêmes proportions.

Mais à quel signe reconnaît-elle, parmi les hommes, ceux qui jouissent de l'amitié divine? Elle les reconnaît à leur ressemblance avec Jésus-Christ. Pour être ami de Dieu, il faut se transformer entièrement en sa volonté. Or, la volonté certaine et indubitable du Père est que nous ayons constamment les yeux attachés sur son Fils bien-aimé, que nous nous appliquions de toutes nos forces à l'aimer, à l'étudier, à le suivre. Grâce donc aux lumières reçues dans cette vision, l'âme est à l'abri de toute tromperie. Elle sait comment elle doit aimer le souverain Être; elle sait comment elle doit aimer les créatures, plus ou moins selon l'inclination de Dieu à leur égard; de sorte que dans l'un ni dans l'autre amour, elle ne peut dépasser les bornes de l'appréciation divine. Jusqu'à cette vision, tout est suspect en fait d'amour. J'avoue cependant qu'une conception vive de l'être de Dieu, peut y suppléer en quelque sorte, et suffire à une âme pour résister au glaive de tout amour déréglé, et par là même illicite; mais quand

une âme a été favorisée de cette vision, elle est tellement affermie dans l'amour qu'elle y a reçu, que toutes les visions et élévations suivantes ne peuvent rien y changer. Or, dans la vision dont je parle, outre l'amour créé que Dieu lui donne, la vue de l'incréé laisse en elle un amour de même nature, aux opérations duquel elle ne prend aucune part active, parce qu'elle est tout absorbée par la vision; mais cet aimable et précieux amour opère lui-même.

Il est à remarquer aussi que lorsque cette vision fut donnée à l'âme, elle agissait et désirait s'unir au souverain Être, et cherchait comment elle pourrait mieux parvenir à cette union; mais une fois qu'elle a reçu cette faveur, c'est l'amour incréé qui opère en elle, et lui inspire comment elle doit s'éloigner de toute créature, pour s'unir plus parfaitement à cet Être infini.

C'est donc l'amour incréé qui est le principe opérant dans une âme parfaite. Ainsi, tout le bien qui se fait en elle est l'ouvrage de l'amour incréé, de sorte qu'elle ne peut s'attribuer que ses mauvaises actions; quiconque voit cela dans la vérité, possède la vraie humilité, et est arrivé à l'anéantissement qui convient à toute créature.

Or, l'amour de Dieu ne demeure jamais inactif; il ne cesse de pousser l'âme dans la voie de la croix. On peut donc être sûr qu'il opère dans une âme lorsqu'elle aime les humiliations, les privations et les souffrances; lorsqu'elle éprouve un vrai désir de faire pénitence tant qu'elle vivra, et de se mortifier autant que

la discrétion le lui permettra. Cet amour, au contraire, ne met pas le rire sur les lèvres, il n'accorde rien à la sensualité dans l'usage des aliments, il ne porte point à la vaine joie, il se soumet à toutes les règles, et se fait lui même des lois dans les choses où il n'y en a pas. Cependant, tout en faisant ainsi les opérations de la croix, tout en exerçant sur lui une pénitence aussi longue que pénible, il ne laisse pas de se considérer comme un serviteur inutile, et voit dans la vérité que lui-même il ne peut faire que le mal; et quand il a acquis cette connaissance dans la vérité, il faut de toute nécessité qu'il en vienne à la pénitence corporelle. Or, qu'elle lui semble légère ou pénible, l'amour fait tout en lui, modifiant son action selon l'utilité. Puisque Dieu opère en nous, ne nous effrayons donc pas de la pénitence; d'ailleurs l'exemple de Jésus-Christ qui a passé toute sa vie sur la croix, est bien propre à nous encourager.

CHAPITRE XX.

Voies, Conditions, Signes de l'amour.

La voie qu'il faut suivre pour arriver au parfait amour est une oraison dévote, ardente et assidue. C'est en lisant de la sorte dans le livre de vie qu'on acquiert la connaissance de Dieu qui est indispensablement nécessaire pour obtenir

son amour, ainsi que je l'ai dit précédemment. O mes chers enfants ! je ne saurais trop vous le dire, aimons Dieu, transformons-nous entièrement en lui : car Dieu increé et incarné est tout amour pour nous et désire que nous soyons tout amour pour lui. Il faut donc que ses enfants spirituels opèrent en eux par amour une transformation entière. Or, j'appelle ses enfants spirituels par amour de dilection ceux qui vivent dans la grâce et la charité en Dieu parfaitement bon avec la perfection de l'amour transformé. Sans doute nous sommes tous enfants de Dieu par la création ; mais ceux-là seuls sont ses enfants spirituels, qu'il enrichit de son amour et dans lesquels il se délecte, parce qu'il trouve en eux sa ressemblance qui seule peut leur donner la grâce et le parfait amour. Or, ce que j'entends par parfait amour, c'est celui qui transforme la vie du chrétien dans la vie de Jésus pauvre, humilié et toujours souffrant, tandis qu'il vécut sur la terre. Dieu donc infiniment noble, veut le cœur de ses enfants spirituels tout entier, non en partie, sans milieu, sans société, sans obstacle quelconque. Cependant lorsqu'une âme dépourvue de générosité ne lui offre qu'une partie de son cœur, il l'accepte, mais moins volontiers que le tout, car l'amour parfait veut naturellement régner sur toutes les affections de ceux qu'il aime. Un époux qui aime tendrement son épouse souffrirait avec peine qu'elle partageât son cœur. Toute rivalité secrète ou manifeste lui serait fort sensible. Il en est de même des

sentiments de Dieu envers nous. Je sais au reste que tout homme qui connaît bien le cœur de Jésus et qui a goûté dans ce sanctuaire l'amour divin lui-même qui est le souverain bien, immolera l'amour-propre et l'amour des créatures, pour aimer exclusivement cet ami généreux et se transformer en lui tout entier.

Si donc une âme veut parvenir à cette perfection de l'amour, qui se donne sans réserve, qui, au lieu de servir Dieu par l'espoir des récompenses, le sert pour lui-même, parce qu'étant tout et essentiellement bon et mérite d'être aimé sans intérêt, qu'elle entre dans la voie droite et y marche sur les traces de l'amour pur, droit, fervent, bien ordonné. Or, le premier pas qu'elle doit faire dans cette voie droite est la connaissance de Dieu à l'union duquel elle aspire, non-seulement extérieure ainsi qu'on l'acquiert par la lecture de l'Ecriture, mais dans la vérité. L'amour en effet est proportionné à la connaissance : si nous ne connaissons Dieu que superficiellement, nous ne pouvons l'aimer qu'imparfaitement ; or, pour avoir de Dieu une parfaite connaissance, il faut lire dans le livre de vie par une oraison fervente et continuelle, comme je l'ai dit.

Quant aux moyens de connaître si l'on aime véritablement, chacun les trouvera dans les trois propriétés des amis, et dans les quatre signes que je vais faire connaître.

La première propriété d'un ami est sa transformation dans la volonté de celui qu'il aime.

Or, la volonté de Jésus, objet de notre amour, me paraît être une vie pauvre, humiliée, douloureuse; car tel est l'exemple qu'il nous a donné. Oh! plût à Dieu qu'il fût suivi par toutes les âmes; car lorsqu'elles se sont fortement exercées dans la pratique de ces solides vertus, ni les vices, ni les tentations ne peuvent plus rien sur elles.

La seconde propriété d'un ami de Jésus est sa transformation dans les propriétés de cet aimable Maître. Je me borne à en indiquer trois. La première est un amour bien réglé qui fait qu'on aime toutes les créatures selon leur convenance. La seconde est la douceur produite par une vraie humilité. La troisième est cette immutabilité que Dieu donne à ses enfants légitimes: car plus une âme est liée étroitement à Dieu, moins elle est muable: voilà ce qui fait que nous éprouvons de la honte. Quand la moindre chose suffit pour nous émouvoir, rien ne prouve mieux notre misère.

La troisième propriété d'un vrai ami de Dieu est sa transformation totale dans cet être souverain, qui, autant qu'elle dure, le rend inaccessible à toute tentation, parce qu'alors il n'est plus en soi, mais en Dieu même. Malheureusement elle ne peut être que passagère et quand elle cesse, l'homme retombe dans sa misère accoutumée; c'est pourquoi il doit recommencer à se tenir en garde contre les créatures et contre lui-même. Soyez donc maîtres de vous-mêmes, ô mes enfants! et vous le serez par la garde du

cœur. Ne vous donnez à aucune créature. Ne vous prêtez même à elle qu'en partie, mais donnez-vous tout entiers à celui qui a dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces.

Quant aux signes de l'amour, les voici. Le premier est que l'amour soumette sa volonté à la volonté de celui qu'il aime. Le second est qu'il se sépare de toute affection contraire à la volonté de son Bien-Aimé, se séparant pour cela, s'il le faut, de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs. Le troisième est qu'il n'ait rien de caché pour ce tendre ami, et cette qualité est, à mon avis, la somme et le complément de tous les autres signes et opérations du vrai amour. Le quatrième, que l'amant s'applique à imiter son ami autant qu'il peut ; en sorte que si celui-ci est pauvre, l'amant doit se faire pauvre ; s'il est humilié, l'amant doit s'humilier comme lui ; s'il est souffrant, l'amant doit entrer en participation de sa peine, de sorte qu'il y ait similitude entre leurs conditions. Je ne crois pas en effet qu'il puisse y avoir un amour parfait entre un riche et un pauvre, entre un homme honoré et un homme méprisé, entre celui qui vit dans la douleur et celui qui vit dans les délices. La distance est trop grande entre ces conditions, et encore une fois pour qu'il puisse y avoir entre deux êtres une perfection d'amour, il faut que l'un participe à la condition de l'autre ; cela est d'autant plus vrai que l'amour

n'est pas seulement une vertu qui assimile, mais qui unit. Or, on ne s'unit pas à un objet avec lequel on a de la dissemblance, mais de la conformité. Tout le monde convient de cette vérité.

Or, Jésus, notre éternel amant, a trouvé en lui et laissé paraître au dehors tous ces signes : 1° Il a soumis sa volonté à celle de l'homme, se laissant mépriser, maltraiter par ses bourreaux, leur obéissant jusqu'à la mort, pouvant si bien leur résister, s'il l'eût voulu. 2° Il fit taire l'amitié qu'il avait pour sa mère, ses parents et pour les autres personnes qui lui étaient attachées, et s'en sépara même entièrement en mourant sur la croix. 3° Il nous confia ses secrets en nous faisant cette communication amoureuse : Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis. 4° Pour être tout semblable à nous, il prit notre nature, se soumit à la mort, se chargea de toutes nos misères, excepté le péché. Il est donc juste que nous en fassions autant pour lui plaire; et si nous ne le faisons pas l'amour est inégal de notre côté, et nous faisons injure à notre ami le plus généreux et le plus fidèle. Conformons-nous donc à ce doux Sauveur qui s'est fait le compagnon de toutes nos infortunes, en faisant pénitence dans l'humiliation et la douleur. Ne craignons pas d'en faire trop ; nos pénitences seront, hélas ! toujours trop insuffisantes. Si un homme en effet faisait à lui seul toutes les pénitences des Saints, ce ne serait pas assez pour payer une seule goutte du sang que

Jésus-Christ a répandu pour lui : ce ne serait pas assez pour mériter le moindre degré de la gloire qui lui est promise ; ce ne serait pas assez pour expier équitablement le moindre péché mortel ; ce ne serait pas même assez pour égaler le bienfait de son existence; chacun donc devrait s'efforcer de faire pénitence autant qu'il peut, et suppléer par ses désirs à ce qu'il ne peut faire.

Cette pénitence doit-elle être secrète ou ostensible? Le plus sûr est de la tenir secrète ; cependant si l'on ne peut la cacher , je ne vois pas d'inconvénient à la faire publiquement , pourvu que l'intention soit pure. Omettre le bien par la crainte d'être vu serait une lâche pusillanimité. Il ne faut donc pas s'en abstenir pour éviter les regards. D'ailleurs nous avons ici l'exemple de Jésus-Christ. Sans doute il fit beaucoup de choses dans le secret, et qui pour cela ne sont pas parvenues à notre connaissance ; mais il en fit beaucoup d'autres en public , par amour pour nous , et les regards des hommes ne l'empêchèrent pas de les faire. Si nous n'avons pas le courage de nous maltraiter nous-mêmes, souffrons du moins avec patience et avec joie les tribulations que Dieu nous envoie, et faisons de nécessité vertu. Ceux qui portent la croix au dedans ou au dehors ont en cela même un signe de l'amour du divin Maître.

Ce que Jésus-Christ a reçu de son Père, il l'aime ; et parce qu'il l'aime, il le donne volontiers à ses enfants spirituels. Or, qu'a-t-il reçu de son Père? La pauvreté, les humiliations, les

persécutions, les douleurs, les dégoûts, l'ennui, la tristesse, la crainte, l'angoisse, l'agonie, etc.; car rien de tout cela ne lui est arrivé sans la volonté de son Père. Appliquons-nous donc à supporter les humiliations et les souffrances, non-seulement avec patience, mais avec joie. Lorsque ce divin Sauveur nous fait passer par le creuset des tribulations, nous recevons en cela un signe de son amour, et des arrhes de son héritage. Regardez dans vos douleurs celles de cet Homme-Dieu désolé, et vous trouverez votre remède dans son exemple.

La très-sainte tribulation produit en nous trois biens que nous ne connaissons pas. 1° Si nous sommes pécheurs, elle nous convertit, et si déjà nous sommes convertis, elle perfectionne notre conversion et la rend inébranlable. 2° Elle nous fait croître spirituellement; car de même que la pluie tombant sur une bonne terre bien préparée la rend productive, de même la tribulation qui arrive à une bonne âme, fait fructifier ses vertus. 3° Elle la purifie, la fortifie, la tranquillise. Ainsi la très-sainte tribulation est fort utile, et ce serait bien mal entendre nos intérêts que de la fuir et de l'avoir en horreur. Je puis dire ici avec assurance que nous n'avons pas auprès de Dieu d'avocats plus éloquents, et de témoins plus sincères que ces précieuses tribulations. Je les appelle précieuses et avec raison : car c'est par les humiliations, la pauvreté et la douleur que nous acquérons les joies éternelles. Je crois aussi très-fermement que rien ne con-

tribue davantage à nous faire bien vivre que la tribulation ; aussi, quand je vois des âmes éprouvées dans ce creuset si odieux à la nature, je ne puis m'empêcher de leur porter une sainte envie. Malheureusement ce bien si riche et si noble est trop peu connu, car si les hommes savaient l'apprécier, ce serait pour eux un objet de vol et de rapine. Chacun chercherait à dépouiller les autres de leurs humiliations et de leurs peines pour s'en enrichir. Enfin la passion des tribulations remplacerait dans les cœurs celle des biens du monde. Puissions-nous être fortifiés sous le fardeau des peines de cette vie par celui qui est la force et la consolation des affligés, à qui soit gloire dans les siècles des siècles. *Amen.*

Mais voici ce qui achève de démontrer l'utilité de la pauvreté, des humiliations et des souffrances. La perfection exige une vraie connaissance de Dieu, ou, comme je l'ai dit plus haut, la connaissance de Dieu dans la vérité; or, la connaissance de Dieu exige la connaissance de soi-même ; et rien n'est plus propre à faire acquérir celle-ci que la considération de nos péchés. Après avoir examiné nos offenses, nous remontons à celui que nous avons tant et si cruellement offensé, et nous le considérons avec une attention toute particulière. Or, cette considération produit lumière sur lumière, grâce sur grâce, vision sur vision, et par là nous arrivons à une connaissance de Dieu plus parfaite. A mesure que nous le connaissons mieux, nous

l'aimons davantage , et plus nous l'aimons, plus nous opérons fortement ; or, cette opération est le signe de l'amour et sa mesure ; car c'est en cela que l'on reconnaît si l'amour est vrai, droit et pur. Jésus-Christ aimait sincèrement la pauvreté, l'humiliation et la souffrance, aussi les porta-t-il avec joie durant toute sa vie. Quiconque aime Jésus-Christ doit donc aimer ces trois choses et agir conformément à son amour. Le choix qu'en a fait celui qui est la sagesse même ne suffit-il pas pour nous convaincre que rien ne peut nous être plus avantageux.

Voici maintenant les qualités d'une âme dont la transformation en l'amour de Dieu est parfaite. Celui qui les a sera sûr qu'il est complétement consommé dans le très-doux Jésus, et que le très-doux Jésus est parfaitement consommé en lui ; et plus il possédera parfaitement ces qualités, plus il sera assuré que l'être transformé de Jésus-Christ est en lui d'une manière plus parfaite.

La première est l'amour de la pauvreté par lequel une âme se dépouille de toute affection pour la créature ; en sorte qu'elle ne veut de place dans nul autre cœur que dans celui de Jésus-Christ qui seul est tout son bien, toute son espérance : ce qu'elle prouve par sa conduite, en ajoutant à l'amour affectueux l'amour effectif.

La seconde est le désir d'être insultée , méprisée , baffouée par toute créature, sans trouver aucun cœur qui la plaigne et qui compatisse à sa douleur.

La troisième est le désir de partager tous les tourments du corps de Jésus-Christ, toutes les peines de son sacré cœur et de celui de sa très-sainte Mère, non d'une manière passagère, mais durant toute sa vie. Toute âme qui ne veut pas ces trois choses peut être assurée qu'elle est encore loin de la bienheureuse ressemblance avec Jésus-Christ, car elles l'accompagnèrent en tout temps, en tout lieu, ainsi que la bienheureuse Vierge.

La quatrième est la persuasion intime que nous sommes indignes de posséder ces vertus, et incapables de les acquérir par nos propres forces, nous en croyant d'autant plus dépourvus, que nous y faisons plus de progrès, car c'est un moyen sûr de perdre l'amour de Jésus que d'avoir trop de confiance dans notre propre amour, en sorte que nous devons bien nous persuader que dans l'amour et l'imitation du divin Maître, rien n'est encore fait, et que nous commençons.

La cinquième est une application constante à étudier en Jésus-Christ ces précieuses vertus et à les lui demander par une prière aussi soutenue que pressante, ne désirant rien autre chose, et mettant tout notre bonheur à nous transformer en ces vertus le plus parfaitement possible. Or, un moyen sûr d'y réussir, c'est de considérer ces vertus non dans l'extérieur de ce bon Maître, mais dans son cœur adorable, car ce cœur en était bien plus rempli qu'il ne le manifestait au dehors.

La sixième est la fuite de toute affection charnelle ou spirituelle qui pourrait être un empêchement à cette heureuse transformation, et même de tout objet créé qui, sans être contraire aux vertus dont il s'agit, leur serait dissemblable.

La septième est la volonté de ne juger qui que ce soit, nous laissant juger par toute créature ce qui nous sera facile si nous sommes persuadés qu'il n'est personne aussi méprisable que nous et aussi indigne des dons de Dieu.

Voilà donc les âmes chéries de Dieu qui le posséderont pleinement dans la vie future; ce sont celles qui méritent d'obtenir en ce monde les dons précieux dont je viens de parler, c'est-à-dire leur transformation dans Jésus-Christ, dans ses ignominies et ses souffrances. L'âme ne doit donc pas chercher en ce monde les consolations spirituelles, si ce n'est comme remède à sa faiblesse. Ce qui doit être l'objet constant de ses désirs, c'est de s'assimiler autant qu'elle le pourra à Jésus-Christ crucifié pour elle.

CHAPITRE XXI.

Du très-saint Sacrement de l'Eucharistie.

La suite de mon discours exige que j'ajoute quelque chose à ce que j'ai déjà dit de la divine Eucharistie; car elle est la source d'où découlent les oraisons dévotes et puissamment impé-

tratives, l'humilité profonde, la charité sincère et le vrai amour. Oh! si une âme considérait attentivement ce qui se passe dans ce divin Sacrement, je suis certaine qu'en se voyant si étrangement aimée, toute la glace de son cœur se changerait en feu d'amour et de reconnaissance. Il me paraît donc que ceux qui offrent le saint sacrifice ou qui y participent par la communion ne sauraient considérer avec trop d'attention ce profond mystère. Or, toutes les merveilles qu'il renferme peuvent se réduire à sept considérations qui demandent, non un coup d'œil rapide et général, mais un examen détaillé et approfondi. Les voici :

Première considération. Le très-saint Sacrement est nouveau, souverainement admirable et supérieur à toutes nos conceptions. Sans doute il fut annoncé bien des siècles d'avance, comme nous le voyons dans l'Ecriture ; mais s'il est ancien quant à la figure, il est nouveau quant à l'accomplissement et à la réalité. En effet, nous savons et nous tenons comme un article de foi certain, que Jésus-Christ l'établit la veille de sa mort, en changeant le pain et le vin en son corps et en son sang par l'efficacité des paroles qu'il prononça dans cette circonstance. Nous savons et nous croyons que les prêtres reproduisent tous les jours la même merveille à l'autel en exécution du commandement qu'il leur en a fait et du pouvoir qu'il leur en a donné ; en sorte que prononçant sur le pain et le vin les paroles puissantes du souverain

prêtre, ces matières sont transubstanciées dans le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ ; après quoi ce Dieu-Homme est tout entier dans ce mystère, sans qu'il reste autre chose du pain et du vin que les accidents qui ne portent pas sur son sacré corps, mais sur eux-mêmes, la puissance divine les faisant exister dans un état qui ne leur est pas naturel. La couleur ici est donc en elle-même, la saveur en elle-même, la blancheur en elle-même ; en un mot chaque qualité détachée de toute substance porte sur elle-même, parce que Dieu le veut ainsi. Or, n'est-ce pas là une grande nouveauté que fait la divine sagesse par sa charité incompréhensible et son infinie puissance ? Et combien d'autres nouveautés spirituelles plus admirables encore son corps et son sang n'opèrent-ils pas dans le cœur de ses enfants chéris ? Mais hélas ! où sont ceux qui admirent ces merveilles et tant d'autres qui se font dans ce Sacrement d'amour? Où sont ceux qui considèrent par exemple comment il peut être présent sur tant d'autels à la fois, dans des lieux si éloignés les uns des autres et partout le même ? Remarquez que je parle d'admirer et non de comprendre ; car ce grand Dieu peut bien nous dire comme il l'a fait quelquefois : Je suis incompréhensible dans ce Sacrement. Ce que j'y fais, je le fais sans vous, et il n'est rien qui me soit impossible. J'aurais bien pu, si j'avais voulu, vous créer plus intelligents, mais il m'a plu de vous faire tels que vous êtes, ne comprenant rien dans les

opérations de ma puissance et de mon amour, et en cela j'ai eu en vue votre plus grand avantage. Si vous compreniez mieux, vous n'auriez pas le mérite de la foi. Croyez donc sur ma parole sans aucun doute ; mais payez-moi le tribut de votre admiration.

Seconde considération. Ce sacrement est souverainement aimable et propre à enflammer les cœurs. Ce ne fut ni par crainte, ni par intérêt que Jésus-Christ l'établit, mais par l'effet d'un amour sans mesure. Se voyant au terme de sa vie mortelle, et devant bientôt quitter la terre pour remonter au ciel, il ne peut se résoudre à nous laisser entièrement orphelins ; en conséquence, il se substitue pour ainsi dire à lui-même, remplaçant son être naturel par son être sacramentel. Cela fait, il s'en va et il reste ; il nous quitte et il reste avec nous jusqu'à la fin des temps. Cette présence pour n'être pas sensible n'en est pas moins réelle, véritable et substantielle. Il est donc présent dans la sainte hostie, quoique nous ne le voyions pas ; il s'unit donc corporellement à nous dans la sainte communion, quoique nous ne le sentions pas. O amour inextinguible ! il est à la veille de sa mort, et au lieu de s'occuper de lui, il s'occupe de nous. Les hommes lui préparent d'horribles tourments, et il leur prépare la plus grande de toutes les grâces ; ils vont le bannir de la terre par haine, et lui trouve le moyen d'y rester pour leur faire du bien. Réfugié dans le Sacrement qu'il vient d'établir, il cherche à entrer

dans le cœur de ses ennemis mêmes, et s'il ne le peut, du moins il entrera dans les nôtres et trouvera ses plus chères délices dans une demeure si peu digne de lui ! Est-il une âme assez dure pour n'être pas touchée d'une telle tendresse, assez ingrate pour ne pas vouloir payer de retour un si fidèle ami, qui après avoir vécu pour nous, ne nous a pas oubliés à la mort, et veut demeurer avec nous dans ce Sacrement d'amour jusqu'à la consommation des siècles ? Non, ce n'est pas possible : toute âme qui considérera attentivement ce mystère voudra se transformer en ce bon Maître par amour, et se donner entièrement à lui.

Troisième considération. Ce Sacrement est souverainement compatissant, et provoque puissamment à la compassion et à la douleur. Qui ne sait en effet que Jésus-Christ était plongé dans une tristesse mortelle quand il établit ce Sacrement ? Il savait que le lendemain la mort devait le séparer de ses disciples chéris et de la meilleure des mères. Il voyait devant lui tous ses amis timides qui devaient l'abandonner pendant sa passion. Il avait sous les yeux Judas qui le trahissait, et Pierre qui devait le renier à la voix d'une servante ; et c'était à eux qu'il se livrait, leur donnant son corps et son sang. Il connaissait les douleurs atroces, l'horrible mort qu'on lui préparait, n'en ignorant aucun détail. Les épines, les clous, la croix, la lance, les fouets, tous ces instruments étaient étalés aux yeux de son esprit. Ce fut en effet cette

prévision qui, au sortir de la cène, le fit tomber dans une agonie accompagnée d'une sueur de sang qui ruisselait à terre, comme le dit l'Evangile. Cependant rien de tout cela ne put l'empêcher de nous donner cette dernière marque de son amour. Il établit donc ce Sacrement, et nous le laissa comme le mémorial de ses souffrances. C'est pourquoi il dit à ses Apôtres : Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi. Quelle âme pourrait considérer ce mystère sans se transformer en la douleur ? Certainement aucune, si ce n'est celle qui refusant la communion, refuse de s'associer à la passion de ce bon Maître.

Quatrième considération. Ce sacrement est souverainement vénérable et doit nous inspirer le plus profond respect. L'âme, en effet, en considérant ce Sacrement, doit examiner attentivement : 1° quel est celui qui l'a établi ; 2° quel est le trésor qu'il y a renfermé. Son auteur est Jésus, homme il est vrai, mais Dieu en même temps ; oui, Dieu incréé et souverainement grand. Et qu'y a-t-il mis, l'invisible, le Tout-Puissant, le Créateur du ciel et de la terre ? des choses visibles et invisibles. Voilà ce que j'y vois de plus grand ; mais j'y découvre une chose inférieure, unie à cette chose supérieure ; c'est l'humanité de Jésus unie à sa divinité, Or, l'âme, dans la vie présente, trouve quelquefois plus de plaisir dans la chose inférieure que dans la chose supérieure. Pourquoi ? parce qu'elle est plus conforme à Dieu incarné qu'à

Dieu incréé. L'âme, en effet, est la vie de sa chair et de tous les membres de son corps. Est-il donc étonnant qu'elle se délecte en Jésus-Christ, qui est tout à la fois Dieu incréé, humanisé, Créateur et créature, âme comme elle, uni avec une vraie chair, un vrai sang, avec tous les membres de son corps, comme elle est elle-même unie au sien. Mais après avoir contemplé avec délire cette chose inférieure qui lui ressemble si bien, l'humanité, elle s'élève à la chose supérieure qui est la nature divine; mais parce qu'elle ne peut se soutenir longtemps à cette hauteur, elle retombe bientôt sur la sainte humanité et va de l'une à l'autre dans ses opérations spirituelles. L'âme donc qui médite profondément ce mystère, y découvre d'abord une divinité ineffable qui renferme tous les trésors de la sagesse, de la science, des richesses impérissables, une source de délices qui seules peuvent rassasier son cœur, et beaucoup d'autres choses. Elle y voit l'âme la plus excellente ornée de toutes les vertus, de tous les dons du Saint-Esprit, et occupée à faire à Dieu une offrande immaculée. Elle y découvre ce corps qui fut le prix inappréciable de notre rédemption; elle y voit ce sang par lequel nous avons été rachetés et vivifiés, et plusieurs autres merveilles. Qu'y a-t-il donc de plus propre à nous inspirer un profond respect que ce Sacrement qui contient réellement et en vérité celui qui est l'objet des adorations de toute la cour céleste, et que les Séraphins ne contemplent qu'avec un

saint tremblement. Oh ! si nous avions les yeux de ces esprits célestes, avec quelle révérence et quelle humilité nous nous présenterions à l'autel pour opérer ce grand mystère, ou à la table eucharistique pour y participer par la sainte communion !

Cinquième considération. Ce sacrement est d'une admirable sublimité et élève l'âme aux choses célestes. Pour nous en convaincre, remarquons ce qu'a prétendu la sainte Trinité dans son établissement. Il est évident qu'elle a voulu posséder exclusivement l'objet de sa tendresse ; aussi voyez ce qui se passe dans la sainte communion. Dieu attire l'âme hors d'elle-même, hors de toutes les créatures, et contracte avec elle une admirable union pour lui communiquer une vie spirituelle et divine. Il veut s'incorporer à nous pour que nous soyons incorporés en lui ; il veut que nous le recevions pour que nous soyons reçus de lui, que nous le portions pour que nous soyons portés par lui. Que faut-il de plus pour nous attirer vers ce grand Dieu qui n'est descendu du ciel que pour nous retirer des choses de la terre ?

Sixième considération. Ce Sacrement est souverainement utile ; car il nous confère toutes les grâces et tous les biens. Lorsque ce Dieu si riche descend dans nos cœurs, il n'y vient assurément pas les mains vides ; et si ses visites ne nous enrichissent pas, c'est que nous nous rendons indignes de ses libéralités. Quand une âme le reçoit après avoir fait l'épreuve que demande

l'Apôtre, et renoncé sincèrement à la volonté de pécher, il est certain 1° qu'il lui fait remise entière ou partielle de la peine temporelle due à ses péchés; 2° qu'il la fortifie contre les tentations; 3° qu'il restreint la puissance de ses ennemis; 4° qu'il augmente en elle la grâce qu'elle avait déjà; 5° qu'il accumule ses mérites; d'où je conclus que si nous entendons nos intérêts, nous devons communier fréquemment avec le plus profond respect. Il est vrai que saint Augustin a dit : Quant à la communion de tous les jours, je ne la blâme ni ne la loue. Mais quelle était alors sa pensée? Avait-il en vue les bonnes âmes vivant de manière à la mériter et la pratiquant en effet? Non, car en cela elles ne font que suivre le conseil que lui-même leur donne par ces autres paroles : « Vivez de telle » sorte que vous méritiez d'être admis chaque « jour à la table sacrée. » Mais ce sage docteur, voyant dans l'Eglise les méchants mêlés avec les bons, n'a voulu ni encourager les bons ni intimider les autres. Or, pour ne pas inquiéter les bons sur leur usage, il déclare qu'il ne blâme pas, et pour ne pas encourager les méchants à le suivre, il déclare qu'il ne le loue pas. Combien de bienfaits Dieu n'accorde-t-il pas à ceux qui reçoivent dignement ce Sacrement adorable! Il est impossible de dire quelle abondance de grâces reçoit une âme dans une seule communion, lorsque la libéralité de Dieu ne rencontre en elle aucun obstacle.

Septième considération. Ce Sacrement est sou-

verainement digne de louanges, et nous aurons beau faire, nous ne l'exalterons jamais assez. Tout ce qu'il y a de bonté, de beauté, de sainteté se trouve dans ce Sacrement. Jésus-Christ n'y est-il pas comme Dieu et comme homme? Or, comme Dieu il est le souverain bien incréé, et comme homme le souverain bien créé. Oh! quelles louanges ne devons-nous donc pas à ce Dieu caché sous les espèces eucharistiques? Les Anges et les Saints le louent assidûment en chantant ce cantique: Saint, saint, saint, etc. Pendant le saint sacrifice et dans les tabernacles où repose ce Sacrement adorable, ils reconnaissent, adorent et sentent le bien infini qui les rend éternellement heureux. Il est vrai que dans le ciel ils sont continuellement en présence de ce Dieu incréé et humanisé; mais son existence au Saint-Sacrement leur procure une nouvelle joie, une douceur accidentelle qui les fait tressaillir et leur inspire de nouvelles louanges et de nouveaux chants. Or, je crois que le plaisir singulier qu'ils trouvent dans ce mystère est un effet de leur convenance, c'est-à-dire de la communication qu'il y a entre le chef et les membres étant unis à la fois avec les fidèles et avec Jésus-Christ. Ils voient, ils connaissent, ils sentent que le Verbe humanisé trouve ses délices dans ce mystère où il manifeste et exerce sa bonté envers les hommes, où il se complaît singulièrement pour le bien et dans le bien que procure à ses dévots et à ses amis leur union avec lui. De là leur joie extraordinaire, leur tressaillement et leurs louanges;

car tout ce qui plaît à Jésus-Christ fait plaisir aux Saints et aux Anges. Ils voient en outre le bien immense que cet auguste Sacrement procure à l'Eglise militante qui ne fait qu'un avec l'Eglise triomphante, et ils applaudissent à la bonté divine qui fait part de ses dons à leurs frères et à leurs amis. Formons donc avec eux un concert de louanges, et ne cessons de rendre grâce à la bonté de Dieu pour un si grand bienfait.

Lorsqu'un chrétien se dispose à s'approcher de la sainte table, il doit considérer qui il est, quel est celui auquel il va, comment il va et pourquoi il va. Or, il n'aura pas de peine à reconnaître qu'il est un pauvre réduit à la plus extrême indigence : que celui auquel il va est un certain bien qui est tout bien et la cause de tout bien ; qu'il est le bien unique hors duquel on ne trouve aucun bien ; que ce bien suffit tout seul, que c'est lui qui remplit et rassasie les saints et les esprits bienheureux qui règnent dans la gloire, en même temps que par sa grâce il rassasie les justes autant qu'ils peuvent l'être ici-bas. Il va recevoir le Verbe fait chair, bien qui répand ses joyeuses et bénignes influences sur toutes les créatures et au delà de toutes les créatures sans bornes et sans mesure ; bien que l'âme ne peut connaître et recevoir qu'autant qu'il le veut. Ce bien veut se communiquer à elle autant que le permet la capacité qu'elle a reçue de celui qui fait tout être, et qui est au-dessus de tout être. O bien trop peu connu, trop peu considéré, et par là même trop peu aimé ! Si l'homme observe

avec attention sa nourriture corporelle, pourquoi prend-il sans attention sa nourriture spirituelle? S'il prend garde à la disposition de son corps, pourquoi néglige-t-il la disposition de son cœur? Sans doute ce qu'il reçoit à la sainte table est un grand bien ; car c'est un bien infini et éternel. Cependant s'il le reçoit indignement, il y trouve la mort éternelle de son âme et de son corps. Si au contraire il le reçoit dignement, ce pain sacré le préserve de la mort et lui procure la vie bienheureuse. Il est des chrétiens qui préfèrent s'en abstenir, mais ils oublient que sans cette nourriture la vie est impossible, selon cette sentence du Sauveur : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. Il faut donc que les chrétiens s'approchent de la table sainte, mais toujours avec crainte et révérence, et plus encore avec un grand amour. Avant tout ils doivent avoir grand soin de laver et d'orner leur âme, parce qu'il s'agit d'y introduire celui qui est un bien de toute beauté et de toute gloire, celui qui est la souveraine sainteté, félicité, majesté et sagesse, le vrai amour, la source des plaisirs sans fin. Qu'ils aillent donc recevoir ce Dieu humanisé pour être reçus de lui ; qu'ils y aillent purs pour être purifiés, vivants pour être vivifiés, justes pour être justifiés, déjà unis pour être incorporés à ce Dieu incréé et humanisé, de manière à ne faire qu'un avec lui pendant la durée des siècles des siècles. *Amen.*

CHAPITRE XXIII.

De l'Incarnation du Verbe et des autres bienfaits de Dieu.

La bienhereuse Angèle qui savait que sa mort n'était pas éloignée, en prévint son secrétaire avant de lui dicter l'instruction suivante. Celui-ci consterné d'une si triste nouvelle, laissa tomber la plume de sa main, et elle eut besoin de lui faire violence en quelque sorte pour l'engager à continuer à écrire. Avant de commencer à dicter, elle dit à Dieu du ton le plus touchant et le plus affectueux : « O mon Dieu ! faites-moi » la grâce de voir un peu clairement la plus » grande merveille qu'ait jamais opérée votre » très-ardente charité ! Je veux dire le très- » haut mystère de votre incarnation qui fut la » cause du salut du monde. » Ensuite, entrant en matière elle dicta ce qui suit : Cette très-haute incarnation opère en nous deux choses : 1°. elle nous remplit de l'amour du bien ; 2° elle nous rend certains de notre salut. Oh ! combien est ineffable cette charité de Dieu pour ses pauvres créatures ! Pouvait-il en effet nous aimer davantage que de se faire homme pour nous faire Dieu ? O Verbe divin ! que vous êtes aimant ! que votre amour est excessif et incompréhensible ! Quoi ! vous vous anéantissez pour me retirer de ma bassesse ! Vous prenez la forme d'un vil esclave pour me procurer des honneurs royaux

et divins ! Je sais bien qu'en vous revêtant de ma propre nature, vous n'avez rien perdu de votre substance, ni ôté à votre divinité. Cependant il y a dans votre incarnation un abîme d'humilité qui m'autorise à vous tenir ce langage. O incompréhensible, vous voilà devenu par amour pour moi compréhensible ; ô incréé, vous voilà créature ; ô impassible, vous voilà passible ; ô impalpable, vous voilà palpable ; ô immortel, vous voilà mortel ; ô Seigneur, rendez-moi capable de mesurer l'abîme où votre charité vous a fait descendre par votre incarnation. O faute heureuse ! non par ta nature, mais par ta bonté divine qui nous a fait connaître une charité que nous ne connaissions pas. En vérité, je ne puis imaginer une charité supérieure. O mon Dieu ! agrandissez mon intelligence, afin que j'en puisse sonder toute la profondeur.

Seigneur, j'aperçois dans la manifestation de votre amour pour nous cinq mystères. Faites-moi la grâce de les comprendre. Le premier est le mystère de votre sainte incarnation. Le second est le mystère de votre doctrine fortifié par les exemples de pauvreté, d'humilité et de patience que vous nous avez donnés. Le troisième est le mystère de la mort cruelle que vous avez subie sur le Calvaire. Le quatrième est le miracle de votre résurrection. Le cinquième est le miracle de votre ascension glorieuse. Que dirai-je de votre incarnation, ô amour souverain et transformé ! ô amour ineffable ! Soyez béni, mon Jésus, parce que vous me faites

comprendre que vous êtes né pour moi. Cette connaissance me rend toute glorieuse, elle me remplit de délices et de suavité. C'est la certitude de votre incarnation qui me donne celle de votre naissance ; car il vous a fallu naître pour atteindre le but de votre incarnation, ô amour admirable ! Soyez béni, mon doux Jésus, parce que votre doctrine et vos exemples m'apprennent comment je dois vivre. Je comprends en effet que je dois faire pour vous ce que vous avez fait pour moi. Or, vous vous êtes incarné dans l'humilité, vous êtes né dans la pauvreté, vous avez vécu dans les souffrances : voilà donc la voie dans laquelle je dois marcher, sans la quitter, jusqu'à la mort. Le troisième mystère est celui de sa mort ; car il est né pour nous racheter en mourant pour nous. Or, il y a cinq choses à considérer dans cette mort divine. La première est l'opération manifeste de notre salut. La seconde est la force qu'il nous donne pour vaincre nos ennemis. La troisième est la surabondance d'amour divin dont cette mort a rempli nos âmes. La quatrième est l'amour du Père dans le sacrifice qu'il fit en nous donnant son Fils. La cinquième est l'hommage que ce divin Fils lui rend par son obéissance héroïque. O Dieu incréé ! faites-moi connaître le fond de votre amour et l'abîme de votre ardente charité. O amour, on ne peut plus aimable ! car on trouve en vous la saveur de toute suavité et toutes sortes de délices : et voilà ce que c'est que la contemplation qui élève l'âme au-dessus du

monde, au-dessus d'elle-même, et la rend parfaitement tranquille et pacifiée !

Le quatrième mystère, qui est celui de la résurrection, offre deux choses à considérer : la première est que cette résurrection de notre chef nous donne l'espérance assurée de la nôtre; la seconde est qu'elle nous fait connaître la résurrection spirituelle qu'opère en nous la grâce, lorsqu'elle guérit nos infirmités et de morts nous fait vivants. O mystère inénarrable, inconnu, ineffable! dans lequel vous avez accompli notre perfection. Faites, Seigneur, que je sois digne de le comprendre.

Le cinquième mystère est celui de l'ascension qui a consommé la grande affaire de notre salut; car c'est alors que Jésus-Christ nous a mis en possession de son Père et du nôtre. Ces cinq mystères sont l'école des vrais disciples, et l'on étudie à cette école par une continuelle oraison. Encore une fois, mon Dieu, faites-moi connaître et comprendre cette charité qui vous a porté à me créer et à me racheter. O incompréhensible! rendez-moi capable de pénétrer cette inestimable et très-ardente charité, cette dilection du fond de vos entrailles qui de toute éternité vous a fait appeler le genre humain à la jouissance de votre vision; et vous a fait désirer, ô Très-Haut! de jouir de la nôtre. Accordez-moi, ô mon Dieu! la grâce de bien connaître mes péchés, afin que j'évite les peines dont vous menacez ceux qui ne se montrent pas reconnaissants de vos bienfaits dans ces ineffables mystères.

Je parlerai maintenant de sept dons tout particuliers dont nous sommes redevables à votre divine bonté. O mon très-doux Maître ! donnez-moi l'intelligence de ces sept dons, dignes d'être discernés dans la multitude de vos autres dons. Le premier est votre ineffable création ; le second est cette admirable élection que vous avez daigné faire de nous pour partager votre gloire. Le troisième est le sacrifice que vous avez fait de votre Fils unique pour nous donner la vie. Le quatrième est le privilége que je tiens de votre bonté d'être sensible et raisonnable, lorsque vous étiez maître de me faire insensible et irraisonnable. Or, cette raison admirable dont il vous a plu de me gratifier me procure trois grands avantages : celui de vous connaître, celui de connaître mes fautes, celui de pouvoir résister à cet appétit sensitif qui m'incline si fortement au péché. O incompréhensible ! je ne vois rien au-dessus de ce don que vous nous avez fait en nous revêtant de votre lumière ; car c'est par là que nous sommes vraiment vos images. Le cinquième don est celui de l'intelligence. Faites, Seigneur, que nous nous en servions pour vous connaître toujours plus parfaitement. Le sixième est la sagesse. O Seigneur, voilà bien de tous vos dons le plus admirable ! car c'est lui qui fait que nous vous connaissons dans la vérité, et qu'en vous connaissant nous vous goûtons ! Le septième est l'amour qui nous rend semblables aux Anges ; car tout le bonheur de ces bienheureux esprits est de vous contem-

pler, de vous aimer, de vous voir aimé. O don par-dessus tous les dons, parce que vous-même vous êtes amour et tout amour! O souverain bien! vous avez daigné nous faire connaître votre amour, afin de vous faire aimer. Telle est votre volonté sur les hommes : c'est pourquoi quand ils seront appelés à comparaître devant vous, ils seront récompensés selon qu'ils vous auront aimé. O Dieu souverainement admirable! quelles merveilles vous opérez dans vos enfants! O bien suprême, ô incompréhensible bonté! et très-ardente charité! Mais la plus grande merveille de votre amour envers eux, c'est que vous avez daigné les associer à votre substance, ou plutôt les introduire dans votre substance. O secret admirable, tous les autres secrets ne sont rien près de celui-là. Aussi il n'y a pas d'entendement humain que cette substantification de l'homme au milieu de la substance de Dieu ne fasse défaillir; mais avec la grâce et la lumière divine nous la sentons du moins! or, c'est une arche que Dieu donne à ceux qui sont vraiment spirituels et solitaires. Tous les chœurs des Anges contemplent cette merveille avec admiration. C'est aussi l'occupation des vrais contemplatifs, et ce qui les séparant de la terre, les rend vraiment solitaires, après quoi leur conversation est toute dans le ciel. Grâces soient rendues à Dieu. *Amen.*

CHAPITRE XXIIII.

Dernière exhortation d'Angèle, son testament et sa mort.

La sainte mère Angèle, déjà atteinte de la maladie qui devait l'immoler, et sachant que sa mort approchait, réunit tous ses enfants spirituels pour leur adresser ce dernier discours. L'amour de Dieu qui seul a pu me faire consentir à vous instruire, m'engage encore à vous parler aujourd'hui pour la dernière fois, et j'obéis d'autant plus volontiers à son mouvement, que je me résoudrais avec peine à emporter sous terre quelque chose qui pût vous être utile. Dieu dit dans l'Ecriture : Tout ce qui est à moi est à toi. A qui donc donne-t-il cette heureuse assurance ? Qu'est-ce qui peut mériter à une âme une telle grâce ? En vérité, je ne vois que la charité seule qui puisse engager Dieu à s'associer ainsi une pauvre créature. Or, il me l'a donnée pour vous, mes enfants ; c'est pourquoi il va vous donner les paroles que vous allez entendre. Je n'y mettrai rien du mien, lui seul dira tout.

Il a plu, Seigneur, à votre bonté de me charger du soin de tous vos enfants répandus sur la terre, et surtout de ceux qui sont ici présents. Vous le savez, je les ai gardés avec toute la sollicitude dont vous m'avez rendue capable. J'ai beaucoup souffert pour eux. Oui, mes

enfants, les douleurs que j'ai endurées pour vous sont bien plus grandes que vous ne sauriez croire. Maintenant, ô mon Dieu! près de quitter la terre, je les remets entre vos mains et vous prie par votre ineffable charité, de les préserver de tout mal, et de les maintenir dans la pratique de tout bien ; je veux dire dans l'amour de la pauvreté, des humiliations et des souffrances, dans la transformation de vos vertus, et dans la voie qu'il vous a plu de nous ouvrir par votre doctrine et par vos exemples.

O mes enfants bien-aimés, je vous le dis en mourant, comme je n'ai cessé de vous le dire pendant ma vie, et je désire ardemment que cette dernière exhortation ne sorte jamais de votre mémoire. Soyez toujours petits à vos propres yeux, doux et humbles non-seulement dans vos actions extérieures, mais dans le plus profond de votre cœur, afin d'être vraiment disciples de celui qui vous a donné cette touchante leçon de vive voix et par ses exemples. Soyez petits, afin que Jésus-Christ vous exalte par la perfection de sa grâce et des mérites qu'elle enfante. Soyez si humbles que vous vous considériez continuellement comme des néants. La puissance, les supériorités et les honneurs sont pour ceux qui les cherchent des suffisances maudites. Fuyez-les donc comme choses très-périlleuses et remplies de tromperies. J'avoue cependant que les supériorités sont un piége moins dangereux que les suffisances spirituelles. Ceux qui savent parler de Dieu, ou qui ont l'in-

telligence des Ecritures, ou qui opèrent des miracles, ou qui marchent dans des voies fort élevées, sont sujets à tomber dans l'erreur, et se corrigent bien plus difficilement que ceux qui n'ont que des suffisances temporelles. Aimez donc les positions obscures où il vous est facile de vous persuader que vous n'êtes rien. O rien inconnu! ô rien inconnu! Dans la vérité, une âme ne peut avoir une meilleure vision ni une meilleure science que de voir son néant et de se tenir cachée dans sa prison.

O mes enfants! ne négligez rien pour acquérir la charité sans laquelle il n'y a ni salut ni mérites. O mes pères, mes fils et mes frères! ayez les uns pour les autres cette mutuelle dilection, elle vous rendra héritiers de Dieu, et ses biens deviendront les vôtres. Mais il ne suffit pas que vous vous aimiez entre vous : il faut que votre charité s'étende à toutes les nations. Je puis vous dire que j'ai obtenu de Dieu plus de grâces en pleurant les péchés des autres que les miens propres. Le monde rirait sans doute, si on lui disait qu'on peut pleurer les péchés des autres comme les siens, et plus que les siens, parce que cela parait être contraire à la nature; mais le monde connaît-il la charité! Ayez-la, cous, mes enfants, et ne jugez personne. Si l'on dommet devant vous des péchés mortels, je ne vis pas qu'ils ne doivent point vous inspirer l'horreur qu'ils méritent, mais il faut vous abstenir de juger et de mépriser les pauvres pécheurs. Il y en a beaucoup que l'on regarde

comme réprouvés, tandis que Dieu les prédestine à la gloire, et il y en a plusieurs au contraire que l'on regarde comme des saints, tandis qu'au jugement de Dieu ils sont déjà damnés. Il y en a quelques-uns pour qui vous avez du mépris, et pour qui j'ai la ferme confiance que Dieu leur rendra son amitié.

Chacun avant de mourir fait ses dispositions testamentaires. Pour me conformer à cet usage, voici les miennes en votre faveur. Je vous recommande la charité mutuelle, et une profonde humilité. Je vous laisse tout mon héritage qui est aussi celui de notre divin Maître. Il se compose de la pauvreté, des humiliations et des douleurs. Tous ceux qui voudront entrer en partage de cette fortune seront mes enfants, parce qu'ils sont ceux de Jésus-Christ, et il n'est pas douteux que ce bon Père ne leur donne pour supplément la vie éternelle. Cela dit, elle mit sa main sur la tête de chacun de ceux qui entouraient son lit de mort, en disant : Soyez bénis de Dieu et de moi, vous, mes enfants, et les autres qui ne sont pas ici présents. C'est par l'ordre de Dieu que je vous accorde à tous cette bénédiction éternelle, et Jésus-Christ luimême vous bénit en ce moment de cette main qui fut clouée à la croix.

Cela dit, la sainte mère Angèle, épuisée de fatigue, consumée par la maladie et plus absorbée que jamais dans l'abîme de la divine infi-

nité, ne dit plus que peu de paroles et à de longs intervalles. Je fus assez heureux pour les recueillir ; et elles sont trop précieuses pour les passer sous silence ; je les écrirai donc ici brièvement. La veille de la nativité de Notre-Seigneur je lui entendis dire : Le Verbe s'est fait chair : et après un long silence elle ajouta : Oh ! toute créature est insuffisante ; l'entendement angélique même ne suffit pas. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi ? elle répondit : pour comprendre. Dans un autre moment elle dit : En vérité, voici mon Jésus qui tient sa promesse ; il me présente à son Père. Peu auparavant elle avait dit : Vous savez que Jésus était sur la barque et que la tempête était fort grande. En vérité, l'âme se trouve quelquefois dans une position semblable lorsqu'il permet que les tentations arrivent et qu'il fait semblant de dormir. Elle ajouta : En vérité, quelquefois il ne permet pas que les tentations finissent, et que la tempête se calme, jusqu'à ce que l'âme soit toute morte à elle-même, et c'est surtout à l'égard de ses enfants légitimes qu'il en use de cette sorte. Une autre fois elle nous adressa ces paroles : O mes enfants, je vous dirais volontiers quelques mots, si j'étais sûre que ce ne fût pas une illusion. Il s'agissait d'une promesse de mort que Dieu venait de lui faire pour contenter l'ardeur de ses désirs ; car elle ne craignait rien tant que de guérir de cette maladie. Elle nous dit donc : Ce qui m'engage à vous confier ce que vous allez entendre, c'est le désir

que j'ai que vous suiviez Jésus-Christ mieux que je ne l'ai fait. Et elle ajouta : Mon âme a été lavée et purifiée dans le sang divin, et il était chaud comme s'il sortait des plaies de mon Sauveur. J'entendais en même temps une voix qui disait à mon âme : Te voilà prête à partir ; car ce sang divin t'a tout purifiée. Est-ce donc bien vrai que je vais partir, répondit mon âme? ne serai-je pas trompée dans mon espoir ? et il me fut dit que non. Elle ajouta : Voilà que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, vient de me présenter tout à l'heure à son Père, et ce Père divin a daigné me dire ce que je vais vous raconter : O belle épouse de mon Fils! que j'aime avec dilection et dans la vérité, je ne veux pas que vous veniez à lui avec ces douleurs, mais avec jubilation, avec une joie ineffable. Etant roi comme je le suis, je veux couvrir d'un manteau royal, l'épouse bien-aimée de Jésus pour le festin des noces. Après cela il me montra une robe magnifique. Elle n'était ni de pourpre, ni d'écarlate, ni de velours, ni de soie, mais d'une lumière merveilleuse, parce qu'elle était destinée à parer mon âme. Ensuite il me montra mon époux, le Verbe éternel et je le contemplai si bien, que je sais maintenant ce que c'est que le Verbe, ce Verbe divin qui a bien voulu s'incarner pour moi, m'embrassa et me dit : Venez, épouse de mon choix, que j'aime avec tendresse; venez, tous les Saints vous attendent, et se font fête de vous recevoir. Je ne les chargerai pourtant pas, ni les Anges de vous

conduire. Je viendrai en personne vous prendre, et je vous emmènerai avec moi dans mon royaume, parce que vous êtes devenue belle à mes yeux et agréable à ma majesté.

La veille de sa mort elle répéta souvent : Père, je remets mon âme et mon esprit entre vos mains. Une fois elle ajouta : J'entends cette réponse à ma prière : Il est impossible que celui que tu as tant aimé pendant ta vie t'abandonne à ta mort. Alors nous lui dîmes : Vous voulez donc partir et nous abandonner ? Oui, nous répondit-elle ; je vous ai jusqu'à présent caché cette nouvelle, mais il est temps que je vous l'annonce. L'heure de mon départ est certainement arrivée. Quelques instants après, les douleurs cruelles et multipliées qu'elle endurait depuis plusieurs jours ayant tout à coup cessé, elle devint si paisible et si joyeuse qu'elle semblait déjà jouir des délices éternelles. Elle demeura dans cette paix de corps et d'esprit le reste du jour, entourée de ses enfants spirituels fort empressés à lui rendre tous les services de leur ministère. C'était un samedi, octave de la fête des saints Innocents. Vers le coucher du soleil, il nous sembla qu'elle s'endormait d'un léger sommeil. C'était l'effet du départ de cette belle âme qui abandonnant sa dépouille mortelle, s'absorba dans le jour infini de l'éternité. Ainsi mourut sainte Angèle de Foligno, le 5 janvier 1309.

Daigne Jésus-Christ, son époux, qui l'a

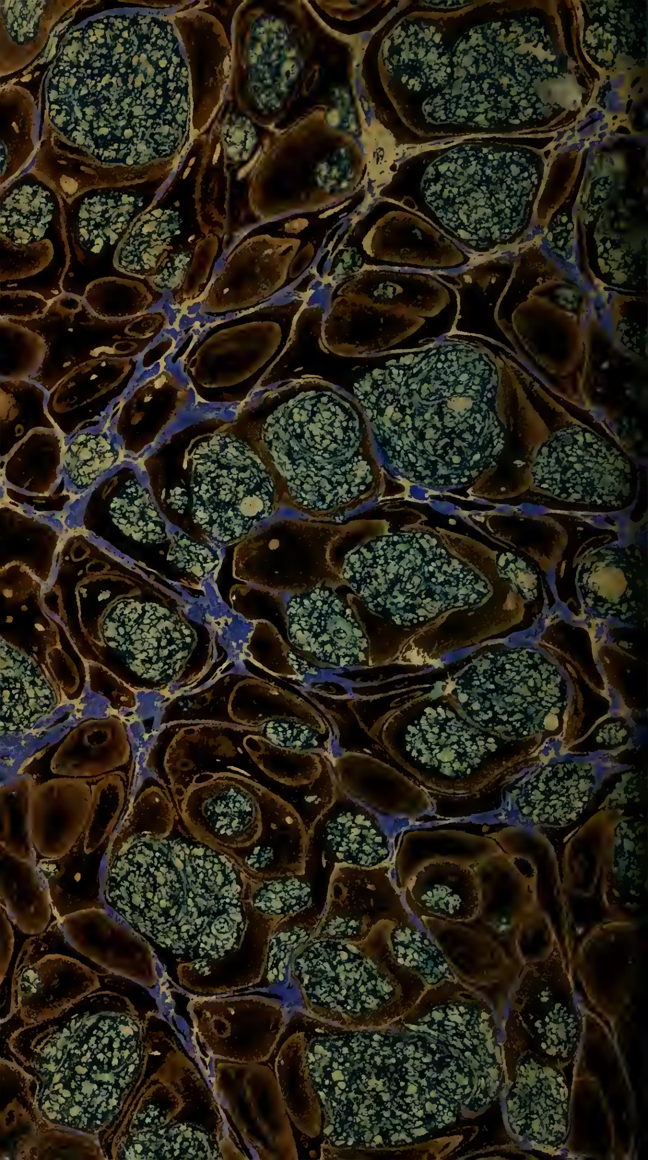
reçue dans son royaume où elle règne avec lui dans la gloire, nous y faire monter aussi par les mérites de sa croix, ceux de sa sainte Mère, et par la puissante intercession de cette grande Sainte ! *Amen.*

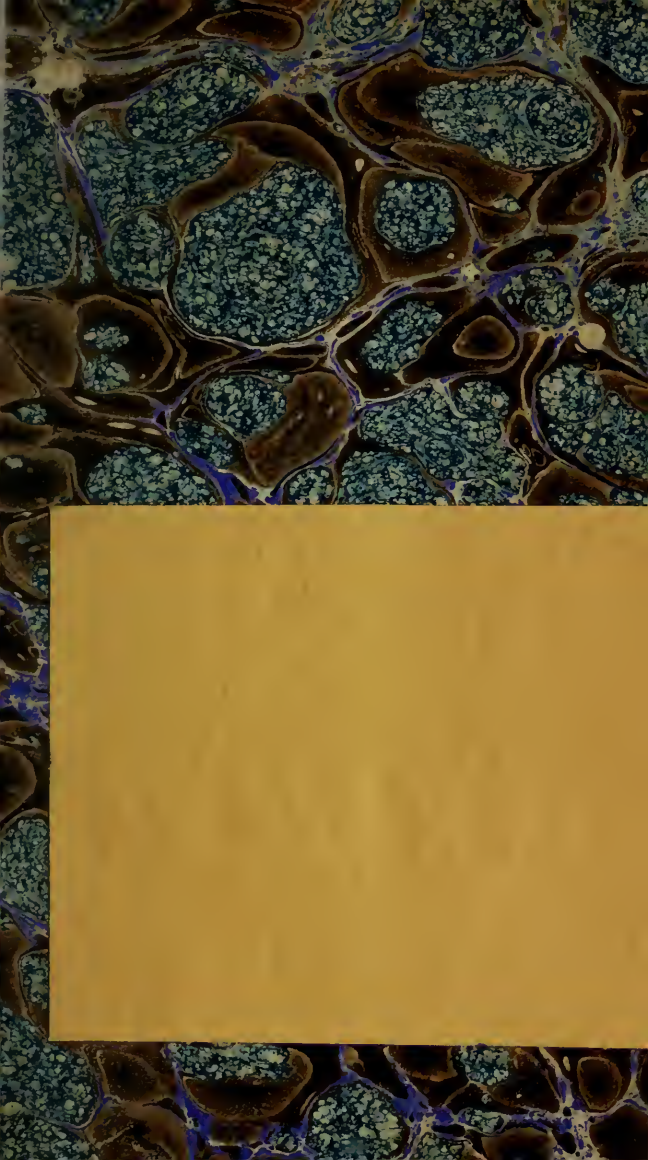
FIN.

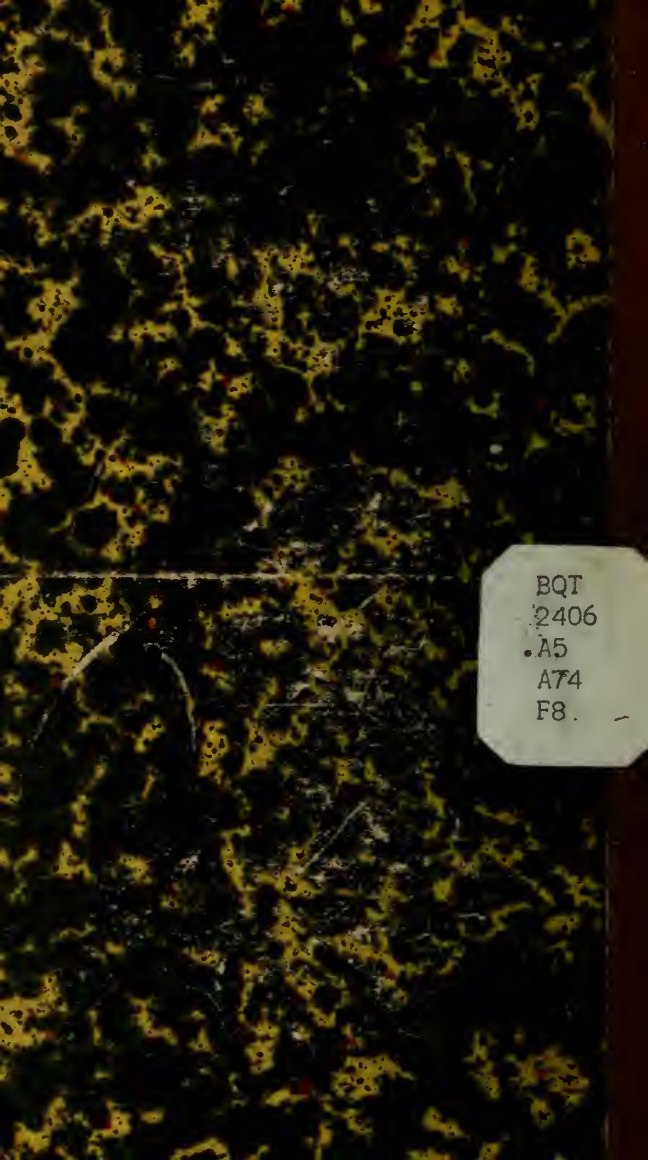
TABLE.

FIN DE LA TABLE.

TYP. DE J. CASTERMAN ET FILS.






BQT
2406
.A5
A74
F8